



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

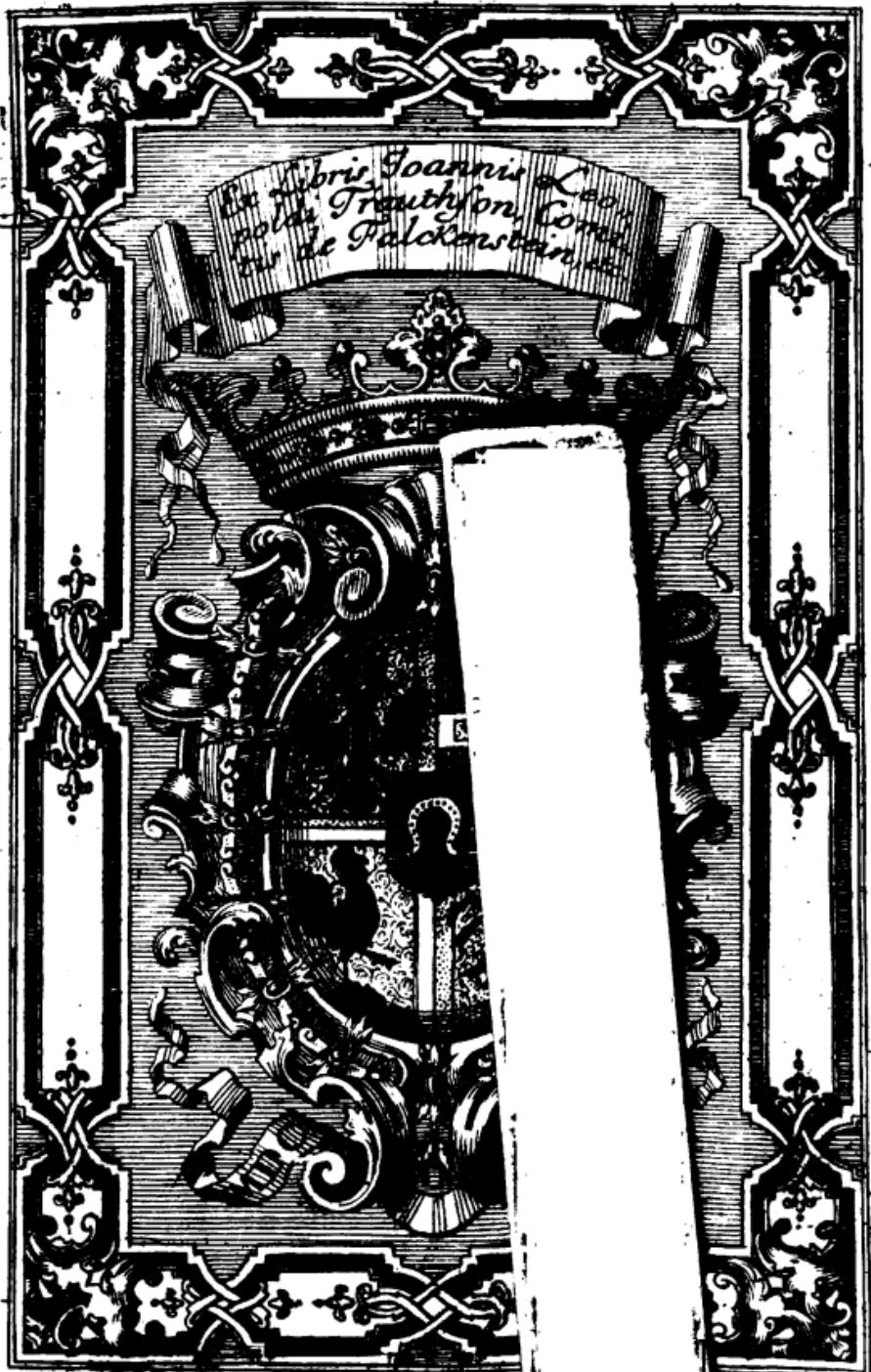
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Acta Libris Joannis de Leon
poli Trautson Comiti
de Falckenstein



~~E. XXIV. 1. 1901.~~
BE. 6. Zz. 2.

MENTEM ALIT ET EXCOLIT



K. K. HOF BIBLIOTHEK
ÖSTERR. NATIONAL BIBLIOTHEK

BE. 6. Zz. 2

EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.

QUARTIER DE JANVIER 1683.

TOME XXI.



A PARIS,
AU PALAIS.

ON donnera toujours un Volume
nouveau du Mercure Galant le
premier jour de chaque Mois, & on
le vendra, aussi-bien que l'Extraor-
dinaire, Trente sols relié en Veau,
& Vingt-cinq sols en Parchemin.

A P A R I S,

Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la
Salle des Merciers, à la Justice.

Chez C. BLAGEART, Rue S. Jacques,
à l'entrée de la Rue du Plâtre,
Et en sa Boutique Court-Neuve du Palais,
AU DAUPHIN.
Et T. GIRARD, au Palais, dans la Grande
Salle, à l'Envie.

M. D C. LXXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU Roi.

Avis pour placer les Figures.

LA Planche troisième doit regarder
la page 121.

L'autre Planche du Binocle doit re-
garder la page 184.





EXTRAORDINAIRE DU MERCURE GALANT.

QUARTIER DE JANVIER 1683.

TOME XXI.



L ne me sera pas difficile, Madame, de fournir ma Lettre Extraordinaire de ce Quartier, puis que les Ouvrages que je vous manday la dernière fois que je réservoy, ne laissent pas peu de
Q de Janvier 1683. A

place pour les nouveaux qui m'ont
été envoiez depuis ce temps-là. Je
commence par celuy qui m'estoit resté
de M^r La Selve de Nismes. La net-
teté avec laquelle il écrit, vous fait
aimer tout ce qui porte son nom;
mais quand le Traité que vous allez
voir de lui, seroit d'un Auteur dont
vous n'auriez point encore entendu
parler, vous l'estimeriez par l'utilité
de la matière. Vous suivrez la veri-
table Philosophie, en cherchant à vi-
vre heureuse; & ce Traité nous ap-
prend en quoy la vie heureuse consiste.
Ainsi il n'aura aucune peine à vous
attirer dans son party, puis que de la
maniere qu'il raisonne, il ne dit rien
qui ne soit conforme à ce que l'on fâit
que vous penser.



2252252222255253

TRAITE
DE
LA VIE HEUREUSE.

LA condition des Hommes, à vray dire, n'est pas tout-à-fait si déplorable que quelques Philosophes l'ont crû. Nous navigons tous sur une Mer, dont le calme & la tempeste dépendent de nostre volonté. Il nous est facile d'éviter les écueils qu'elle cache ; nous pouvons abarre la fureur des vents qui l'irritept ; il nous est aisé d'abaïsſer l'orgueil des flots qu'elle souleve ; il est en

A ij

nostre pouvoir de faire succéder la tranquillité à l'orage, le calme à la tempeste, & la paix à la guerre. Il n'est point d'objets que nous ne puissions mépriser, d'opinions que nous ne puissions corriger, de passions que nous ne puissions vaincre. Nostre fortune est entre nos mains, la victoire dépend de nous; nostre bonheur est attaché à nostre désir, il ne faut avoir qu'un peu de courage pour vivre heureusement dans ce monde; car je ne suis point du sentiment de cet Ancien, qui vouloit que les Dieux faisoient seulement naître les Hommes, pour les punir de leurs crimes. Je ne crois pas aussi qu'Euripide ait dit vray, lors qu'il a soutenu qu'aucun Mortel ne

pouvoit estre heureux ; mais je dis au contraire avec S. Augustin, que la vie de l'Homme, qui est orné de toutes les vertus & de tous les biens du corps & de l'esprit, s'appelle communément heureuse. Le divin Platon assure aussi, que nous pouvons estre contens sur la terre, quoy que le nombre des Gens heureux soit fort petit, & que leur bonheur ne soit que comme anticipé, & encore imparfait, jusques à ce qu'ils passent à une meilleure vie, où le nombre des Bienheureux sera plus grand, & leur bénédiction plus entière & plus parfaite. Tout le monde voudra vivre heureusement, dit Seneque ; il n'est personne qui ne veuille estre heureux, dit S. Augustin ; tous les

A iii.

Hommes soupirent apres la Béatitude, dit S. Thomas. Si vous demandez à deux Hommes differens, s'ils veulent aller à la guerre, il peut arriver que l'un dira qu'il le veut, & l'autre qu'il ne le veut pas; mais si vous leur demandez s'ils veulent estre heureux, l'un & l'autre vous répondront d'abord qu'ils ne desirent rien tant que cela; & si l'un ne veut pas aller à la guerre lors que l'autre y veut aller, c'est par la mesme raison, je veux dire, afin d'acquérir plus facilement la vie heureuse. Mais que les Philosophes ont entrepris des voyages très-périlleux, lors qu'ils ont parcouru les Royautés les plus inconnues & les plus éloignées, lors qu'ils ont visité les Nations les

plus barbares & les plus reculées; ce n'a esté, dit l'Orateur Romain, que pour arriver plus facilement à la possession de la vie heureuse. Tous les Hommes ont reçeu du Ciel un desir naturel qui les porte à souhaiter leur félicité, pour cela il ne faut estre ny Prince ny grand Seigneur, c'est assez d'estre Homme. Comment se peut-il donc faire que la Nature, cette Mere si sage, si éclairée, & qui ne fait rien en vain, ait produis isutilement dans tous les Hommes le desir qu'ils ont d'estre heureux; ce qui seroit arrivé sans doute, si l'Homme ne pouvoit jouir de quelque bonheur en cette vie? Je scay, & le Prince des Philosophes l'a dit déjà, qu'on ne scauoit estre parfaite.

A iiiij

Extraordinaire
ment heureux sur la terre, & que les Hommes ne peuvent estre heureux qu'autant que l'infirmité de leur nature, qui est sujette au changement & à mille révolutions, le peut permettre. Dans le Ciel, les Bienheureux ne peuvent jamais devenir misérables, n'en déplaît à Origene qui a soutenu le contraire, imbu qu'il étoit des opinions de certains Philosophes. Sur la Terre, ceux qui sont heureux, peuvent changer dans un moment d'état & de bonheur, ils sont toujours menacés des fleaux que la Fortune tient en ses mains. Ils peuvent pourtant conserver leur bonheur, & vivre heureusement dans cette incertitude, dans cette incertitude des choses humaines; ils

n'ont qu'à modérer leurs passions, qu'à régler leurs désirs, qu'à faire seulement ce qui peut contribuer à les rendre heureux. Il est vray, dit Seneque, qu'il n'y a que les Dieux immortels qui soient parfaitement heureux ; nous ne voyons qu'une ombre des biens qu'ils possèdent. Nous pouvons bien certainement approcher de la grandeur de leur félicité, mais il nous est impossible d'y parvenir. Cela me fait souvenir de la réponse que fit Sérapis à un Roy d'Egypte, qui luy demandoit, s'il y avoit quelqu'un plus heureux que luy; Dieu premierement, luy dit-il ; ensuite le Verbe, & après le Sa Esprit.

*Principio Deus est, num sermo d'Es-
piritu istius.*

*Additar, aq[ue]eva hec sunt & ten-
denta in unum.*

Apulée dans la Philosophie de Platon, appelle Dieu heureux, & celiuy qui rend les autres heureux, & qui seul suffit pourachever le bonheur de tous les Hommes. L'illustre Boëce croit que les heureux sont des Dieux; aussi il n'est pas impossible qu'il y ait plusieurs Dieux par participation, suivant la doctrine de S. Cyprien, & conformément aux Saintes Ecritures, où Dieu parlant à Moïse, luy dit, qu'il le donne pour Dieu à Pharaon. Le Roy Prophete dit aussi dans les Pseaumes, que nous sommes tous des Dieux, & les Enfants du Tres-haut. *Ego dixi d[omi]n[u]s es tu, et tu exaltis omnes,* Psalm. 81. Ce qui fait voir

clairement qu'il y peut avoir plusieurs heureux aussi bien que plusieurs Dieux, par participation. Il est vrai, & tout le monde en demeure d'accord, que nous ne pas acquérir en cette vie la parfaite Béatitude, qui est réservée aux Bienheureux. L'autorité même de l'Eglise a décidé cette vérité, & cela, dans un Concile œcuménique, dans le Concile de Vienne tenu sous Clément V. comme on le peut voir dans la Clémentine *Ad nostram de Hereticis*, où parmy les erreurs des Béguards & des Béguines, il est dit que ces Hérétiques croyoient que les Hommes pouvoient acquérir dans ce monde la parfaite félicité, qui fait le bonheur des Compréhenseurs, & l'espérance

Extraordinaire
des Voyageurs. La Nature, dit
un Poète, a donné de quoy suffi-
samment à tous les Hommes,
pour pouvoir estre heureux, s'ils
sçavent s'en servir à propos.

Natura beatis (uti.

Omnibus esse, dedit si quis cognoverit
Il faut qu'ils suivent les sages
conseils qu'elle leur donne, qu'ils
se servent des moyens utiles qu'
elle leur procure, & qu'ils écou-
tent les préceptes salutaires qu'
elle leur dicte. C'est ainsi qu'ils
trouveront un chemin tout semé
de fleurs, qui les mènera à la vie
heureuse, & qui est presque in-
connu; car bien que tous les
Hommes veuillent estre heu-
reux, dit Seneque, neantmoins
ils ne voyent goutte dans le sen-
tier qui mène à cette vie heureuse

qu'ils desirent si ardemment. Leur aveuglement mesme leur est si funeste, que plus ils se hâtent pour y arriver, plus ils s'écartent de cet heureux terme, s'ils ne sont pas dans la véritable voie, & ils n'y scauroient être sans le secours d'un Guide fidelle qui les éclaire de son flambeau, & qui les conduise dans cette voie étroite & épineuse. Pour moy, j'ay cent fois admiré que les Hommes qui sont naturellement curieux, de qui l'esprit veut sonder les secrets les plus cachez, penetrer jusques au centre de la Terre, s'élever au dessus des Cieux, pour tâcher de connoistre ce qui passe leur connoissance, s'appliquent si peu à connoistre la vie heureuse, qu'ils desirent

avec tant d'ardeur. C'est pour cela que je tâcheray de faire voir en quoy consiste cette vie heureuse. Dans la premiere Partie de ce Discours, je rapporteray les sentimens des anciens Philosophes ; dans la seconde, je montreray de quelle maniere on peut estre heureux en cette vie, & je feray le portrait d'un Homme heureux.

Les anciens Philosophes qui se sont appliquez à connoistre le souverain Bien, ont fait voir à toute la Postérité qu'ils ne voyoient goute dans une voye difficile & tenébreuse, où ils marchoient sans flambeau, ny guide. Ceux-cy, dit S. Augustin, ont fait consistre le bonheur de l'Homme dans le corps, ou dans

l'esprit, ou dans l'un & l'autre; ceux-là dans la volupté, ou dans la vertu, ou dans l'un & l'autre; les uns dans le repos, ou dans la vertu, ou dans tous les deux; les autres dans les biens de la Fortune, ou dans la vertu, ou dans l'un & l'autre; mais ils ont esté si vains & si présomptueux, ajoute ce Pere, qu'ils ont crû estre eux-mesmes la cause de leur félicité, qui est un pur don de l'Arbitre souverain de l'Univers. Les plus illustres & les plus sçavantes Académies d'Athènes & de Rome, ont employé tous leurs soins, toutes leurs lumières, tout leur sçavoir, pour connoistre la nature du souverain Bien. Toutefois il est évident, dit S. Prosper, que toutes leurs sueurs, toutes leurs

veilles, & toutes leurs fatigues, ont esté infructueuses; & ces beaux Esprits qui compoisoient ces fameuses Universitez, & qui remplissoient le Monde du bruit de leur nom, apres tant d'années consumées inutilement & sans fruit, ont eu la confusion de voir qu'ils ne pouvoient pas venir à bout de leur dessein. Aristippe & Antisthene, sortis de l'Ecole de Socrate, ont eu des opinions si contraires touchant le souverain Bien, que l'un a soutenu que c'estoit la volupté, & l'autre que c'estait la vertu. D'où vient cette diversité de sentimens entre les Disciples du même Maistre? C'est, dit S. Augustin, parce qu'ils ont raisonné comme des Hommes, & comme des Hom-

mes que la grace de l'Evangile n'avoit pas encore éclairez. Leurs veuës estoient courtes & limitées; leurs lumieres n'estoient pas suffisantes pour connoistre la vérité, & pour la découvrir à travers les voiles du mensonge. De cette mesme source est venue cette multitude étonnante de divers sentimens que Varron, au rapport de S. Augustin, a remarquez. En effet, ce grand Personnage a dit qu'il se pouvoit former deux cens quatre-vingts huit Sectes qui auroient des opinions différentes sur le souverain Bien. On les peut voir toutes en détail dans le 19. Livre de la Cité de Dieu. Il y a quatre opinions principales touchant le souverain Bien, dit le Prince de l'Eloquence. Première.

Q. de Janvier 1683. B

rcement, celle des Stoïciens, qui croyoient que la vertu, & tout ce qui est honnête, estoit le seul bien qui fust dans le monde. La seconde est celle d'Epicture, qui faisoit consister la vie heureuse dans la volupté. La troisième est celle de Jérôme, natif de l'Isle de Rhodes, qui ne reconnoissoit pour souverain Bien que la privation de la douleur. La quatrième est celle du Philosophe Carneades, si contraire à la doctrine de Zénon, qui vouloit que tout le bonheur de l'Homme fust dans la joüissance des biens de la Fortune, & des avantages de la Nature. Ces quatre opinions sont les plus célèbres & les plus connues, & celles qui ont eu des Partisans plus illustres & plus fa-

vans. Il y en a plusieurs autres qui n'ont pas fait tant de bruit, parce que ny le mérite, ny la réputation de leurs Auteurs, ne suffissoient pas pour avoir des Séateurs, renommmez pour leur vertu & pour leur doctrine. Di-nomachus & Callypho ont voulu joindre la volupté avec la vertu, & ont fait consister le souverain Bien dans ces deux choses si contraires. Diodore, de la Secte des Péripatéticiens, prétendit unir la privation de la douleur avec la vertu, soutenant que le bonheur de l'Homme consistoit dans ces deux choses assemblées. Hérillus Philosophe, natif de Chalcedoine, & Disciple de Zénon, ayant appris des Leçons de son Maître, qu'Aristote & Théo-

phraſte avoient fait le Panégyrique de la Science, affura que c'eftoit en elle que conſiſtoit le ſouverain Bien. Laërce dans les Vies des Philosophes, & Seneque dans ſon Epitre 31. écrivent que Socrate eſtoit de ce ſentiment. Le divin Platon, & ſes Disciples, faifoient profession de suivre la Nature en toutes choses, & renoient que pour vivre heureuſement, il falloit vivre naturellement. Aristote & les Péripatéticiens ont crû que la vie heureuſe conſiſtoit véritablement dans la vertu, mais ils pretendoient qu' elle ne rendoit pas très heureux ceux qui la poſſedoient ſans les biens du Corps & de la Fortune; & le Prince des Orateurs ſe plaint de ce que Théophraste a ren-

versé la doctrine de ses Maîtres, & dépouillé la vertu de ce qu'elle avoit de plus beau & de plus précieux, en disant qu'elle seule ne pouvoit rendre les Hommes heureux; & même dans son Livre *De Vita Beata*, il donne à la Fortune ce qu'il a injustement ravy à la Vertu. Le Philosophe moral de la Secte des Stoïciens, a fait un Livre de la Vie heureuse, dédié à son Frere adoptif, nommé Gallion, où il prouve que le bonheur de l'Homme consiste seulement dans la vertu. Il faut maintenant examiner les opinions de tous ces Philosophes.

Celle des Stoïciens qui ne reconnoissoient pour souverain Bien que la vertu, & tout ce qui est honnête, est sans contredit

plus vray-semblable que toutes les autres. S. Gregoire de Nazianze dans son Epistre 64. à Philaginus, la préfere à celle des Péripatéticiens, qui s'imaginoient que les biens de la Fortune, & les avantages extérieurs, estoient essentiels & nécessaires à la vie heureuse, en telle sorte que selon leur sentiment un Homme valétudinaire, pauvre & méprisable, de basse naissance, banni de sa Patrie, accablé de tous les maux imaginables, abandonné de ses Amis, poursuivy de ses Ennemis, cruellement persecuté de la Fortune, ne sçauroit estre heureux; mais les Disciples de Zénon, qui jugent bien plus faidement des choses, soutiennent que les biens, n'ayez maux qui nous arrivent en

ce monde, ne contribuent nullement à nous rendre heureux, ou malheureux; & cette opinion, ce me semble, approche plus de la vérité du Christianisme que l'autre. S. Augustin même la confirme dans ses Ouvrages, lors qu'il dit que les Esclaves & les Maîtres, les Hommes & les Femmes, les Sujets & les Roys, sont également capables de posséder la félicité. Aussi Dieu, devant qui il n'est ny Gentil, ny Juif, ny Barbare, ny Scythe, ny Esclave, ny Libre, selon ce que dit l'Apostre, distribue également ses grâces & ses dons, aux petits & aux grands, aux pauvres & aux riches, aux sages & aux fous.

La seconde opinion est celle d'Epicure, qui vouloit que la

24 . *Extraordinaire*
volupté fust le souverain Bien.
Quelques uns pourtant ont cru
qu'il n'avoit entendu parler que
du plaisir de l'esprit, & non pas
de celuy des sens. Lactance
mesme l'excuse dans ses Institu-
tions divines; & le Poëte Lu-
crece l'eleve infiniment au dessus
de tous les Philosophes qui ont
jamais paru, & dit en sa faveur
que tout de mesme que l'Astre
du jour obscurcit & efface la
splendeur & la beauté des Etoi-
les, Epicure a terny tout l'éclat
& toute la gloire des anciens
Philosophes. Cependant on li-
soit cette Inscription sur la Porte
de son Jardin. *Hospes hic bene ma-
nebis; hic summum bonum voluptas
est.* Vous serez bien icy, la vo-
lupté y est le souverain Bien.
Aristippe,

Aristippe, Disciple de Socrate, avoit enseigné quelque temps auparavant, que la volupté & le plaisir des sens faisoient tout le bonheur des hommes ; & sa Fille Areta qui luy succeda dans son Ecole, fut du même sentiment. Aristote dans le Livre 10. de ses Morales, rejette ce Dogme comme pernicieux & à l'Etat & à la Religion. Xénophon composa un Livre contre Aristippe, dédié à Socrate, où il refuta par des raisons solides & convaincantes le sentiment de ce Philosophe voluptueux. Lactance est d'avis qu'on ne doit pas seulement répondre aux Argumens d'Aristippe, parce qu'il estoit continuellement plongé dans les Festins & dans la Débauche, & que la pa-

Q. de Janvier 1683.

C

role seule l'avoit distingué des Bestes. S. Epiphane dans le Livre 3. contres les Heresies, condamne ce Dogme & son Auteur.

La troisième opinion est celle de Jerome de Rhodes, au sentiment duquel la privation de la douleur estoit le souverain Bien. Ce Philosophe Insulaire, si je ne me trompe, n'est pas fort opposé à Aristippe; car lors que celuy-cy disoit que la volupté estoit le souverain Bien, il prétendoit en même temps que la douleur fust le plus grand mal qui pust arriver aux Hommes. Or si cela estoit véritable, personne ne pourroit estre heureux en ce monde, où il est presqu'impossible de vivre, sans endurer quelque dou-

leur, sans souffrir quelques amer-
tumes, quelques angoisses, quel-
ques chagrins.

La quatrième opinion est celle
de Carneades, qui assuroit que
le souverain Bien consistoit dans
la possession des biens de la For-
tune, & dans les avantages du
corps; ce qui bien loin d'estre
vrai, n'a pas mesme une ombre
de vray-semblance; car tout le
monde sait, & l'Ange de l'Ecole
l'a dit il y a quatre cens ans, que
la Béatitude de l'Homme ne
consiste point dans les richesses,
ny dans les honneurs, ny dans la
gloire, ny dans la puissance de
l'autorité, ny dans quelque bien
du corps ou de l'esprit; & si cela
estoit autrement, les Pauvres, les
Gens inconnus & méprisez de

tout le monde, sans pouvoir & sans crédit, dénuéz de tous les biens de la Fortune, & de tous les avantages extérieurs, pourroient se plaindre avec raison d'estre injustement exclus de la félicité à laquelle tout le monde a droit de prétendre. Dinomachus & Callypho ont entrepris d'accorder la Volupté avec la Vertu. Cette entreprise paroist sans-doute téméraire ; aussi c'est vouloir, si je l'ose dire, joindre le Sauveur du Monde avec Belial, la lumiere avec les tenebres, la vertu avec le vice, la justice avec l'iniquité. La volupté a rendu malheureux tous ceux qui gémissent sous le joug des travaux & des misères de leur vie, ce qui ne seroit pas arrivé, dit le Philoso-

phe moral, si la volupté pouvoit s'accorder en quelque maniere avec la vertu, qui fait tout le bonheur des hommes. La vertu est quelque chose de grand, de sublime, de royal, de magnifique, & de puissant. La volupté au contraire est basse & méprisable, servile, foible & périssable, dont la demeure est dans les Cabarets, & dans ces Lieux qui craignent la visite des Ediles ; tandis que la vertu réside dans les Temples, dans les Eglises, au pied des Autels, dans les Ecoles des Philosophes & des Sages, enfin dans tous les Lieux consacrez à la Religion & à la Sagesse. La volupté se cache ; elle cherche les tenebres, & fuit la clarté du jour. La vertu se manifeste, & se fait connoistre

Caj

à tout le monde ; elle n'appréhende point la lumiere, parce qu'elle est bien-aise que ses actions soient vcuës de chacun. Elle les soumet volontiers à la censure de tous ceux qui les voyent. Voila deux choses bien contraires. Comment les accorder, puis qu'elles ont reçeu du Ciel des caracteres si opposez, & une antipathie naturelle qui rend leur union tout-à-fait impossible ?

Diodore estoit persuadé qu'un Homme heureux devoit estre vertueux & sans douleur. Je pense qu'il n'auroit pas été d'accord avec les Disciples de Zénon, qui donnent à la vertu seule le pouvoir de rendre les Hommes heureux ; & leur opinion, ce me sem-

ble, est bien plus soutenable que celle de ce Philosophe ; car il est constant que les Sages, les Hommes de vertu & de probité, sont toujours heureux, & mesme au milieu des tourmens les plus cruels, des tortures les plus violentes, & des supplices les plus douloureux.

L'opinion d'Hérillus, qui voulloit que la Science fust le souverain Bien, souffre beaucoup de doutes & de difficultez, elle est exposée à une foule d'objections ausquelles on ne peut répondre qu'avec peine. Le souverain Bien doit estre parfait & accompli dans toutes ses parties, & nous ne saurions avoir dans ce monde une entiere connoissance, une science parfaite. La vie de l'hom-

C. iiiij

me est trop courte pour acquérir une science accomplie en toutes choses ; & ce que le Prince de la Medecine a dit de cet Art divin, se peut appliquer à toutes les Sciences du monde. La matiere est étendue, il est vrai ; le champ est vaste & spacieux, mais le temps que les Dieux nous ont donné est trop court. *Ars longa, vita brevis.* D'ailleurs le souverain Bien contente & rassasie ceux qui le possèdent, & la Science la plus parfaite n'a jamais satisfait pleinement celuy qui l'avoit acquise.

L'opinion des Platoniciens, qui faisoient consister la felicité des hommes à vivre naturellement, pourroit, ce me semble, autoriser les désordres & la li-

cence des Libertins, ausquels il seroit facile de se prévaloir d'une doctrine qu'ils n'entendent pas. Il sera mesme bon de les avertir que ces Philosophes suposoient que la Nature estoit dans sa première pureté, & qu'ils ne la prenoient pour leur conduite, que parce qu'ils s'imaginoient qu'elle avoit conservé son innocence; car dans l'état de la Nature pure, les maux n'estoient point meslez avec les biens, & les qualitez des Elémens estoient si bien tempérées, que l'homme en recevoit du contentement, & n'en ressentoit point de déplaisir. Il n'avoit point de désordres à reformer, point d'Ennemis à combattre, point de malheur à éviter. Il trouvoit en sa demeure tout ce

qu'il pouvoit souhaiter ; il n'ē prouvoit rien en sa personne qui fust capable de l'incommoder. Sa constitution estoit excellente, sa santé ne pouvoit estre altérée ; & si le temps pouvoit l'affoiblir, il prévenoit ce malheur par l'usage du Fruit de Vie, qui repa-rant ses forces, luy donnoit tou-jours une nouvelle vigueur. Le premier homme estoit le Maître, & le Roy de toutes les Creatures, dit S. Macaire. Tout estoit soumis à ses Loix ; tout ce qui respiroit dans ce vaste Univers, recon-noissoit sa puissance ; sa volonté n'avoit que de belles & de no-bles inclinations ; ses affections n'estoient point vitieuses ; & ses désirs estoient si bien réglez, que rien ne pouvoit troubler son re-

pos. Toutefois il ne dépend que de nous dans cette Vallée de misères, d'estre plus heureux que nos premiers Parens ne l'estoient dans ce Jardin de delices, où les Fleurs estoient toujours vives, où le Printemps, où la joye régnait toujours. Un Homme juste & sage, dit S. Augustin, dans l'état mesme du monde le plus misérable & le plus infortuné, est plus heureux que le premier homme dans le Paradis terrestre, parce qu'il espere de jouir un jour de la société des Anges, & de la vision du souverain Bien, qui fait tout le bonheur des Bienheureux dans le Ciel; au lieu qu'Adam encor incertain de sa chute, ne pouvoit concevoir de si belles espérances. Je passe à la Seconde Partie.

La Béatitude est un état parfait, par l'assemblage de tous les biens, dit Boëce ; & comme ny le feu, ny l'eau, ny la terre, ny l'air pris séparément & en particulier, ne font pas le monde, mais plutost leur union, leur accord merveilleux forme ce vaste Univers ; tout de mesme, dit Philon le Juif, la felicité ne consiste pas dans les biens de la Fortune, ou dans les avantages du corps, ou dans les grandes qualitez de l'ame, mais dans toutes ses parties unies ensemble. Ainsi il est tout visible qu'il faut plus d'une chose pour faire le bonheur de l'homme ; d'où vient que les hébreux, pour montrer

plus clairement cette vérité, se servent d'un nom pluriel, lors qu'ils veulent signifier un homme heureux. On ne doit pas pourtant trouver étrange que je fasse consister tout notre bonheur dans l'amour de la sagesse, qui amene avec elle tous les biens, dont la main bienfaisante de Dieu favorise les Mortels. *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa & innumerabilis honestas per manus illius*, disoit autrefois le plus sage des Monarques. Le Sage doit posseder tant de si belles qualitez, il doit estre orné de tant de vertus si héroïques, qu'il ne se peut faire que toutes ces choses qui concourent à le rendre sage, ne contribuënt pareillement à le faire heureux. La

sagesse, ce Rayon de la Divinité, ce Miroir sans tache de la Lumière éternelle, cette Image de la grandeur & de la bonté de Dieu, cette auguste Fille du Ciel, est la Mère de tout bien, la source de toutes les faveurs que les Hommes reçoivent d'Enhaut, la cause de toutes les vertus qui font l'ornement & la felicité de la vie humaine. Heureux celuy qui trouve cet or divin ! heureux celuy qui trouve la sagesse ! *Beatus homo qui invenit Sapientiam,* Prov. 3. Celuy qui la possède, est plus riche & plus heureux que ceux qui ont amassé des richesses immenses, qu'ils conservent avec plus de peine qu'ils ne les ont acquises. Dequoy servent les richesses à un Fou, dit l'Ecriture,

qui avec tout son or, tout son argent, ne peut point acheter la sagesse, qui est plus précieuse que tous les biens du monde ? Ses voyes sont belles, ses routes sont pacifiques. Elle fait sentir à ceux qui marchent fidellement dans ses voyes, une paix qui surpassé toute intelligence, selon ce que dit l'Apostre, au lieu qu'elle punnit tres-rigoureusement ceux qui l'abandonnent. Elle châtie avec severité ceux qui méprisent indignement ses ordres ; elle les rend éternellement malheureux. *Sapientiam qui abycit infælix est, Sap. 3.* Ceux-là ne trouvent qu'affliction, que malheur, que misères dans leurs voyes. Ils ne connaissent point la paix, dit le Roy Prophète ; ils ignorent ce beau-

chemin où il faut entrer pour trouver cette illustre Fille du Ciel, qui fait tout le bonheur des hommes, au sentiment de S. Augustin. *Beatitudo hominis in pace consistit, Aug. L.19. de Civit. cap.10.* Ils se lassent dans la voye d'iniquité & de perdition ; ils marchent aveuglement dans les chemins difficiles, leur sentier est remply de pierres & de cailloux, & les mene aux Portes de l'Enfer, où ils trouvent quelque chose de bien plus dur, de bien plus intolérable, que tous les maux de ce monde, que tous les fleaux de la vie humaine. Heureux celuy qui n'ouvre point son cœur dans leur conseil, qui ne marche point dans leur voye ! heureux celuy qui croit ferme-

ment les veritez éternelles qu'on presche dans la Chaire de Vérité, & qui n'adhére point au mensonge, à l'erreur qui se debite dans la Chaire de pestilence! Heureux celuy qui dans les Saintes Ecritures médite jour & nuit pour accomplir la volonté du Seigneur, & pour suivre ses ordres sacrez & inviolables! C'est un Arbre planté sur le bord des eaux, qui produira des fruits précieux dans son temps, & dont les feuilles conserveront toujours leur première couleur. Ce sont là les vrayes productions de la sagesse; ce sont les fruits légitimes de ce don de Dieu; ce sont les biens, les avantages, & les faveurs qu'elle verse dans l'ame de ses Enfans. C'est la Mere de tout

Q. de Janvier 1683. D.

ce qu'il y a de plus beau & de plus précieux dans la vie humaine. Elle enseigne aux hommes la sobrieté, la prudence, la justice, & la vertu, qui sont ce qu'il y a de plus utile dans le monde, au sentiment du Sage. Une illustre Princesse avoit bien raison de s'écrier sur le bonheur des Serviteurs & des Domestiques du plus sage des Roys. En effet, quel bonheur, quelle félicité plus grande, de pouvoir commodément entendre tous les jours cet Oracle divin, cette Bouche sacrée, par où la Sagesse prononçoit ses Arrests, & parloit avec tant de prudence, qu'elle attiroit les Puissances des Régions les plus reculées, qui quittoient leurs

Royaumes & leur Patrie, pour venir entendre les veritez merveilleuses qui partoient du sein de cette auguste Fille du Ciel? Elle est si belle, ses voyes sont si pleines d'attraits, que si elle paroissoit à nos yeux avec toutes ses graces, nous en serions tous charmeez, dit le divin Maistre des Philosophes. Le nombre des Sages seroit beaucoup plus grand, & plus de Personnes employeroient tous leurs soins pour acquérir cette belle vertu, qui seroit la Mere de toutes les vertus de leur ame, & la cause du bonheur de leur vie. La sagesse est le souverain Bien de l'esprit de l'Homme, dit Seneque, & personne ne peut vivre heureusement sans l'amour de cette excellente vertu. La sa-

Dij.

gesse commence de nous instruire par nous inspirer la crainte de Dieu, qui rend un homme heureux. *Beatus vir qui timet Dominum, Psalm. 110.* Heureux celuy qui a reçeu du Ciel cette crainte salutaire, ce saint respect, cette sainte terreur! *Beatus homo cui donatum est habere timorem Dei,* dit Jésus Fils de Syrach. Craignez Dieu, observez ses saints Commandemens, & c'est en quoy consiste tout vostre devoir; c'est là tout ce que vous devez faire, dit le Sage. La sagesse qui connoist l'avenir ainsi que le présent, qui n'ignore point la cause des miracles qui ravissent nos esprits, qui sait la source des prodiges qui étonnent nos imaginations, & qui voit d'où viennent les

Monstres qui effrayent nos coeurs, qui prévoit tout ce qui se passe dans la Nature de plus surprenante & de plus extraordinaire, qui communique à ses Enfans les plus belles connoissances du monde; la sagesse, dis-je, nous fait connoistre Dieu, l'Arbitre souverain de l'Univers, la connoissance duquel fait tout le bonheur des hommes. *Dei cognitio perfecta felicitas*, dit Jamblicus. Malheureux est celuy, s'écrie S. Augustin, qui connoist toutes choses, & qui ne vous connoist pas, mon Dieu! Bienheureux est celuy qui vous connoist, quoy qu'il les ignore! Or celuy qui vous connoist, & connoist aussi ces choses, il n'en est pas plus heureux pour les connoistre,

mais c'est la seule connoissance qu'il a de vous qui le rend heureux, pourveu qu'en vous connoissant comme Dieu, il vous glorifie aussi comme Dieu, qu'il vous rende graces de vos dons, & qu'il ne se perde point dans la vanité de ses pensées. La sagesse nous inspire des sentimens de pieté, nous donne de la devotion, puis qu'il n'est point de véritable sagesse sans Religion, ny de véritable Religion sans sagesse, au sentiment de Lactance. C'est elle qui nous fait implorer le secours du Ciel, qui répand dans nos coeurs des mouvemens si religieux, qui nous procure tant de graces salutaires, que nous luy sommes redevables du plus bel ornement de nostre vie, je veux

dire de la pieté. Le commencement de la sagesse, c'est de la posséder, dit l'Ecriture ; mais pour arriver à cette heureuse possession, il faut implorer le secours d'En haut ; car il est tout visible que sans l'assistance de Dieu, c'est en vain que l'on prétendroit à l'acquisition de cette excellente vertu, puis qu'il n'y a de sagesse véritable que celle qui procede de son Esprit saint. La fin de l'Homme, selon le sentiment de Pythagore, de Zénon, & mesme du Législateur des Hébreux, est de suivre Dieu. *Finis secundum Moisem sequi Deum*, dit Philon. C'est la sagesse qui conseille aux Hommes de suivre leur Créateur ; c'est elle qui les rend Gens de bien, & capables de posséder

la felicité que Dieu ne donne qu'aux Justes, qu'à ses Serviteurs; car on ne peut point appeller heureux, ceux ausquels la plus sçavante Antiquité mesme a donné ce nom glorieux. Metellus, si renommé dans l'histoire pour son bonheur extraordinaire, estoit orné des plus belles qualitez du corps & de l'esprit. Il fut Souverain Pontife, deux fois Consul, Dictateur, & Colonel de la Cavalerie. Il unit en sa personne dix grandes chofes, à la recherche desquelles les Sages s'estoient de tout temps appliquez. Il fut le premier Capitaine de son temps, le plus éloquent Orateur, l'Empereur le plus puissant. Il fut l'Ouvrier de toutes les grandes Entreprises qui se firent

rent durant sa vie. Il fut honoré de tout le monde, extrêmement sage, un tres-habille Sénateur. Il acquit des richesses immenses par des voyes pourtant justes & légitimes. Il se vit sur la fin de ses jours une nombreuse Famille, une longue Posterité de Neveux qui s'empressoient à l'envy pour secourir la vieillesse de leur Pere. Il fut enfin en tres-grande réputation dans Rome, & cette Capitale du Monde estoit remplie du bruit de son nom. Mais avec tout cela, il ne joüissoit point de la félicité que Dieu fait sentir aux Justes. Comment, dit S. Augustin, y pouvoit-il avoir un véritable bonheur, une parfaite félicité, si au lieu d'une pieté sainte & véritable, il n'y avoit qu'une

Q. de Janvier 1683. E

Religion fausse & mensongere?
*Quomodo ibi esset vera felicitas
abi vera non erat pietas.* Arche-
laüs, qui passoit pour l'Homme
le plus fortuné de son temps;
Cornelius Sylla, qui fut appellé
heureux, mais qui ne le fut pas;
Aglaüs, qui demeura toute sa
vie dans un coin de l'Arcadie, &
qui pour cela fut estimé heu-
reux; Erichtonius, Fils de Dan-
danus & de Batée, que les pre-
miers Habitans de la Grece ju-
getent le plus heureux des Hom-
mes; Bassus, qui fut honoré du
glorieux surnom d'heureux & de
fortuné; tous ces Nourrissons de
la Fortune n'ont jamais joüy du
bonheur que Dieu fait gouter
aux Justes, aux Gens de bien,
parce qu'ils manquoient de pieté,

de cette belle vertu qui est la base & le fondement de la vie heureuse. *Quomodo ibi esset vera felicitas ubi vera non erat pietas.* Polycrates, ce fameux Tyran de l'Isle de Samos, qui possedoit de si grands trésors, qui jouissoit tranquillement de tout ce qu'il y a de plus rare & de plus excellent dans le monde, qui fut appellé pendant sa vie l'Enfant de la Fortune, fut encore moins heureux que tous les autres. Cependant il ne luy arriva jamais rien de fâcheux, il n'endura jamais aucune peine, aucun malheur, contre son gré. Une seule chose sembla troubler son bonheur. Il avoit un Anneau d'un prix très-considerable; il le laisse tomber dans la Mer; mais aussi-

E ij

tost tous les Animaux s'empres-
sent pourachever le bonheur
apparent de cet injuste Souve-
rain, il trouve ce qu'il a perdu
dans les entrailles d'un Poisson.
Le voila heureux tout de mesme
qu'auparavant; mais enfin ses
crimes si souvent reiterez, ses
rapines trop fréquentes, ses con-
cussions si injustes, lassèrent les
Dieux qui le punirent avec au-
tant de rigueur que la lisence,
que le débordement de ses mœurs
le méritoit. Apres cela si quel-
qu'un croit que cet indigne Usur-
pateur d'une Couronne qui estoit
reservée à une Puissance légitime,
a vescu heureusement dans ce
monde, qu'il se détrompe, qu'il
entende ces divines paroles de
la bouche d'un Orateur profane.

Personne ne peut estre heureux sans la vertu, *Beatus esse sine virtute nemo potest.* La sagesse & la vertu nous rendent dignes de l'amour de Dieu qui est l'auteur de la felicité des Hommes ; & comme dit S. Augustin dans son Epistre 120. à Honoratus , il a voulu faire voir que la felicité temporelle dépendoit entierement de luy , en donnant à son Eglise l'ancien Testam-ment où il nous la promet ; d'où vient aussi qu'il promet quelque-fois des biens temporels , comme aux Patriarches la Terre de Cha-naam , cette Terre heureuse où couloit le lait & le miel , & ail-leurs une grande abondance de Bled , de Vin , d'Huile , & des au-tres choses nécessaires à la vie de l'Homme. La felicité n'est pas donc

E iiij

une Déesse ; & l'Antiquité avoit beau luy élever des Autels, luy bâtir des Temples, luy consacrer des Prestres, luy ordonner des Fêtes solennnelles, nous n'ajouterons jamais foy à une chose si absurde. Si la Béatitude, dit S. Augustin, est la récompense de la vertu, comme dit Aristote, elle n'est point par conséquent une Déesse, mais plutôt un don de Dieu. La sagesse nous enseigne comme nous devons régler nos passions, car la perfection des Sages n'est pas de n'avoir point de passions, mais de commander à ces mouvements déréglez qui empêtent les Sots, & gouvernent le vulgaire. Le Sage secouru de la Grace, les peut modérer en telle sorte qu'ils ne contribueront nul.

lement à troubler son bonheur. Il faut qu'il oppose la joye à la douleur, qu'il réprime la crainte par l'espérance, qu'il régle ses desirs par la peine qui accompagne leur accomplissement. S'il cesse d'espérer, il cessera de craindre; s'il borne ses desirs, il bornera ses espérances, & s'il n'a point d'amour pour les richesses, il n'aura point d'inquiétudes ny de crainte pour elles. Son esprit sera toujours dans une mesme assiette; il jouira de ce repos, de cette belle tranquillité, dont il fait tout son tresor; il sera toujours tranquille, & paisible comme le monde qui est au dessus de la Lune, dit Seneque; *Perpetuum nulla temeratus nube Serenum* dit un Poète. Son cœur goûtera continuel-

E iiiij

lement une joye sensible qui sera l'effet de l'assemblage de toutes les vertus dans son ame ; car à dire vray, les ris & les jeux ne sont point ennemis de la sagesse ny de la vertu, puis qu'il n'y a de joye ny de volupté que dans le sein de ces augustes Filles du Ciel. Le Sage sans faire effort pour s'élever, se trouve par sa naturelle situation au dessus des accidens les plus redoutables. S'il marche dans les tenebres & dans l'ombre de la mort, comme le Roy Prophete, son cœur est libre de crainte ; il n'appréhende rien, parce que Dieu qui ne l'abandonne jamais, est toujours avec lui pour le secourir dans les conjonctures les plus épineuses. S'il voit devant lui des Armées rangées en ba-

taille, s'il voit les Enemis qui s'arment pour l'opprimer injustement, il implore le secours d'En-haut, il met sa confiance en la Divine miséricorde. *Si consistans aduersum me Castra, non timebit cor meum, si exurgat aduersum me prælium, in hoc sperabo, Psalm. 26.* Il ne craint ny la Fleche qui vole de jour, ny la Peste qui chemine pendant la nuit. Son cœur est sans tristesse, sans crainte ; le voila donc heureux. *Qui sine timore est, beatus est,* dit Seneque. Le Sage est content de soy, en telle sorte qu'il ne veut pas pourtant estre sans Amis, quoy qu'il le puisse faire, mais il ne le fera jamais ; & si le Ciel le prive de cette chere moitié de luy-mef-me, il suportera cette perte avec

patience, parce qu'il est toujours en état de la reparer. Il y a même plus de plaisir, disoit un **Ancien**, à faire un **Amy**, qu'à le posséder déjà. Un **Amy**, au sentiment du Prince des Philosophes, dans le Livre 10. de ses **Morales**, est absolument nécessaire pour achever la félicité du Sage. Aussi l'amour est la plus sainte de nos passions, & le plus grand avantage que nous ayons reçeu du Ciel. C'est par son moyen que nous pouvons nous lier aux bonnes choses, & perfectionner nostre ame en les aimant. C'est l'esprit de la vie, c'est le lien de l'Univers, c'est un artifice innocent, par lequel nous changeons de condition sans

changer de nature, & nous nous transformons en la personne que nous aimons. *Amor amantem extra se ponit, & eum quodammodo in amatum transfert*, dit S. Denys au quatrième Livre des Noms divins. Mais si un pur & véritable Amy est un si précieux trésor, il faut avouer avec Seneque, que c'est quelque chose de bien rare, & que la Nature demeure quelquefois tout un siècle, pour en former un seul. S'il y a un Amy véritable & sincère, il y en a bien de faux & de trompeurs; & Dion Chrysostome demande avec raison, s'il y a eu plus de personnes trahies par des Amis feints & dissimulez, que par des Ennemis avouez & reconnus pour tels. Un Amy fidèle est un puissant

Protecteur, dit l'Ecriture; & celiuy qui est assez heureux pour le trouver, se peut vanter d'avoir trouvé un trésor inestimable. Il n'y a rien sur la terre qu'on puisse comparer avec la fidélité d'un Amy. Tout l'or, tout l'argent, toutes les richesses du monde, ne sont rien en considération de la sincérité de sa foy. Enfin Dieu le donne pour récompense à ceux qui le craignent, qui appréhendent ses justes châtimens. *Qui metuunt dominum invenient illum.* Heureux celuy qui trouve un Amy véritable & sincère! *Beatus qui inuenit amicum verum, Eccli. 25.* De toutes les choses que la sagesse nous procure pour nous faire vivre heureusement, il n'en est point, dit Epicure, de plus utile,

de plus agreable, & de plus propre. La plus douce consolation que nous puissions recevoir en cette vie pleine de miseres & de chagrins , c'est sans-doute , dit S. Augustin, celle que nous peut donner une foy sincere, un amour mutuel , une parfaite union de bons & ~~ver~~ables Amis. Le plaisir le plus sensible que nous puissions goûter en ce monde , c'est, dit S. Ambroise, d'avoir un Amy fidelle, auquel il nous soit permis d'ouvrir nostre cœur , de communiquer nos plus douces & nos plus secrètes pensées. Aussi tous les Hommes ont une aversion naturelle pour la solitude , & une forte inclination pour la société. Le Sage doit quitter les erreurs & les foles passions du monde ; il

doit faire consister toute sa felicité dans la bienveillance, dans l'amour de Dieu, qui aime seulement ceux qui demeurent avec la sagesse. *Neminem diligit Deus nisi eum qui cum sapientia inhabitat, Sap. 7.* & c'est là le vray bonheur de la vie. Tout le reste n'est qu'illusion, & ne se passe qu'à s'inquiéter sur les faux honneurs, ou sur les fausses infamies.

Falsi honos juvat & mendax infamia terret.

Voila une Béatitude, à vray dire, bien différente de celle des anciens Philosophes; car, comme dit S. Augustin, les Disciples d'Epice ne connoissoient point d'autre plaisir que la volupté; les Stoïciens n'estimoient point d'autre bonheur que la vertu; &

les Chrestiens , les Sages , ne trouvent point d'autre felicité que la Grace. Les premiers soumettent l'esprit au corps , & réduisent les Hommes à la vie des Bestes. Les seconds remplissent l'ame de vanité ; & dans la misere de leur condition , ils imitent l'orgueil des Démons. Les derniers avouant leur foiblesse , & connoissant par expérience que la Nature & la Raison ne les peuvent délivrer , ils implorent le secours de la Grace , & n'entre-prennent point de combattre les vices , & d'acquérir les vertus , que par l'assistance du Ciel. Ces Philosophes eurēt quelques conférence avec S. Paul durant son sejour à Athenes. Les Epicuriens qui vivoient selon la chair , di-

soient, *Nobis frui carne bonum est.* Les Disciples de Zénon, qui vivoient selon l'esprit, *Nobis frui nostramense bonum est;* & l'Apostre qui vivoit selon Dieu, *Mibi adhaerere Deo bonum est.* Les Epicuriens dit Saint Augustin, sont dans l'erreure; les Stoïciens se trompent; & l'Apostre dit vray. En effet, heureux est celuy qui s'attache entierement à Dieu; qui écoute ses saints enseignemens, qui obeït à ses divins préceptes. *Beatus quem tu erudieris, Domine,* Psalm. 93. Heureux celuy qui fait tout ce que la sagesse luy inspire pour le culte de Dieu, pour l'amour du prochain, & pour la propre felicité! Heureux enfin celuy qui demeurera éternellement dans la sagesse, qui fera de

son cœur le Temple inviolable
du S. Esprit. *Beatus qui in sapientia
morabitur. Eccl. 14.*

LA SELVE, de Nismes.

2252252222255252

Si la beauté de l'Esprit est plus
propre à charmer que celle
du Corps.

DE l'Esprit & du Corps l'une &
l'autre beauté,

Sont des sacrez rayons de la Divinité,
Qui de ce grand Principe empruntent leur
lumière.

L'une & l'autre ont bon air, toutes deux
font fracas,

Chacune a ses brillans, chacune a ses
appas,

Aussi bien que son caractère.

Q. de Janvier 1683. B

XXX

*La beauté de l'Esprit sans-doute a bien
des charmes,*

*Et se fait admirer des plus indiférens;
Mais la beauté du Corps régne souvent
sans armes,*

*Et se fait adorer des plus fiers Conqué-
rans.*

Aux pieds d'une belle Personne,

*On met souvent Sceptre & Couronne.
Cependant je remarque entre ces deux
Beautez,*

Dont les Mortels sont enchantez,

*Une différence notable
Que ma Muse en deux Vers veut bien
vous étales;*

*La beauté de l'Esprit est permanente &
stable,*

*Mais la beauté du Corps passe comme un
Eclair.*

XXX

*En effet. que sont devenus
Ces fameuses Beautez, ces Beautez si com-
munes,*

Dont l'orgueilleux éclat avoit tant de
renom?

Andromede, Lucrece, Hélène, Cléopatre,
Vous n'éblouissez plus, si ce n'est au
Théâtre;

Et sans la Comédie, où seroit votre nom?

¶

Mais le feu d'un Esprit, tout divin, rare,
& beau,

Triomphe de la Parque, & brave le
Tombeau,

Il attire en tout temps de glorieux hom-
mages.

Senèque, Cicéron, Demosthene, Platon,
Isocrate, Zénon, Diogène, Caton,
Vivent-ils pas encor dans leurs sçavans
Ouvrages?

¶

Pour éviter les discours superflus,

Voicy donc ce que je conclus.

Pour peu qu'on ait le cœur sensible
Aux attraits d'un Objet qui paroist gra-
tious,

Et pour peu que d'amour le cœur soit
susceptible,

On est bientôt pris par les yeux.

E 3

Mais si l'Homme se met en paix
De tout faire de bonne grace;
Mais si l'Homme attend un moment
Pour écouter la voix de son raisonnement,
Voix douce, & non tumultueuse,
Avant que l'on soit désarmé,
La beauté de l'Esprit sera victorieuse,
Et de ce côté-là l'on restera charmé.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

Pourquoy les Nouveautés plai-
sent d'abord, & dégoûtent
dans la suite.

C'est une incontestable & claire ve-
rité,
Que ce qui on nomme nouveauté,
Charme & délecte tout le monde.
Mais d'où vient cette impression,
Qui fait la délectation?

C'est là-dessus qu'il faut que je réponde.



L'insatiable ardeur d'apprendre chaque
jour

Quelque événement, quelque chose,
Fait de la nouveauté l'inépuisable amour,
Et de cet appétit on augmente la dose,

Quand un Spectacle merveilleux
Se présente à l'esprit, ou vient fraper
les yeux.



Ajoutez que l'ame est éprise

D'une secrete volupté,

Quand une agreable surprise

Flatte la curiosité

Qui l'entraîne, & qui la maîtrise;

Et c'est ainsi qu'on trouve beau

Tout ce qui s'offre de nouveau.

Ces changemens si subits de Théâtre,

Dont le Spectateur idolâtre

Est enchanté dans l'Opéra,

Qu'on en dise ce qu'on voudra, -

N'ont rien de charmant dans leur estre,

Que parce qu'en un seul instant,

Lors qu'on n'y pense pas, ils viennent à
paroître,
Et ferment tout-à-coup un Sp'Etacle écla-
tant.

23

Mais par un effet tout contraire,
Ce qui plaitoit, cesse de plaire,
Semble fade, & n'a rien de beau,
Lors qu'un fréquent usage en suit la
jouissance.

D'où peut venir cette inconstance?
C'est qu'il cesse d'estre nouveau.

Le mesme.



25

25525:52255:52522

QUEL CHOIX DOIT FAIRE
un Homme, qui ayant le cœur sensi-
ble à l'esprit & à la beauté, n'est
point assez riche pour vivre sans
chagrin avec une Femme qui ne lui
apporteroit aucun bien. On lui pro-
pose trois Partys pour le Mariage;
une Fille tres-riche, mais tres-laide,
& n'ayant aucun esprit; une autre
parfaitement belle, d'une sagesse
reconnue, d'une humeur tres-douce,
mais sans bien; & enfin une troi-
sième, qui par son esprit se fait
admirer de tout le monde, mais qui
n'a ny bien, ny beaulté.

QUOY qu'un Homme de la
qualité specifiée par la
Question, soit assez embarrassé.

sur le choix qu'il doit faire des
deux Partys qu'on luy propose
pour le Mariage, parce qu'il s'a-
git d'examiner la nature & la di-
gnité des avantages contenus
dans chaque Party, & que la
bonté du choix ne dépend que
d'un juste discernement à bien
juger de la préférence de ces
avantages, je croy neantmoins
que le mieux qu'il puisse faire
dans cette nécessité de choisir,
c'est de prendre une Fille parfa-
tement belle, d'une sagesse re-
connue, & d'une humeur très-
douce, quoy qu'elle n'ait aucun
bien.

Pour démontrer que ce senti-
ment est juste, je remarque d'a-
bord dans ce choix, que les deux
premiers souhaits de cet Homme,
scavoir,

Scavoir, l'Esprit & la Beauté, sont avantageusement remplis. La sagesse de cette Fille, & la douceur de son naturel, sont des attraits puissans pour le satisfaire à l'égard de l'Esprit; & la Beauté à laquelle il a le cœur sensible, s'y rencontre aussi dans un degré parfait. Il est vray que l'avantage du bien ne s'y trouve point; mais cet inconvénient a ses remèdes, si l'on considere que cette Fille trouyera dans sa sagesse mesme les moyens de régler le Ménage avec un ordre qui procurera en peu de temps une abondance de biens suffisante pour contenter le cœur de cet Homme, puis que nous voyons tous les jours des exemples si fameux des effets surprenans de

Q. de Janvier 1683. G

l'œconomie, dont l'usage est l'unique & le plus important secret qu'on puisse avoir pour conserver, & mesme pour augmenter le revenu d'une Famille.

D'ailleurs, s'il est véritable que l'excès des biens cause une infinité de défordres, & que c'est une occasion funeste pour former les passions & le luxe, il n'y a pas un Homme raisonnable qui ne préfere sans difficulté une sagesse reconnue, à une abundance de biens qui pourroit porter une Femme à se glorifier de cet avantage, à rechercher ses plaisirs avec trop de passion & de liberté, & en un mot à maîtriser son Mary, en luy reprochant à toute heure qu'elle luy a fait sa fortune. Il n'est pas abso-

lument nécessaire de posséder un grand revenu pour vivre avec douceur dans le monde. Un bien médiocre, gouverné avec jugement, & secondé d'une frugalité louable, est suffisant pour un Homme & une Femme qui veulent vivre éloignez des traverses & des embarras du monde. Les Grecs & les Romains ont même estimé qu'il estoit plus avantageux de vivre dans la pauvreté que dans l'abondance, & on ne s'attiroit pas moins de blâme en ne se contentant pas de la succession de son Père (fut-elle peu considérable) que si on eust dissipé le bien de ses Ancestres par des profusions immenses, parce qu'ils éprouvoient comme une vérité manifeste, que la pauvreté

G ij

estoit d'un grand secours pour dompter les efforts des passions humaines, & pour les soumettre à la raison. En effet, ils avoient une horreur si grande pour le luxe, & pour les delices de la vie, qu'ils dresserent dans le Temple de Thebes une Colonne, où ils avoient gravé d'étranges imprécations contre le Roy Ménis, qui fut entre les Thébains le premier Seigneur d'une vie délicieuse. Ce fut alors que la corruption des mœurs commença de prendre racine en ce País, par les dérèglements du Peuple, qui secoit le joug de la pauvreté, concevant, à l'exemple de ce Roy voluptueux, un appétit insatiable des biens de la terre. Ce désordre passa jusques aux Ro-

mains , & obligea quantité de Magistrats à faire des Loix express, comme la Loy Oppia, Cornelie, Papia, Ancia, &c. pour retrancher le luxe & les excés de la bonne chere. Lycurge fist aussi des Loix d'une severité surprenante pour le mesme sujet, & à dessein de corriger les excés des Repas somptueux , qu'il regardoit comme les attraits de la concupiscence, & comme la source fatale des défordres de la République. C'estoit aussi une coutume pratiquée chez les Spartes, d'ordonner des peines à ceux qui recherchoient l'alliance des Riches, dans la veue d'amasser de grands biens, en profitant de leur bonne fortune. Je ne dis rien des autres Nations qui ont estimé la

Extraordinaire
pauvreté comme une vertu, &
qui ont toujours eu un extrême
dégoult pour le luxe.

Mais pour ne porter pas plus
loin cette digression, un Homme
tel que la Question nous le pro-
pose, ne fait point un juste choix,
s'il s'attache au premier Party;
car quelle douceur peut-il goûter
dans un Mariage de cette qualité?
L'extrême richesse de cette Fille
le consolera-t-elle du manque
d'esprit & de beauté? Si elle n'a
point d'esprit, aura-t-elle de la
conduite? Si elle n'a point de
conduite, sera-t-elle capable de
bien éléver une Famille; Et en-
fin, si elle est ignorante dans l'é-
ducation d'une Famille, pourra-
t-elle plaire à son Mary, & l'un
& l'autre jouiront-ils de cette

Satisfaction commune qui résulte du soin d'un Ménage bien ordonné? A l'égard de la Beauté, quoy qu'on ne doive pas tant estimer ses charmes que ceux de l'Esprit, ils sont toujours assez puissans dans une Femme, pour attirer l'amour & la complaisance de son Mary, & pour établir entre eux une amitié réciproque.

Le dernier Party est encor moins propre pour cet Homme, & il est fort vray-semblable que le défaut de deux avantages dont il est touché également, seroit un redoublement de chagrin pour luy dans le Mariage, qui luy donneroit du mépris pour sa Femme, & le rendroit enfin insensible aux charmes de son esprit.

Mais est-il un Homme assez

G iiiij

ingrat, pour ne pas aimer Justice
Femme sage, belle, & d'une hu-
meur engageante? Le manque
de bien empêchera-t'il qu'on
ne rende justice à son mérite?
Et aura-t-on moins d'égard pour
elle, que pour une Fille à qui la
Fortune a été fort libérale, &
& qui la Vertu n'a rien donné,
qui sera peut-être une Empor-
tée, une Délicieuse, une Co-
quête? La sagesse & le bon na-
turel sont deux qualitez singulieres
qu'on doit rechercher dans
une Fille. La premiere est une
règle infaillible, pour entretenir
toujours une agreeable econo-
mie, pendant laquelle le Mary
& la Femme ne doivent point
redouter les atteintes de la pau-
vreté; & l'autre est comme un
secret merveilleux pour resserrer

les noeuds de l'amitié conjugale, qui en éloignant les contestations importunes, si contraires à la douceur de la vie, sera naître dans leur famille un repos & une tranquillité toujours agréable. Un Mariage où la paix se fait admirer, a des charmes incroyables; Celuy qui a le malheur d'estre sujet à la division, n'a que des amerumnes à répandre. Ainsi je donne avis à cet Homme de ne pas négliger un Party si considérable; & sans s'attacher à l'intréfet, qu'il s'estime heureux, qu'il s'applaudisse de son choix, & enfin qu'il regarde la beauté, la douceur, & la sagesse de sa Femme, comme une resource avantageuse pour passer la vie agréablement.

De CAVILLY, Avocat à Perre~~et~~
en Normandie,

Les Explications que vous allez lire, m'ont été envoyées sur les Enigmes de Décembre, dont les Mots estoient l'Ecran & la Taupe.

I.

Entre les mains de la belle Silvie,
Ou de la charmante Philis,
Mon destin est digne d'envie,
Puis que de leur beau roîne je conserve
les Eys,
Dont la blancheur seroit bientôt ravie
Par la vivacité
D'un feu brûlant, & plein d'activité.
Pendant ce doux employ j'en reçoy cent
caresses.
Que de douceurs, que de tendresses
Sensiroit un Amant, s'il pouvoit estre
Ecran
Pendant quatre ou cinq mois de l'an!

ALLARD.

II.

Quand je vois chaque jour l'adorable
Catin
Se promener dans le Jardin,
D'un air qui n'a rien de la Gaupe,
Je m'écrie aussitost : Ah, qui n'aimeroit
pas
Tant de charmes, & tant d'appas,
Seroit bien plus avengle que la Taupe.
Le mesme.

III.

NEst-ce pas oublier l'inconstance des
Belles,
Quo de leur donner un Ecran?
Ce Commode présent qu'en voit estimé
d'elles,
Avant que nous soyons à la moitié de
l'an,
Sera mis avec joie au rang des baga-
celles.

AVICE, de Caen, RUE
de la Harpe.



I.V.

LE feu qui livre sur la terre
 A cent Corps differens une cruelle guerre,
 Ne peut souffrir d'obstacle à son activitez
 Copendant en tout lieux un foible Ecran
 le domine,
 Il luy fait respecter le teint d'une Beaute,
 Et ce fier Element en est rouge de honte.

Le mesme.

V.

Nous reconnoissons tous les jours
 Qu'il n'est point de laides amours.
 Quand on aime, fust-ce une Taupe,
 Si l'on voit boire à sa sante,
 Celuy qui s'en trouve enchanté,
 Ne cesse pas de dire Taupe.

VIGNIER, de Richelieu.

VI.

Est-ce parce que je disoit
 Qu'apres de vous je m'embrasser-
 sois,
 Que vous verrez, jeune Camille,

Entre nous mettre plus d'un mille?
Ah, le fâcheux Ecran où je me réduisois.

DROÜART DE RECONVAL,
de la Porte S. Antoine.

VII.

L'Individu manassade & gaupé,
Cheque mon inclination;
Mais je ne puis souffrir sans indignation
Les dégâts que fait une Taupe.
La Taupe d'un Jardin defole la beauté,
Par l'outrage secret qu'elle fait aux Par-
terres;
La Taupe d'un Festin, dérègle la santé,
Dans le combat fatal des Brindes & des
Verres.

L. BOUCHAT, ancien Curé
de Nogent le Roy.

VIII.

PHILIS, au premier jour de l'an,
Que chacun à l'envy vous offre des E-
trennes;
Recevez, s'il vous plaist, les miennes,
C'est pour vostre beau teint un précieux
Ecran, Rault, de Roüen.

JE ne veux plus aimer, nargue de vos
appes.

Allez, insensible, inhumaine,
J'ay beau vous parler de ma peine,

Vouz ne me plaignez pas;
Bacchus parmy les Pots, les Verres, & les
Vame vanger de vostre haine. (Plats,
Allons, Bacchus, je suis à toy,
L'Amour me rend l'humeur trop noire,
Je ne veux plus songer qu'à boire.
Tu vas voir si je sçay bien dire, Taupe
à moy.

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

X.

DES vrais Amans, & des Ecrans,
Les offices sont differens.
Les Ecrans gardent de la flâme,
Et de l'ardeur d'un trop grand feu;
Mais d'un Amant le plus doux jeu,
Se voit à l'allumer dans le cœur de sa
Dame.

Le Marquis inconnu de la belle
Françoise Josephine.

XI.

Aveugle & cruel Animal,
Plein d'horreur & de rage,
Qui mets tout au pillage,
Et ne fais que du mal:
Arresté-roy du moins en terre
A ravager tous ses trésors,
Taupe, sans emprunter le Verre,
Pour détruire nos corps.

E. FOYNÉAU, Sous-Chantre de
la Cathédrale de Vannes.

XII.

On connoît le desir dont Mercure
est atteint:
Je cherche à plaire à l'aimable Sylvie,
Par cet Ecran qui lui conserve un reine
Qu'elle estime plus que sa vie.

C. HUTUZE, d'Orléans,
demeurant à Metz.

XIII.

On dit que l'Amour ne voit goutte,
Je croy le mesme de Bacchus:
Car d'empescher de dire plus,

*Extraordinaire
Taupe aux Buveurs, c'est les mettre en
déroute.*

*Le Marquis inconnu de la belle
Françoise Josephine.*

XIV.

*Vous nous servez d'un Ecran
Que la moitié de l'an,
Et vous luy faites cent caresses.
Que doit donc attendre un Amant
Qui s'offre à vous servir toujours également?
Vous luy devez, Philis, mille & mille
caresses.*

*Le Cavalier inconnu de
l'aimable Picarde.*

XV.

*Sans fouiller au fond de mon cœur,
Ainsi que l'Animal qui fait des Taupiniers,
Contentez-vous, Philis, qu'en boive des
premieres
Votre santé, disant au plus hardy Bu-
veur,*

Je Taupe à cette Belle : imitez-moy,
Monsieur.

Le mesme.

XVI.

Je regess l'autre jour, Mercure,
Un bel Ecran par la Voiture,
Dont on admire la façom.
Je vous en fay bon gré, car il est de saison:
La belle Nourriture du Havre.

XVII.

Que cette Enigme m'embarrasse,
Qui des Buveurs se dit la Loy!
Je n'y vois goutte, sur ma foy,
Et d'y nosfor je suis trop lasse.
J'y vois comme une Taupe, & d'esprit,
& des yeax;
N'estant pas de nous-mesme cur bien
venné,
Pardonnez à mon peu de vené,
Une autre fois je verray mieux.

Le mesme.

Q. de Janvier 1683.

H

XVIII.

En ce si vostre Enigme avoit tant de
brillant,

Qu'elle donnast trop dans la vénë,

On loueroit vostre retenuë,

Et chacun trouveroit le procedé galant.

Mais dans l'obscurité profonde

Qui régne dans ces Vers du premier jour
de l'an,

N'est-ce pas se moquer du monde,

Que de nous donner un Ecran?

L'Ennemy d'Amour à l'Ana-
gramme, L'Héroïne m'y
entraîne.

XIX.

De toutes les Saisons que l'on voit
arriver,

L'Ecran ne ferr que dans l'Hyver;

En autre temps on le méprise;

Il faut qu'il vienne un vent de bise,

Pour le remettre dans ses droits.

Il se chauffe, on le tient, sans brûler de
son bois;

Il ne va pas chez la Canaille;

du Mercure Galant. 91

Il est d'une diforme taille,
Puis qu'il est plat & rond; tel enfin que]
je suis,
Il m'a parlé d'amour, sans que je sois]
trop belle;

Il peut par ses plaisans recits
Forcer souvent une Cruelle
A ne pouvoir le rebuter;
On lit ses Vers qu'on peut chanter;
Et mesme il a cet avantage,
Soit qu'il touche, ou non, quelques
cœurs,

Qu'estant baissé par badinage,
Il a toujours quelques faveurs.

FORTEAU, Avocat de Semur.

XX.

A Taupe à l'inclination

Toujours attachée à la terre;

Elle est dans ce dessein sans cesse en action;

On luy fait tres-souvent la guerre;

Dans les jardins les mieux entretenus;

Quo la cherche malgré ses chemins in-
connus,

Qui astutiait la lumiére;

H 11

Extraordinaire

Mais dans les horreurs de saut,
Les Guetteurs sans faire de bruit,
La prennent quelquefois au fort de sa
carrière,

Et dans ce déplorable sort,
Cet Animal trouve la mort.
Si quelque chose t'ut peut plaire,
Après un si cruel destin,
C'est qu'on fait de son nom l'ornement
d'un Festin;
On dit Taupe en buvant, c'est l'ame de
la Chere;
Et si sur ce sujet je dois parler de moy,
Il faut tauper souvent pour me faire la
loy.

Le metsme;

X XI.

JE fais une jeune Brauté
Qui fait peu l'amoüreux mystere;
Mais je croy que pour plaire,
Il me fait point tant d'infidélité.
L'Ecran me dites vous, partie d'amour
aux Belles;
Avouez-les, Mercure, en l'art de coquetter

*Sur vous vous favez l'emporter;
A toutes vous jurez des amours éter-
Il suffit de vous éconter. (nelles,*

*La belle Prisenniere du
Faubourg S. Antoine.*

X XII.

*Volontiers je vous laisse une Béche
à la main.
Dans vos Jardins au guet pour surprendre
des Taupes;
Je me plaisir mieux à table un plein Verre
à la main,
Pour y faire le guet aux gaillards mots
de Topes.*

*Le Manan de la Belle Etoile
de la Rue S. Antoine.*

X XIII.

*Q
Voy que m'ait défendu Maman,
Qui dit que je ne dois prendre rien de
personne,
Je ne puis refuser l'Ecran
Que Mercure aujourd'buy me donne.*

*La Belle à l'Anagramme,
Je n'aime rien hors le mérite,
de la Rue de la Licorne.*

XXIV.

HA! méchante inclination,
Qui nous porte tous vers la
terre!

Pour elle l'on nous voit toujours dans
l'action;

Nos Directeurs ont beau nous en faire
la guerre,

Pour nous faire changer, ils sont entre-
tenus;

Mais que bien peu le font! Ils sont presque
inconnus.

Plus qu'une Taupe, helas! nous fayons
la lumiere,

Risquant d'estre surpris d'une eternelle
nuit.

Quoy qu'un Pasteur s'en plaigne, & fasse
bien du bruit,

Sans le vouloir entendre, on poursuit sa
carriere,

Et par un déplorable sort,

On veut rester aveugle, & sourd jusqu'à
la mort.

Funeste aveuglement! comment peux-tu
nous plaire,

Toy qui nous fais souffrir un si fâcheux
destin?

Fuyons-le, chers Amis, même dans un
Festin,

Et que le Tope & Masse, en faisant bonne
chere,

Ne nous empesche pas de prendre (croyez
moy)

L'Honneur pour nostre règle, & la Vertu
pour loy.

GYGES, du Havre.

XXV.

Futes-vous jamais plus Galant,
Mercure, qu'en ce mois? Avec ce beau
talent

De nous debiter des Nouvelles,

Vous donnez un Ecran aux Belles,

Et de quoy faire Tope à tous les bons
Buveurs.

Ma foy, vous les faires tous rire,

Un chacun a de vos faveurs,

Et voit que vous sçavez faire aussi bien
que dire.

Le même.

XXVI.

UN Certain, faisant l'Astrologue,
Nous disoit l'autre jour d'un ton de Pé-
dagogie;

Sçavez-vous bien que Mercredy,
Une heure, ou deux apres midy,
De l'Orbe le plus haut doit arriver l'E-
clipse?

De grace, expliquez-nous cela,
Dimes-nous aussi estoit. Là-dessus il parla
D'un style plus obscur que n'est l'Apoca-
lipse,

D'interposition;

Et de conjonction,

De longitude,

De latitude,

De parallele, & d'horizon.

A vous autres, dit-il, qui n'estes pas d'é-
tude,

Je m'en vay vous donner une comparaison
En fagon de similitude.

*Lors que vous vous trouvez aupres de
vostre feu,*

*Si vous vous brûlez tant-soit-peu,
Vous mettez devant vous de quoy vous
en defendrez;*

*Et ce que vous mettez par son opacité,
Empesche que du feu l'extrême activité
Ne puisse jusqu'à vous s'étendre.*

*C'est de la sorte qu'il faut prendre
L'évenement qui vous surprend,*

*La Lune, de la Terre est justement
l'Ecran.*

XXVII.

Mercure, vostre Ecran est un présent
bonhôte,

Aussi le reçoit-on fort agréablement;

Mais vostre Taupe est une Beste

Qui n'a pour nous rien de charmant.

*La Nymphe de S. Paul,
avec sa Suité.*

XXVIII.

Quelque temps qu'puisse arriver,

L'Ecran ne sera que dās l'Hyver;

On l'abandonne, on le méprise;

Q. de Janvier 1683.

I

Extraordinaire.

S'il ne vient quelque vent de bise
 Qui le remette dans ses droits.
 Il se chauffe par sous, sans brûler de son
 bois.
 Le beau Sexe l'emploie, & non point la
 Capaille.

Quoy qu'il soit de diforme taille.
 Ah! si le estoit comme je suis,
 Qu'il pût parler d'amour aux Belles,
 Qu'il leur fist de plaisans recits,
 Et qu'il n'eust qu'ales plus cruelles
 Ne püssent pas le rebuter,
 Et pour en dire davantage,
 Qu'il pût enfin toucher leurs coeurs,
 Dans son innocent badinage,
 Il enroit bien d'autres faveurs.

Le Secrétaire du Parnasse.

XXX.

DOnner pour Errance un Ecran,
 N'est-ce pas au moins soin des Belles?
 Mercure, Taupe à tag, ce premier mois
 de Jan.

Je bois à ta santé pour elles.

B. D. B. à l'Anagramme, Le
Blond joly, Lieutenant-Ge-
neral au Régiment Royal
des Vaisseaux.

XXX.

Confiance, ma reine, ma charmante
Lesbie,
Unique & cher Objet pour qui j'aime
l'avis,

Et contre l'attentat du brillant Dieu
Vulcan,
Armez-vous d'un Ecran;

GIRARDET, de Paris.

XXXI.

Quand Lifette m'accorde un peu de
ses faveurs,
Mon cœur alors paroît le plus constant
des coeurs;
Je jure, par l'Amour, que je n'aime pas
qui'elle;
Mais un moment après je deviens infi-
-elle.

I ij

Extraordinaire
F'entretiens de mes fœux, la jeune Amar-
villis.

*Quand je prétens encor dire Taupe à
Philis.*

Le nœfme.

Le Chifre qui suit, cache un Ma-
drigal qui explique la première de
ces deux Enigmes sur l'Ecran. Il est
de l'invention de M^r de Fleffel de
Vermolet d'Amiens. C'est une nou-
velle espece d'Enigme pour ceux qui
voudront bien se donner la peine d'en
chercher le sens. Le point sépare la
lettre, & les deux points séparent le
mot. Il faut observer qu'on n'a point
compris la lettre K dans cet Alphabet,
parce qu'elle est presque toujours inu-
tile.

U I

Explication en Chifre de l'Enigme de l'Ecran.

2131. 4554. 5635. 1312. 6574. 3652.
6453. 3112. 7546. 6322. 6723.
2112. 5311. 6211. 9711. 3443. 2111.
1818. 6624. 2112. 1122. 5553. 3112.
2111. 1733. 9652. 3333. 9625. 4611.
3221. 3461. 3421. 5633. 8181. 7312.
2731. 2462. 3432. 2242. 2110. 3412.
3425. 4322. 2011. 3142. 6543. 1221.
6283. 2121. 3452. 6574. 4755. 2110.
2210. 8712. 2121. 1131. 2178. 3211.
8824. 6455. 6624. 2114. 2475. 3211.
4231. 5536. 6565. 3281. 9324. 2110.
2113. 4464. 5636. 3210. 6912. 6229.
3611. 6723. 6711. 3276. 3211. 2322.
3411. 6844. 1211. 8231. 8428. 6434.
4824. 3612. 2000. 3421. 6322. 3213.
6413. 8622. 3611. 4123. 2111. 8163.
2110. 2222. 6211. 8527. 2212. 5636.
1863.

Lors que je vous eus envoié le commencement du Traité des Lances, employé dans le XIX. Tome de l'Extraordinaire, vous me témoignez que puis qu'il estoit dédié à Monseigneur le Duc de Bourgogne, vous feriez bien-aise d'en voir l'Epître, parce qu'il avoit paru singulier à quelques-uns qu'on eust adressé un Traité de cette nature à un Prince qui estoit encor dans le Berceau. Lisez, Madame, & faites lire à tous vos amis cette Epitre qu'ils attendent avec tant d'impatience. Ils la trouveront tres-digne de son Auteur, & je ne doute point qu'après l'avoir lue, ils n'avoient que les choses les plus éloignées entre elles, peuvent avoir du rapport, pourvu qu'on les fache bien tourner. Voicy de quelle maniere

M^r Comiers parle à Monseigneur le
Duc de Bourgogne.

Vous 'reposez', Monseigneur, sans foin & sans
échagrin dans un Berceau Royal,
à l'ombre d'une Moisson de Palmes,
& de Lauriers du plus au-
guste & du plus grand des Mo-
narques de la Terre, duquel on
ne peut dignement faire le Pané-
gyrique, qu'avec les mesmestes ter-
mes que le S. Esprit employa
dans le premier Chapitre des Li-
vre des Machabées, pour faire
celuy d'Alexandre le Grand. Si-
luit Terra in conspectu ejus. Tous les
Princes de la Terre trembloient
en sa présence. Mais, Monseigneur,
avec l'âge, vous vous
sentirez estre né pour occuper di-

I iiii

gnement la Renommée à publier dans tous les coins de l'Univers, vos faits plus qu'héroïques. Vous serez toujours chery de la Victoire; vous ferez toujours la terreur des Ennemis, & la joye des François. Enfin comme,

*Par vos non Aquilis, fas est educere
faetus,*

Ante fidem Solis judiciumque Poli.

Vous serez par vous mesme, autant que par vostre naissance, un Prince incomparable; & pour dire tout en un mot, vous serez, **MONSIEUR**, en tout lieu & en tout temps, un Fils-digne du Pere & du Grand Pere.

Mais, **MONSIEUR**, vous aurez le mesme sujet que cet Alexandre Macédonien, Fondateur de la Monarchie des Grecs, de

vous plaindre que toute l'Europe
cedant déjà partout aux Armes
du Roy toujours victorieuses,
vous serez obligé d'aller cher-
cher un nouveau Monde pour
fournir de matière à vostre bras,
& trouyer des Enemis de la
France.

C'est pour cela, MONSEI-
GNEUR, que dans vostre Ber-
ceau même, je vous présente
des Lunettes de longue vue, pour
voir ces autres Mondes si élo-
gnez de nous, & qu'on a com-
mencé à découvrir dans ce Sie-
cle plein de Miracles, par le
moyen des Télescopes, qui par
une innocente Magie, rendent
présentes à nos yeux les choses
les plus cachées dans leur grand
éloignement. C'est par le moyen

des Lunetes que la divine Astro-nomie, digne un jour de vos plus belles Etudes, penetre les Cieux, & fait un nouveau commerce dans les Astres.

*Transcendit ad Astra
Disciplina audax, inquirit sedula
motus, vestigatque Situs, oculis nova Sidera
lustrat,
Et gemino subnixa Vitro, miracula
pandit.*

C'est, MONSIEUR, par le moyen des Télescopes, qu'on reconnoît par expérience ce que dit l'Ecclésiastique Chap. II. & 43 que les Ouvrages du Tres-haut sont pleins de majesté, cachéz & inconnus au commun des Hommes; & que nous pouvons dire comme S. Jean dans le

21. Chapitre de l'Apocalypse, j'ay
vu un Ciel nouveau, & une nou-
velle Terre. Vous serez, MONSEI-
GNEUR, de ce nombre. Le Ciel
a allumé l'un de ses Flambeaux
extraordinaires, pour annoncer
vostre Naissance à toute la Terre;
& cette heureuse nuit du 6. du
mois d'Août dernier 1682. fut
éclairée à Versailles durant quel-
ques heures par un Feu céleste,
& qui surprit tous ceux qui le vi-
rent.

Ainsi, MONSEIGNEUR, j'ay
d'assez bonnes Lunettes pour lire
dans l'avenir, & dans les Etoiles
du Ciel, que le Prophète Isayè
Chapitre 34. Verset 4. compare
à un Livre; & le Prophète Ba-
ruch Chap. 6. Verset 59. nous as-
sure Que les Etoiles resplendissantes

08 Extraordinaire
abaisser, quand elles sont envoyées
pour choses utiles. C'est pourquoy,
MONSIEUR,
*Credite me vobis, folium recitare
Sibille,*
& que je suis, &c.

25522:5525522:2555

SUITE DU TRAITE' DES LUNETTES,

Par M^{me} Cornier d'Ambrun, Prevost
de Ternant, Professeur des Ma-
thématiques à Paris.

NOus donnons icy la con-
struction des simples Téles-
copes, ou Lunettes de longue veue,
qui n'ont que deux Verres, l'un

objectif, toujours plan-convexe, ou convexe des deux costez, & un oculaire, plan-concave ou concave des deux costez; ou plan-convexe ou convexe des deux costez. C'est pourquoy il y a deux genres de *Télescopes*, car le Verre oculaire du premier genre est concave; par lequel on voit l'objet dans sa situation naturelle; & le Verre oculaire de l'autre genre de Lunete est convexe; qui fait voir les objets renversez; mais qui en échange fait découvrir tout à coup, & en même temps, cent fois plus de terrain, ou plus grande baze du conéviuel, que ne fait la Lunete à l'oculaire concave. Deux Lunetes de même genre & d'égale puissance, forment les *Bezicles Télescopiques*,

110. *Extraordinaire*
qu'on appelle *Binocles*. Nous dé-
montrerons en quel temps, &
par qui ils ont été inventez.

Bien que *Gustchonius* ait dé-
montré que la réfraction du Ver-
re estant à la réfraction de l'air
comme 13. à 20. l'unique espece
des figures hyperboliques & se-
ctions propres pour les Verres
des Lunettes, est de 42. degréz
32. minutes; neantmoins comme
tous les Verres conoides ne sub-
sistent que dans l'idée; puis qu'on
ne peut les bien travailler à cause
de la diformité réguliere de leur
figure, les seuls Verres sphéri-
ques peuvent produire un bon
effet, parce qu'ils peuvent estre
exactement travaillez, à cause de
leur figure uniforme en toutes ses
parties; & si on compare les pro-

priitez de l'hyperbole, avec les proprietez du cercle dans ses si-
nus, on trouvera qu'un Verre sphérique n'ayant que peu de de-
grez à découvert, n'est que de
tres peu inférieur au Verre qui
seroit hyperboliquement formé;
outre que si la figure hyperboli-
que est préférable à la circulaire,
pour la précise réunion des
rayons émanez du point de l'ob-
jet qui se trouvera dans l'axe, elle
n'est pas si avantageuse que la fi-
gure sphérique pour la réunion
des radiations des points latéraux
de l'objet.

Je dis que toute la science de la Construction des Lunettes de lon-
gue veuë, que Kepler dans la Préface de la Dioptrique appelle
un *œil artificiel*, dépend de six
choses.

1. A déterminer la distance du Verre, à l'image de l'objet ; la distance de l'objet au Verre étant donnée.
2. A démontrer la grandeur de cette image.
3. A donner une juste ouverture au Verre objectif, proportionnée à la longueur de son Foyer solaire, & à son oculaire.
4. A connoistre la juste proportion du diamètre du Verre objectif, au diamètre du Verre oculaire.
5. A l'arrangement des Verres dans le Tuyau de la Lunete.
6. A bien espacer dans la longueur des Tuyaux certains anneaux ou diaphragmes.
7. A déterminer dans tout éloignement de l'objet, au Verre

objectif de la Lunete, la longueur ou distance du Verre à son Foyer objectif, peinture ou base de distinction de l'image de l'objet, telle qu'on la voit sur un Papier dans une Chambre noire, ou sur la Retine d'un œil artificiel; car le Verre objectif produit près de l'autre bout de la Lunete dont l'oculaire est un Verre convexe, une très-petite image de l'objet, peinte de toutes ses couleurs, & dans la simétrie de toutes ses parties; nous regardons ensuite dans la Lunete cet objet aérien très-proche de l'œil, où plutôt nous en recevons les radiations de chaque point sur un Verre oculaire convexe, qui sert à peindre à la renverse sur le fonds de l'œil ce petit objet.

Q. de Janvier 1683.

K

rien beaucoup augmenté ; de même que lors que nous considerons de fort près les plus petits objets avec un *Microscope*. C'est pourquoy le *Télescope* est un *Microscope renversé*, qui fait que l'apparence artificielle de cette petite image aérienne qui y tient lieu d'objet, augmente extraordinairement l'apparence naturelle de l'objet.

La distance de ce Foyer objectif, où baze de distinction de l'image aérienne de l'objet, ne consiste pas dans un point indivable, puis qu'estant reçue un peu plus loin, ou un peu plus près, il n'en arrive pas une sensible confusion.

Pour déterminer la distance du Verre objectif à l'image de

l'objet, que nous appellons *Foyer objectif réel*, il faut premierement connoistre la longueur ou distance du même Verre à l'image réelle du Soleil, que nous nommerons *Foyer Solaire*. Il faut en suite remarquer. 1. Que si l'objet n'est éloigné du Verre objectif que de la longueur de son Foyer Solaire antérieur, les rayons de l'objet en sortiront parallèles, & ne fourniront aucune image de l'objet. 2. Que si l'objet est encor plus proche du Verre, c'est à dire, s'il est entre son Foyer Solaire antérieur, & le Verre, les rayons de chaque point de l'objet tombant trop divergents sur le Verre, ils en sortiront divergents, en sorte que'ils estoient reproduits en ligne droite.

K ij

te, ils iroient concourir du costé de l'objet à une certaine distance ou endroit que nous appellons *Foyer virtuel*; car les rayons de chaque point de l'objet sortiront du Verre autant divergens, que si effectivement l'objet estoit en ce *Foyer virtuel*, & qu'entre l'objet & nostre œil, il n'y eust aucun Verre interposé.

Les Verres plan-concaves, & ceux qui sont concaves des deux costez, ont leur Foyer Solaire toujours virtuel autant éloigné, que le Foyer réel Solaire d'un Verre plan-convexe de même diamètre ou sphénicité, ou d'un Verre convexe des deux costez.

Quant à la distance du Verre convexe à l'image du Soleil, que

par analogie j'appelle *Foyer Solaire*, je dis que si le Verre est plan-convexe, quelle des deux superficies que vous présentiez directement au Soleil, le Foyer sera éloigné du Verre de la longueur de l'axe de la Sphere dont le Verre est un segment, ou de la longueur du diamètre de la convexité du Verre, ce qui est la même chose. Que si le Verre est également convexe des deux costez, je dis que le Foyer Solaire se fera à la distance d'un demy-diamètre, n'ayant pas égard à l'épaisseur du Verre, laquelle porte le Foyer un peu plus loin.

Je n'ay aussi point d'égard, que la longueur du Foyer Solaire est insensiblement plus courte dans l'apogée, que dans le perigée du

Soleil, que j'expliquay dans l'Académie Royale des Sciences, par la moindre impression de mouvement que les rayons du Soleil font sur les Mers qui sont sous le Tropique d'Hyver; c'est pourquoy la masse de tout le Tourbillon de la Terre s'enfonce, & s'abîme davantage vers le centre de l'Univers en s'approchant du Soleil; & au contraire le poussement des rayons du Soleil, qui fluent & refluent dans le corps liquide du Soleil, comme j'ay expliqué en 1665. dans mon Livre de *La Nouvelle Science des Comètes*, faisant plus d'effort, & plus d'impression de mouvement sur la surface solide des Terres qui sont sous le Tropiques d'Eté, chassent & repoussent plus loin nos

Terre, en nous éloignant davantage du centre de l'Univers, de même que le presslement causé sur les Mers, par le passage du Tourbillon de la Lune, produit le flux & reflux de la Mer: & en faisant changer de place le centre de gravité de la Terre, &c. l'eau monte au sommet des plus hautes Montagnes, puis qu'au Mont S. Michel l'eau de la Mer s'y élève jusques à 60. pieds plus qu'à l'ordinaire, & que plusieurs Fontaines cessent de couler pendant le reflux de la Mer. Cette élévation a encor cette cause partielle, qu'une égale hauteur d'eau de Mer estant devenue douce par les filtres des terres & de sables, pese moins; outre que le seul mouvement diurne de la

Soleil, que j'expliquay dans l'Académie Royale des Sciences, par la moindre impression de mouvement que les rayons du Soleil font sur les Mers qui sont sous le Tropique d'Hyver; c'est pourquoy la masse de tout le Tourbillon de la Terre s'enfonce, & s'abîme davantage vers le centre de l'Univers en s'approchant du Soleil; & au contraire le poussement des rayons du Soleil, qui fluent & refluent dans le corps liquide du Soleil, comme j'ay expliqué en 1665. dans mon Livre de *La Nouvelle Science des Comètes*, faisant plus d'effort, & plus d'impression de mouvement sur la surface solide des Terres qui sont sous le Tropiques d'Eté, chassent & repoussent plus loin nostre

Terre, en nous éloignant davantage du centre de l'Univers, de même que le pressément causé sur les Mers, par le passage du Tourbillon de la Lune, produit le flux & reflux de la Mer: & en faisant changer de place le centre de gravité de la Terre, &c. l'eau monte au sommet des plus hautes Montagnes, puis qu'au Mont S. Michel l'eau de la Mer s'y élève jusques à 60. pieds plus qu'à l'ordinaire, & que plusieurs Fontaines cessent de couler pendant le reflux de la Mer. Cette élévation a encor cette cause partielle, qu'une égale hauteur d'eau de Mer estant devenue douce par les filtres des terres & de sables, pese moins; outre que le seul mouvement diurne de la

Terre sur son axe d'Occident en Orient, qui est tres-rapide sous la Zone Toride, est une cause suffisante pour forcer l'eau dans les Canaux souterrains à monter, & remplir continuellement les Réervoirs qui sont dans les creux des Montagnes, car l'embouchure inférieure de ces Tuyaux souterrains qui se trouvent tourné vers l'Orient, heurtent continuellement avec violence les eaux de la Mer, & la forcent à monter sur les Montagnes. Comme à celle de S. Guillaume, l'une des plus hautes des Alpes, qui est au Septentrion de la Ville d'Ambrun, sur laquelle on trouve un grand Lac, qui fournit à plusieurs Ruisseaux toujours également Hyver & Eté. M^r le Comte de Kessel,

lai
rà
ya
m-
urs
el-
le
le
des
yuc

ob-
re,
ver
lif,

du
ne
la
de

12
T
O
Z
fa
C
re
se
de
ch
so
ne
tin
ca
mo
me
des
au
bru
gra
Rui
Hy

Alphonse

fel,

Kessel m'a dit qu'en Ecosse à trois lieues de son Château, il y a un Rocher dans la Mer, du sommet duquel sortent plusieurs Ruisseaux d'eau douce, de même que des Montagnes de l'Isle Sainte Hélène.

Révenons au premier Problème général de la construction des Télescopes, ou Lunettes à longue vue.

Estant donnéz la distance de l'objet, au Verre objectif plan-convexe, ou convexe des deux costez, trouuer la distance du Verre au Foyer objectif, où image distincte de l'objet.

1. Si l'objet est au point du Foyer Solaire du Verre, comme en la Figure I. les rayons de la radiation d'un même point de l'objet en sortiront parallèles.

Q. de Janvier 1683. L

2. Si l'objet est plus éloigné du Verre que son *Foyer Solaire*, comme en la Figure 2. les rayons en sortiront convergents, & feront un *Foyer réel objectif*, ou image distincte de l'objet, telle que par expérience on la voit sur un Papier dans une Chambre noire, ou sur la Retine d'un œil artificiel.

3. Si l'objet n'est pas éloigné du Verre de la longueur de son *Foyer Solaire*, comme dans la Figure III. & IV. les rayons en sortiront divergents, & le *Foyer objectif* sera *virtuel*, tel que nous l'avons expliqué en la page 103.

1. Problème, Figure II. *Estant donnéz, la distance AD, de l'objet AB, au Verre plan-convexe D, comme aussi DF, longueur de son Foyer So-*

laire. Trouver la longueur D^{\prime} , ou distance du Verre D, à l'image ba, distincte & renversée de l'objet a B.

Analogie $AF \cdot FD :: AD \cdot D^{\prime}$.

Exemple. Soit AF 45, FD 15, AD sera 60, & D' requise sera 20.

2. Problème Figure II. Estant donnéz de position φ D, distance de la Table d'attente, Foyer réel objectif ou image future de l'objet au Verre D, comme aussi la distance DF son Foyer Solaire. Trouver la distance DA, en laquelle doit estre placé l'objet a B, afin que le Verre D porte son image distincte en b o a.

Analogie $\varphi D \cdot DF \cdot DF :: \varphi D \cdot DA$.

Corollaire. Donc si l'objet est en A, son image est en φ ; & si l'objet est en φ , son image est en A. C'est icy le principe de la Lanterne Magique, dont nous avons

donné la construction dans la première partie, qui est dans le Mercure Extraordinaire d'Octobre dernier, car elle consiste à faire voir dans un lieu très-obscur, l'image gigantesque peinte de vives couleurs d'un objet prototype de deux ou trois pouces de diamètre ; étant à observer qu'il ne faut que renverser le petit prototype, pour en faire paraître l'image redressée, & gigantesque.

C'est sur ces réflexions. qu'en 1652. étant au Fort de l'Ecluse,

..... *Sic dulce sciendi
T tormentum, & studij subit insidiosā
voluptas.*

que faisant mes expériences Dioptriques, je trouvay le moyen de faire servir de Microscope les

longues Lunetes d'approche, mettant le petit objet quelques lignes plus éloigné du Verre objectif, que de la longueur de son Foyer Solaire, car cette distance du petit objet au Verre, étant connue & prise à volonté, je connus par le premier Problème la distance du Verre objectif à l'image de l'objet; j'ajoutay en suite, comme on fait ordinairement aux Lunetes d'approche, un Verre oculaire concave en dedans de cette image, ou un Verre oculaire convexe au deça de cette image, éloigné de la longueur de son Foyer Solaire. En l'année 1655. j'en fis à Dijon voir l'expérience à M^r Mariote, & à plusieurs autres Savans chez M^r le Conseiller Lantin.

L iij

J'en ay apres indiqué la maniere dans la 53. page de mon Livre de *La Nouvelle Science des Cometes*, imprimé à Lyon en 1665. Cette Invention plût si fort, six ans apres que je l'eus rendu publique à M^r Gracculus de Phedre, qu'il en orna sa *Dioptrique Oculaire*, imprimée en 1671. Voicy les termes de sa 265. page. *J'estime*, dit-il, *cette utilité singuliere*, & *jusques à présent inconnue*.... *J'adoue*, ajoute-t-il, *que l'effet admirable de l'Oculaire en ce sujet*, m'a souvent surpris & porté jusqu'à l'étonnement. Puis que ce Adioptricien si fameux par tant de Volumes de *Vi-
sions*, se plaint dans la 266. page de sa *Dioptrique Oculaire*, qu'il ne luy a pas esté permis d'en pouvoir satisfaire entierement sa curiosité, par

le défaut, dit-il, de lieu commode pour contenir son Tuyau étendu de 70. ou de 80. pieds qu'il luy auroit fallu de longueur, pour l'expérimenter sur les petits objets proches, c'est à dire, (ce sont ses propres termes) posez distans de son Verre objectif plan-convexe, peu plus que la longueur de son diamètre de 20. pieds.

Je dis contre ces Alleguez.

I. Qu'un Tuyau de dix pouces suffit pour le Verre objectif, & un Tuyau d'un pied pour le Verre oculaire; car les axes de ces deux Tuyautes, aussi bien que les axes des Verres, étant en une même ligne droite & libre, & les Verres dans leur éloignement proportionné à la distance d'un petit objet, on n'a pas besoin de cette continuation de longueur.

L iiii

J'en ay apres indiqué la manièrè dans la 53. page de mon Livre de *La Nouvelle Science des Cometes*, imprimé à Lyon en 1665. Cette Invention plût si fort , six ans apres que je l'eus rendu publique à M^r Gracculus de Phedre , qu'il en orna sa *Dioptrique Oculaire*, imprimée en 1671. Voicy les termes de sa 205. page. *J'estime*, dit-il, cette utilité singuliere , & jusques à présent inconnue *J'adoue*, adjouste-t-il, que l'effet admirable de l'Oculaire en ce sujet , m'a souvent surpris & porté jusqu'à l'étonnement. Puis que ce Adioptricien si fameux par tant de Volumes de *Visions* , se plaint dans la 266. page de sa *Dioptrique Oculaire* , qu'il ne luy a pas esté permis d'en pouvoir satisfaire entierement sa curiosité , par

le défaut, dit-il, de lieu commode pour contenir son Tuyau étendu de 70. ou de 80. pieds qu'il luy auroit fallu de longueur, pour l'expérimenter sur les petits objets proches, c'est à dire, (ce sont ses propres termes) posez distans de son Verre objectif plan-convexe, peu plus que la longueur de son diamètre de 20. pieds.

Je dis contre ces Alleguez.

I. Qu'un Tuyau de dix pouces suffit pour le Verre objectif, & un Tuyau d'un pied pour le Verre oculaire; car les axes de ces deux Tuyaux, aussi bien que les axes des Verres, étant en une même ligne droite & libre, & les Verres dans leur éloignement proportionné à la distance d'un petit objet, on n'a pas besoin de cette continuation de longueur.

L iiiij

de Tuyau d'un Verre à l'autre, & le Tuyau garny du Verre objetif, peut estre placé dans un petit trou fait à la Muraille d'un Jardin, au delà de laquelle sera l'objet fortement éclairé, & le Tuyau du Verre oculaire sera aussi placé dans un trou du Mur opposé dans vostre Chambre, l'entre-deux pouvant estre un Jardin, une Place publique, &c. Je me suis diverty autrefois de la même maniere; & comme on peut faire voir successivement la représentation de différens objets, cela paroistra très-surprenant de voir par une Lunete à travers la Muraille, des objets qu'on ne peut même soupçonner estre en quelque part, d'autant que la Muraille du Jardin les cou-

vie de la veue naturelle.

2. Sur le peu plus que vingt pieds de distance de l'objet au Verre plan-convexe de vingt pieds de diametre, dont a parlé l'Autheur de la *Dioptrique Oculaire* de l'année 1671. Je dis que son peu plus que de 20. pieds ne se peut entendre que de quelques pouces, & non pas d'un pied; car si le peu plus que 20. pieds vaut un pied, on doit dire que le tout est 21. pieds.

Supposons donc, son peu plus valoir 4. pouces, pour lors le Tuyau de sa Lunete par mon premier Problème seroit de 122. sans parler de la longueur du *Foyer Solaire* de l'oculaire; s'il est convexe; ainsi son Tuyau seroit de 1140. pieds plus long que les

80. pieds qu'il dit qu'il luy faudroit.

Supposons maintenant que son
peu plus de 20. pieds valut 21. pieds
de distance de l'objet au Verre
objectif plan-convexe de 20.
pieds de diamètre, la distance du
Verre à l'image de l'objet ou lon-
gueur de la Lunete sera de 420.
pieds, sans mesme y comprendre
la longueur du *Foyer Solaire* du
Verre oculaire, s'il est convexe;
ainsi l'Etuy de la Lunete seroit
de 340. pieds plus long que les 80.
pieds que luy assigne cet Au-
theur Agéometre, si celebre par
tant de Volumes de *Visions*. Car
comme dit le grand Seneque, à
la fin de sa 79. Lettre, *Parvis im-
ponit leviter extrinsecus inducta fa-
cies.*

3. Problème, Figure II. *Estant donné la grandeur a B de l'objet. AD, son éloignement au Verre D, & son Foyer Solaire DF, trouver la grandeur b a, de son image. Trouvez par le 2. Problème D_o, la distance du Verre de l'image, vous aurez ensuite sa grandeur par la suivante.*

Analogie, DA : a B : D_o : ba, requis.

Corollaire. Quand la distance AD, est double du Foyer Solaire DF, l'objet BC est égal à son image, & l'objet & l'image sont également distans du Verre D.

4. Problème, Figure III. *Estant donné A_o, distance de l'objet à son image, déterminer le plus grand Foyer du Verre qui puisse produire cette image.*

1. Je dis que la quatrième par-

tie de la distance $A\varrho$, donne la longueur du *Foyer Solaire* du Verre requis.

2. Que le Verre doit estre placé en égale distance du point A, au point ϱ .

3. Que la grandeur de l'image sera égale à la grandeur de l'objet, & que c'est icy le secret de peindre au naturel un Homme, par le moyen des especes reçueës dans la Chambre noire.

5. Problème Figure III. *Estant donné* $A\varrho$, *distance de l'objet à son image*, DF *& la longueur du Foyer Solaire du Verre qui la produise. Trouver le point D, place du Verre, ou* AD , *& $D\varrho$ ses distances à l'objet & à l'image.*

Soit par exemple dans la Figure III. $A\varrho$, 80. la distance de

l'objet A, à son image ϕ , & soit D , 15 . la longueur du Foyer So- laire du Verre. Donc, $A\phi = DF$ $= AX$, 50 . Donc sa moitié Ay , 25 . & l'autre moitié fy , 25 . & zf , est 15 . parce qu'elle est égale à DF , 15 . longueur du Foyer So- laire du Verre. Donc par là 47 . du 1. des Elémens d'Euclide, de 625 . Quartré de zf , 25 . ostant 225 . Quartré de zf , 15 . reste 400 . pour le Quartré de yz , dont la racine Quarrée est 20 . Donc yz , est 20 . Donc Ay , est 25 . + yz , 25 . + zf , 15 . $= AD$, 60 . pour la dis- tance de l'objet au Verre. Donc AX , 50 . - Az , 45 . $= ZX$, où D , 5 . distance requise du Verre à l'i- mage.

Apres avoir remarqué que pour la solution des Problèmes

concernant la distance des Foyers réels objectif , on peut aussi employer icy la suivante *Analogie*, $AF. FD :: FD. DZ.$ car $DZ + FD = D$.

Je passe à ce qui concerne le *Foyer Virtuel* objectif ou imaginaire des objets , qui sont entre le *Verre* & son *Foyer Solaire*. Comme dans la Figure III. &c dis,

I. Que ce Foyer virtuel objectif est du côté de l'objet , & toujours plus éloigné du verre que l'objet même , car les rayons de la radiation de chaque point de l'objet tombant trop divergents sur le verre plan-convexe ou convexe des deux costez , en sortent moins divergents ; c'est pourquoi si on les imagine estre reproduits du côté l'objet , ils

iront se réunir plus loin que n'est l'objet, & ce point de réunion est un Foyer virtuel partial de tout le Foyer virtuel de ces objets; car si l'objet estoit placé en ce Foyer virtuel, & qu'il n'y eut point de verre interposé entre l'objet & nostre oeil, les rayons en viendroient avec la même divergence qu'ils sortent du verre, quand l'objet n'est pas éloigné du verre de la longueur de son Foyer.

1. **Problème.** *Estant donnéz la distance de l'objet au Verre, moindre que la longueur de son Foyer Solaire, trouvez la distance de l'objet.*

Comme la distance de l'objet au verre, plus la moitié de la longueur de son Foyer Solaire, est à la longueur du Foyer Solaire.

Ainsi la distance de l'objet au Verre,

Est à la distance de son Foyer virtuel.

A cette distance trouvée de l'objet à son Foyer virtuel, ajoutez la distance du Verre à l'objet; (car comme nous avons déjà remarqué, le Foyer virtuel est toujours plus que l'objet éloigné du Verre) & vous aurez la distance requise du Verre au Foyer virtuel de l'objet.

En voicy des exemples. Soit dans la Figure III. le Verre D plan-convexe, & la longueur de son diamètre, ou Foyer Solaire $DF = 4$. pieds, & DC sa moitié ou demy-diamètre 2 . & l'objet soit en G éloigné de 8 . pieds de la convexité du Verre. Je

dis que suivant l'Analogie,

$$GD + DC \approx 20. DF 24 :: GD$$

8. GH 9;

Donc $DG + GH \approx 12$ pieds
distance du verre D, au Foyer
virtuel H, de l'objet. Si l'objet
eftoit au milieu de la longueur du
Foyer Solaire entre D & F, son
Foyer virtuel seroit précisément
au même point F.

Soit maintenant dans la IV. Fi-
gure le même verre, & l'objet
en L à 20. pieds de la convexité
du verre D. Je dis que,

$$LD + DC \approx 32. \text{ pieds}, DF 24
:: LD 20. LM, 15.$$

Donc $LD + LM \approx 35.$ pieds.
distance du verre D au Foyer
virtuel M de l'objet L.

Examinons maintenant ce qui
arrive aux verres plan-concaves,

Q. de Janvier 1683. M

ou concaves des deux costez, qui n'ont jamais qu'un Foyer Solaire virtuel antérieur.

Probleme. *Estant donnez la longueur du Foyer Solaire virtuel d'un Verre plan-concave, ou concave des deux costez, & la distance du Verre à l'objet, plus éloigné que de la longueur du Foyer Solaire du Verre. Trouver la distance du Foyer objectif virtuel, au Foyer Solaire virtuel ; & ensuite la distance du Verre au Foyer objectif virtuel, & la distance de l'objet à son Foyer virtuel, & la grandeur du Foyer virtuel*

Vous trouverez premierement la distance du Foyer objectif virtuel au Solaire virtuel, par cette Analogie.

Comme la distance de l'objet à la concavité du Verre, plus la longueur

du foyer Solaire virtuel du Verre,

Est à la longueur du foyer Solaire virtuel du Verre.

Ainsi la même longueur du foyer Solaire virtuel du Verre,

Est à la distance du foyer virtuel Solaire, ou foyer virtuel objectif, à centre du côté du Verre, car le foyer virtuel objectif, en est toujours plus près que le foyer virtuel Solaire.

Soit par exemple dans la VI. Figure l'objet à B éloigné de 48. pieds du Verre plan-concave D, duquel le diamètre Df , ou longueur du Foyer Solaire virtuel est 24.

$$AD + Df = 72, f \cdot D = 24 :: fD = 24, f = 8.$$

Mais $f \cdot D = 24$. Donc $f = D - f = 8. = 8$. distance du Verre D au point f . Foyer virtuel de l'obj.

M ij

jet A. Donc DA 48 : D 16 :: A 32. distance de l'objet à son Foyer objectif virtuel.

Vous aurez maintenant la grandeur du Foyer virtuel objectif, ou image imaginaire b de l'objet AB , par la 4. proposition du VI. Livre des Elemens d'Euclide $DA. AB :: D, ab$.

Examinons maintenant ce qui arrive aux rayons d'un point de l'objet, lesquels au sortir d'un Verre convexe tombent convergents sur un Verre concave mis entre le Verre convexe & son Foyer objectif ou point de concours des rayons qu'il a rendu convergents.

Il y a 3. cas différens: car, où le Verre concave a le point f de son Foyer solaire virtuel précisément

avec le point F foyer Réel ob-
jectif du Verre convexe, comme
dans la Fig. VII. où son point f
est plus éloigné que le point F du
verre convexe, comme dans la
Fig. IX. où enfin son point f est
entre le Verre convexe & le point
 F Foyer ou concours de rayons
convergents, comme dans la Fi-
gure VIII.

Dans le premier cas, que les
points f & F s'unissent comme
dans la Figure VII. en laquelle
par le moyen du Verre convexe
les rayons divergents de la radia-
tion d'un point de l'objet deve-
nus convergents RF . RF tombent
sur le Verre concave ; je dis qu'ils
en sortiront parallèles par les
lignes rr , de mesme que si l'ob-
jet n'estoit éloigné du Verre con-

cave que de la longueur de son Foyer virtuel solaire; car pour lors les rayons de la radiation de chaque point de l'objet tombant divergents sur le Verre concave, en sortiront ainsi paralleles comme on voit dans la Fig. v. C'est en cela que consiste tout le mystere de l'effet admirable du *Telescope* ou Lunette d'approche, dont le Verre oculaire est concave, auquel on applique l'oeil le plus pres qu'il est possible. Car les rayons de la radiation de chaque point de l'objet, tombant paralleles sur l'humeur cristalin de ceux qui ont la vue longue les rend convergents & ils portent sur la Retine leur Foyer; concours ou pinceau de rayons, avec lesquels ils peignent l'image de l'objet.

Estant bien à remarquer qu'afin que l'image d'un objet soit peinte distinctement sur la Retine, il faut nécessairement que les rayons de la radiation de chacun des points de l'objet, tombent sur l'humeur cristallin, ou physiquement parallèles quand l'objet est très-éloigné, ou sensiblement divergens quand l'objet est fort proche; car la nature n'a que des rayons divergens d'un même point de l'objet estant du tout impossible qu'ils soient naturellement convergens.

Dans le second cas, auquel comme on voit dans la Figure VIII. le point *F* Foyer objectif du Verre convexe, est entre le Verre concavè & son Foyer Solaire virtuel *f*; les rayons *RF* *RF* tombent convergens sur le Verre con-

cave, en sortiront moins convergents, & par conséquent leur Foyer ou concours sera retardé, & porte plus loin en, & l'image de l'objet en sera par conséquent beaucoup plus grande; c'est pour quoy afin de beaucoup augmenter & mesme rendre plus distinctes les images renversées des objets qu'on reçoit dans la Chambre noire sur un papier ou linge tendu; nous mettons à la Lunete ordinaire une plus grande portion d'un Verre concave d'un plus grand diamètre que n'estoit le Verre concave oculaire, & nous allongeons la Lunete d'approche, ayant mis dans le trou fait au volet de la fenestre de la Chambre noire, le bout du tuyau de la Lunete garny de son Verre objectif

objectif convexe, si le Verre oculaire est concave des deux côtés il fait encor mieux.

Ce nouveau Foyer réel du Verre convexe porté plus loin par l'interposition du Verre concave, mérite le suivant.

Problème. *Le point du concours des rayons estant entre le Verre plan concave & l'extrémité de son Axe Figure VIII. déterminer la longueur D, distance du Verre concave au nouveau Foyer objectif réel, prolongé.*

Faites l'Analogie suivante,

Comme f_F , la distance des deux Foyers f virtuel du Verre concave, & f réel du Verre convexe,

Est à f_D , longueur du Foyer virtuel solaire du Verre concave.

Ainsi DF la distance du Verre con-

Q. de Janvier 1683.

N

146 Extraordinaire
cave au Foyer objectif du Verre con-
cave,

Est à D la distance du Verre con-
cave, au nouveau Foyer prolongé
requis, ou image réelle de l'objet.

Soit dans la Figure VIII. le point
F du concours des rayons conver-
gents à 16. pieds du Verre concave
D estant 24. & DF estant 16. ff, sera
8. & par l'Analogie, ff 8. FD 24::
FD 16. D 48. Foyer objectif pro-
longé. Et par raison converse si
l'objet estoit en 8 à 48. pieds du
Verre concave, ses rayons tom-
bant divergents sur le Verre con-
cave en sortiroient plus diver-
gents, & eurroient pour leur Foyer
virtuel le même point F à 16.
pieds du Verre concave de mes-
me que dans la Figure VI.

$D = 48 \rightarrow Df = 24 = 72. Df = 24:: Df = 24. f = 8.$

Mais $FD = 24 - FF = 8 = FD$ 16. distance requise du Verre au Foyer virtuel F de l'objet O .

Quant au 3. cas, auquel le point f Foyer Solaire virtuel du Verre concave, est entre le Verre concave & le point F , concours des rayons convergents du Foyer réel objectif du Verre convexe; Je dis que les rayons qui tombent ainsi convergents sur le Verre concave, en sortiront divergents & auront un Foyer virtuel.

Problème. *Estant donné la distance du Verre concave au Foyer réel objectif du Verre convexe, plus grande que n'est la distance du Verre concave à son Foyer Solaire virtuel, déterminer la distance du Verre concave au foyer virtuel qu'il causera par son interposition, en rendant divergents les rayons convergents.*

N 11.

*Extraordinaire
gens les rayons convergents du Verre
convexe.*

Analogie. Comme l'excès de la distance du Verre concave au point de concours ou Foyer objectif du Verre convexe, par delà la longueur du Foyer Solaire virtuel du Verre concave,

Est à la longueur du Foyer Solaire virtuel du Verre concave.

Ainsi la distance du Verre concave au concours des rayons convergents,

Est à la distance du Verre concave, au Foyer virtuel requis.

Soit dans la Figure v. le Verre plan-concave duquel le diamètre df , ou longueur de son Foyer solaire, soit 12. pieds, & soit le point F foyer réel objectif du Verre

convexe ou point du concours des rayons éloigné de 18. pieds du Verre concave. Donc Ff sera 6. pieds, faites l'Analogie.

Ff. 6. fD. 12.; FD 18. C^o 36. pieds.

Passons à l'usage : les Miepes ou courtes veuës ont besoin de rayons sensiblement divergens, car ils ne voyent distinctement que les objets qui sont fort proches, racourcissent le *Telescope* ou Lunete d'approche, car par ce moyen le point F du concours des rayons rendus convergents par le Verre convexe, estant au deça du point f foyer virtuel solaire du Verre concave, les rayons en sortent divergents, & tombent sur l'humeur cristalin, autant divergents que s'ils estoient partis

N 111

du point, foyer objectif virtuel ou image imaginaire de l'objet. Ainsi les *Miopes* ont ordinairement la veue plus distin^{te}e, plus subtile & plus ferme que ceux qui ont la veue longue; parce que les *Miopes* reçoivent les rayons divergents du foyer virtuel, objectif, qui est plus proche du Verre concave, & par conséquent de l'œil qu'on met tout contre, que n'est le foyer objectif virtuel des rayons parallèles qui est éloigné du Verre concave de la longueur de son foyer solaire, lequel foyer objectif virtuel est par conséquent plus éloigné de l'œil de ceux qui ont la veue longue.

*De la juste ouverture ou partie
découverte du Verre objectif
d'un des Telescopes.*

Par ce mot *Telescope* ou *Lunete d'approche*, qui fait voir distinctement les objets éloignez, nous entendons un tuyau droit & cylindrique, dont chaque bout paroît garny d'un Verre sphériquement travaillé : le Verre qu'on présente à l'objet est appellé *Verre objectif*, & l'autre, est nommé *Verre oculaire*, parce qu'on l'approche de l'œil pour voir les objets éloignez comme s'ils estoient proches. Nous avons dit ailleurs que la Lunete d'approche estoit comme un œil artificiel ; C'est pourquoy si l'ou-

N 111j

verture du Verre objectif est trop grande, les rayons de la radiation des points latéraux de l'objet, tombant trop obliquement sur les bords du Verre, lesquels d'ailleurs sont toujours moins bien sphériquement travaillez, font plutôt leur concours; c'est pourquoy apres leur decussation se peseillent au Foyer des rayons de la radiation des autres points de l'objet, lesquels estant tombez peu inclinez & fort près du sommet de l'axe du Verre, font leurs concours plus loin; c'est pourquoy l'image aériene de l'objet qui se forme au Foyer estant confuse, la vision n'en peut estre distincke.

Si cette ouverture du Verre objectif est trop petite, l'image

de l'objet en sera tres-distincte & bien terminée, mais sombre ou peu éclairée, principalement si le Verre oculaire est d'une fort petite portée, ou petite longueur de Foyer virtuel Solaire, parce qu'il augmente davantage l'image de l'objet, laquelle ne peut par conséquent estre vive & bien éclairée, n'estant formée que par une tres-petite quantité de rayons de la radiation de chaque point de l'objet.

Il faut donc convenir avec M^r HOOK, ce docte & illustre Anglois, à présent Secrétaire de la Société Royale d'Angleterre, qu'un Verre objectif d'un mesme Telescope peut souffrir différens diamètres d'ouverture, suivant le plus ou le moins de lumiere de

l'objet : ainsi une moindre ouverture est meilleure pour voir distinctement les Etoiles & Vénus ; & une plus grande ouverture est avantageuse pour voir à la pointe du jour la Lune, Mars, Jupiter & Saturne ; ainsi on verra distinctement Saturne avec un bon Telescope de 42. pieds de longueur, dont le diamètre de l'ouverture du Verre objectif plan-convexe sera presque de 3. pouces, & le Verre oculaire de deux pouces & convexe de deux côtez. Enfin la juste ouverture du Verre objectif, est une des choses les plus essentielles à la bonté d'une Lunette.

Je conclus, 1^o. Que la parfaite-
veuë artificielle de l'objet, c'est à
dire, claire, forte, nette, gaye,

distincte & bien terminée, dépend autant de la juste ouverture du Verre objectif, que de la bonté de son travail.

2°. Que son trop d'ouverture nuit davantage à l'oculaire convexe qu'à l'oculaire concave.

3°. Que le Verre objectif également convexe des deux costez, souffrira une plus grande ouverture qu'un objectif plan-convexe de même portée, parce que la convexité de celuy-là est moins élevée étant d'un diamètre deux fois plus long, les rayons tombent moins inclinéz sur sa surface & se réunissent mieux en un même point du Foyer. C'est par la même raison que les Verres oculaires doivent estre également convexes des deux costez pour

souffrir une plus grande ouverture, outre qu'il est moralement impossible de trouver un Verre, dont la superficie soit bien pleine comme il est nécessaire. Je fis la même remarque en l'année 1665. dans la 485. page de mon Livre de *La nouvelle Science, de la Nature & Présage des Comètes.*

4° Que de plusieurs Verres objets de même puissance, le meilleur & le mieux trayillé, est celui qui avec une plus grande ouverture & avec une oculaire de moindre portée fera voir les objets mieux terminé & distincts, parce que en même temps ils paroîtront plus grands & plus clairs. Car une excellente Lunette est celle qui représente l'objet distinct, net, bien terminé, clair,

lumineux & gay, c'est à dire dans la vivacité de ses couleurs, & tel qu'il paroist sans Lunete à ceux qui en sont fort proches.

5°. Je dis que les Verres objectifs des grandes Lunetes, ne peuvent souffrir avec distinction de l'objet tant d'ouverture que les objectifs des petites Lunetes, à proportion de leurs longueurs, & par conséquent l'objet ne paroistra jamais si clair qu'avec les petites qui grossissent moins; car un bien objectif d'un pied de portée, doit souffrir huit lignes d'ouverture, & le meilleur objectif de 4. pieds ne peut souffrir que 16. lignes d'ouverture.

6°. Je dis que les diamètres des ouvertures des objectifs excellé-
mēt bien travaillez, doivent tou-

jours estre en raison sous-double de la longueur de leurs Foyers Solaire, d'autant que le *sinus versus* qui est la hauteur de la convexité que les Italiens appellent *Colmezza*, doit estre le même en tous les segmens qu'on laisse découvert aux Verres objectifs plan-convexes, &c. c'est pourquoys que mon excellent Verre objectif de 4. pieds de puissance ou longueur de Foyer Solaire souffre avec distinction une ouverture de 16. lignes de diamètre; Je dis qu'un tres-excellent Verre objectif de 16. pieds de puissance pourra souffrir une ouverture de 32. lignes de diamètre. C'est pourquoys si le verre objectif de la Lunete de 140. pieds, dont parle M^r *Hevelius* dans les 382. & 404.

pages de son Livre *Machina celestis*, imprimé en l'année 1673. est excellent, il peut souffrir une ouverture de huit pouces de diamètre.

Le R. P. de Rheiia Capucin Allemand, dit dans son Livre *Oculus Enoch & Elias*, qu'il faut diviser le pied Romain en 10000. parties égales, & pour chacun pied de longueur du Foyer Solaire du verre objectif, donner 330 de ces parties diamètre de l'ouverture de l'objectif. Pour appliquer cette Règle à nos mesures; je dis que le pied Romain est au pied de Roy comme 653. à

720.

Je sçay que le R. P. de Chales dans le 2. Tome de son *Mundus Mathematicus*, page 634. donne

4. pouces & demy au diametre de l'ouverture d'un bon verre objectif plan-convexe de 60. pieds de diametre ou longueur de Foyer Solaire, & qu'il ajoute.
Pro radio distante tantum ab Axe uno gradu & 40. minutis posse esse utiles ad constituendum Telescopium.

D'autant que tres-rarement on trouve des verres objectifs travaillez dans la dernière perfection ; nous sommes obligez de diminuer son ouverture, afin d'en exclure l'entrée aux rayons, qui tombant trop obliquement n'iroient pas concourir avec les autres rayons du mesme point de l'objet : estant à remarquer qu'ordinairement les objectifs des grandes Lunettes sont mal tra-

vaillez sur les bords; & que de plus une trop grande ouverture nuit davantage aux grandes Lunettes, parce que l'image de l'objet estant plus grande, tous les défauts du verre objectif deviennent sensibles & troublent l'image artificielle de l'objet.

Il faut donc trouver par expérience quelle ouverture peuvent souffrir les verres des grandes Lunettes, sans nuire à la distinction de la vue artificielle de l'objet, & voicy comment.

Coupez plusieurs Cartons noirs tous égaux à la surface du verre objectif, videz-en un centralement, luy donnant l'ouverture telle que le verre pourroit souffrir par nostre règle générale; videz ensuite tous les

Q. de Janvier 1683.

O

162 *Extraordinaire*
autres concentriquement, diminuant toujours d'environ un quart de ligne le diamètre de leur ouverture.

Appliquez premierement sur le verre objectif le Carton de la plus grande ouverture, & toujours successivement le Carton de moindre ouverture, jusqu'à tant qu'ayant exposé votre verre directement au Soleil, vous trouviez son image ou Foyer du plus petit diamètre possible, où qu'un objet bien éclairé & très-éloigné vous paroisse en mesme temps distinct & bien éclairé; car une moindre ouverture de l'objectif représente l'objet plus net, plus distinct & mieux terminé, mais sombre; & une plus grande ouverture fait voir l'objet plus

clair mais moins distinct. En cela la veue a de différens sentimens, de même que le goust, vous choisisrez ce que vous trouvez le mieux.

De la proportion du Verre objectif au Verre oculaire;

C'Est d'icy que dépend l'augmentation de l'apparence artificielle de l'objet par dessus l'apparence naturelle.

Pour bien déterminer de quelle longueur de Foyer Solaire doit être le verre oculaire, concave ou convexe, il faut avoir égard à la longueur du Foyer Solaire du verre objectif & de l'ouverture qu'il peut souffrir; car il ne sert de rien d'augmenter si fort l'apparence artificielle de l'objets

O ij

par un verre oculaire de petite portée ; si cette apparence est foible, sombre & triste par le manque de suffisante quantité de rayons de la radiation de chaque point de l'objet.

Le R. P. de Rheita Capucin, le docte & le véritable Grand-Père des grands Binocles, est le premier qui a déterminé la raison du verre oculaire à son objectif, En voicy la manière dans son *ouvrage Enoch & Eliae* imprimé en 1645. Il divise un pied Romain en 100. parties égales ; & si le verre objectif est travaillé dans une écuelle de 10. pieds de diamètre, il travaille son verre oculaire convexe dans une écuelle d'un quart de pied de diamètre, & ainsi des autres à proportion, qui est com-

me 40. à 1. par' conséquent les plus petites Lunettes augmenteroient autant l'apparence de l'objet que les plus petites qui n'aurroient que le seul avantage de faire voir les objets plus éclairez, à cause de leur plus grande ouverture.

Le R. P. de Chales dans la 67^e. page du 2. Tome de son *Mundus Mathematicus*, croit qu'à un verre objectif de 27. pouces de foyer, on doit donner trois oculaires convexes d'égale force, chacun de 2. pouces de foyer solaire.

Je dis donc que cette proportion peut augmenter à mesure que les Lunettes sont plus longues. J'ay eu en 1652. au Fort de l'Ecluse à 4. lieuës de Genève, un objectif de 12. pieds de

foyer, auquel par la R^egle du P. R^ehita on n'auroit d^oné qu'un oculaire de 35. lignes de longueur de foyer, & n'auroit par conséquent augmenté que 49. fois & 13. 35 mes le diamètre de l'apparence artificielle de l'objet; cependant son verre oculaire n'estoit que de 18. lignes de longueur de foyer, & augmentoit par conséquent 96. fois l'apparence naturelle de l'objet en son diamètre & 9216. fois en sa surface, &c.

J'ay eu de bonnes Lunettes, dont le verre objectif de 16. pouces avoit son oculaire d'un pouce, & l'objectif de 36. pouces, n'avoit son oculaire que d'un pouce, & demy qui est comme 24. à 1. & le même oculaire d'un pouce & demy, servoit encore à une au-

tre Lunete d'un objectif de 20. pieds, qui est comme 48. à 1.

M^r Hevelius dans sa *Selenographie* imprimée en 1647. dit que le verre objectif convexé de deux costez dans une écuelle de 4. pieds de diamètre, doit avoir son oculaire concavé des deux costez sur un Globe de 4. pouces & demy de diamètre; & un objectif convexé dans une écuelle de 5. pieds de diamètre, aura son oculaire concave sur un Globe de 5. pouces & demy de diamètre, & fait servir ce même oculaire à différens objectifs convexes des deux costez sur des Globes de 8. de 10. & de 12. pieds de diamètre: il parle du pied de Danzic qui est au pied de Paris, comme 914, à 1055.

Le Pere Cotignez Jesuite à Rome; à 2. bons Telescopes, celuy de 23. Palmes Romaines à son oculaire de 3. onces, celuy de 32. Palmes à son oculaire de 3. onces & demy ; un Palme Romain vaut 8. onces, & chaque Palme vaut 8. de nos pouces & 3. lignes.

Il s'agit donc de bien combiner & accorder ces trois choses, *Clarté*, *Distinction*, & *Augmentation* de l'apparence ou veue artificielle de l'objet.

De l'ouverture du verre objectif dépend la Clarté & la plus grande ou moindre distinction de l'apparence artificielle de l'objet, car la trop grande ouverture la rend confuse, & la trop petite la rend sombre.

De la différente proportion du verre

verre objectif à son oculaire, vient l'augmentation de l'apparence de l'objet ; car l'apparence artificielle de l'objet est à l'apparence naturelle, comme la longueur du foyer solaire du verre objectif est à la longueur du Foyer Solaire du Verre oculaire, soit qu'il soit convexe, ou qu'il soit concave.

D'où je conclus que si de 50. pas vous lisez un écrit au sans Lunettes, pour le lire de mille pas, il faut une Lunette qui augmente 20. fois la longueur & la largeur des lettres, & par conséquent la longueur du foyer du verre objectif doit contenir 20. fois la longueur du foyer de l'oculaire.

Comme dans les choses Physico-Mathématiques l'expérience doit décider, vous y aurez re-

Q. de Janvier 1683. P

cours, donnant successivement au verre objectif plusieurs verres oculaires de différent foyer & retiendrez celuy avec lequel vous lirez mieux un écrit au très-éloigné.

Si vous retournez la Lunette, faisant servir le verre oculaire d'objectif, & regardant par le verre objectif, l'objet paroistra très-petit & par conséquent très-éloigné, parce qu'en ce cas l'apparence artificielle de l'objet diminuë d'autant l'apparence naturelle, qu'elle augmente lors qu'on regarde par le véritable verre oculaire.

Il y a des Lunettes de toute longueur que le Pere de Rheita a enseigné en 1645. dans son *Oculus Enoch & Eliae*. Il faut mettre deux

verres objectifs, égaux ou non, dans les tuyaux de la Lunete, en sorte que vous puissiez approcher ou éloigner ce second verre objectif du premier, car par ce moyen en une seule Lunete vous aurez comme il dit, dix ou 20 autres Lunetes de différente longueur, & l'apparence artificielle de l'objet augmentera à proportion que vous allongerez la Lunete, & diminuera à proportion que vous le racourcirez en approchant les 2. objectifs. La raison de cet effet est, que les rayons rendus convergents par le premier objectif, tombant convergents sur le second Verre objectif, leurs concours ou Foyer est accéléré, & se fait plûtost; c'est pourquoy à chaque fois que vous

P ij

cours, donnant successivement au verre objectif plusieurs verres oculaires de différent foyer & retiendrez celuy avec lequel vous lirez mieux un écrit au très-éloigné.

Si vous retournez la Lunete, faisant servir le verre oculaire d'objectif, & regardant par le verre objectif, l'objet paraîtra très-petit & par conséquent très-éloigné, parce qu'en ce cas l'apparence artificielle de l'objet diminuë d'autant l'apparence naturelle, qu'elle augmente lors qu'on regarde par le véritable verre oculaire.

Il y a des Lunettes de toute longueur que le Pere de Rheita a enseigné en 1645. dans son *Oculus Enoch & Eliae*. Il faut mettre deux

verres objectifs, égaux ou non, dans les tuyaux de la Lunete, en sorte que vous puissiez approcher ou éloigner ce second verre objectif du premier, car par ce moyen en une seule Lunete vous aurez comme il dit, dix ou 20. autres Lunetes de différente longueur, & l'apparence artificielle de l'objet augmentera à proportion que vous allongerez la Lunete, & diminuera à proportion que vous le racourcirez en approchant les 2. objectifs. La raison de cet effet est, que les rayons rendus convergents par le premier objectif, tombant convergents sur le second Verre objectif, leurs concours ou Foyer est accéléré, & se fait plutôt; c'est pourquoy à chaque fois que vous

P ij

approcherez ou éloignerez ces deux objectifs, il faut nécessairement approcher ou éloigner le Verre oculaire.

Les Sçavans ne compteront pas, fur ce que le R. P. Cherubin, a dit dans la 2. page de la Préface de ses parfaites Visions, dédiées au Roy en 1677. *Qu'on n'en trouve point passé 20. ou 30. pieds, dont la proportion puisse estre poussée avec un excellent effet.* Puis que ce bon Homme qui avoit fait faire ces premiers Binocles & Machines à dessigner de loin, au Sieur Querreau, Maistre Lunetier aux trois Croissans, luy avouia ingénument dans sa Lettre du 2. Decembre 1676. depuis remise entre les minutes de M^r le Franc le Jeune, Notaire

du Roy, qu'il y avoit plus de 20. ans qu'il avoit desisté de travailler au Verre ; aussi tous les plus Curieux & Sçavans de l'Europe, voyent avec plaisir à l'Observatoire Royal, l'effet surprenant d'une tres-excellente Lunete de soixante & dix-sept pieds de longueur, dont les Verres ont esté travaillez par M^r Borelly, de l'Académie Royale des Sciences, qui estant composée d'illustres Sçavans, qui font l'un des plus augustes Ornemens de la France, perfectionnent tres-avantageusement les Arts & les Sciences, par les soins de Monseigneur Colbert, ce Ministre infatigable & si nécessaire aux Sçavans & à l'Etat.

Quant à l'ancienneté des Lu-
P iij

netes d'aproche, ou *Tubo-specilles*, je dis qu'au rapport de Diodore, de Diogene Laërtien, de Philon le Juif, de Jamblichus & d'Eusebe, la principale partie de la Sageſſe des Egyp- tiens estoit la Science Astronomique, qu'Abraham avoit appris en Chaldée, & que Moïſe apprit des Egyp- tiens, puis que S. Estienne affu- ra dans les Actes des Apostres Chap. 7. verſet 22. que *Moïſe fut instruit dans toute la Sageſſe des Egyp- tiens*; C'eſt pourquoy ſi Flave Jo- ſeph eſtoit encor vivant, il ſou- tiendroit qu'Abraham avoit l'usa- ge des Lunetes, & qu'il diroit avec S. Pierre, *Spectamus novos Cœlos & novam Terram*. Il diroit que les Satellites de Jupiter, le Cercle & les Lunes de Saturne,

avoient porté le Pere des Croyans à reconnoistre & enseigner , qu'il y avoit un suprême Directeur de l'Univers , comme il assure au Chapitre 8. des *Antiquitez Jadesques*. & Philon le Juif seroit de mesme sentiment , puis qu'il dit que Moïse avoit appris l'Astronomie des Egypciens.

L'Ecclesiastique semble n'avoir pas prêché sans connoissance du fait , aux Chapitres 11. & 43. que plusieurs des plus grands & admirables Ouvrages de Dieu, estoient cachez à la yeuë ordinaire des Hommes.

Les premiers Astronomes ont sans-doute dit , que Saturne dévoroit ses Enfans à cause des Anses de l'Anneau qu'ils observoient disparaistre de temps à

autre. Que Jupiter estoit le plus grand des Dieux, ayant veu les quatre Planetes ou Satellites qui luy font la Cour. Que Mars estoit le Dieu de la Guerre, parce qu'il est assez hardy pour marcher tout seul, & qu'il paroist tout enflamé de colere. Que Vénus estoit la Mere d'Amour, parce qu'avec les Lunetes d'approche, ils la voyent cornuë, croistre, devenir pleine & diminuer; c'est ce qui porta Aristarque Samien à démontrer qu'elle rouloit autour du Soleil. Ils appellerent Mercure, le Messager des Dieux, parce que son mouvement est tres-viste; & les Larrons le prennent pour Patron, parce qu'il se dérobe presque toujours à nostre vœuë. Le Satel-

lite de nostre Terre, fut appellé *Luna à Lacunis*, qu'on y découvre avec le Télescope.

Si la Monarchie des Egiptiens subsistoit encor, on trouveroit qu'il y a du moins 1789. ans que leur Roy Ptolomée II. dit *Evergetes*, ou Bienfaiteurs, qui fut empoisonné en l'année 3833. du monde, c'est à dire, 116. ans avant la Naissance de Jesus. Christ, avoit un tres-excellent Télescope *Catop-Dioptrique* immobile, dans le Phare, avec lequel il voyoit sur la Mer les Navires à 60. milles, & ce qui se passoit dans les Plaines d'Egipte ; c'est pourquoy on avoit raison de dire de luy,

Centum oculis, Argus partes spectavit in omnes,
Uno, ac immobili, plus videt ille
Tubo.

C'est pourquoy Licetus *Libro De Novis Astris*, luy attribuë l'Invention des Lunetes d'approche, que les Souverains tenoient aussi secrètes, que les Misteres de leur Théologie. Le docte & curieux Porta Napolitain, est de ce sentiment dans sa *Magie Naturelle*, imprimée en l'année 1549. & dans la seconde impression faite à Naples en l'année 1584. car au Livre de *Catoptricis*, au Chapitre 11. page 270. *De specillis quibus supra omne cogitatum, quis conspicere longissime queat*, il parle en ces termes. *Diximus de Ptolomei speculo, sive specillo potius quo, &c. Docere tentabimus ut per aliquot milia cognoscere amicos possimus, & legere minimos caracteres è remoto, idque vel levi artificio, sed res non*

du Mercure Galant. 179.
adeo vulgaribus promulganda, sed
perspectivis clara, ausquels ma
Figure XII. doit suffire, avec ce
que j'ay dit dans la 323. page du
Journal de Medecine du Tome de
1681. & dans une Dissertation
des Miroirs Ardans, qu'on trou-
vera dans le Mercure du mois de
Juin 1681. Constituant ergo visus in
centro valentissimi speculi, qui soit
de fonte, &c. & par ces termes,
Speculum concavum columnare, aequi
distantibus lateribus, Tuyau ci-
lindrique garny à ses extrémitez
des deux Verres, &c. Et confectum
erit speculum, ad id quod diximus
utile.

Cysatus dans son Livre de la
Comete de 1618. dit que les An-
ciens Astronomes se servoient
communément des grandes Lu-

180 *Extraordinaire*
netes d'approche. *Fuisse enim,*
dit-il, usum Tubi-optici antiquis
etiam Astronomis Familiarem, testa-
tur Liber vetustissimus in Bibliotheca
Monasterij Schevrensis scriptus ante
• *400. annos.*

Frémundus dans le 3. Livre
des Météores au Chapitre 2. Ar-
ticle 3. disoit en l'année 1627 *Nu-*
pèr in Hannonia, inter veterem eu-
jusdam castelli supellectilcm, Diop-
tricus Tubus repertus narratur, æru-
ginosus & multæ antiquitatis.

Porta Napolitain, est le premier
qui en l'année 1549. dans la pre-
miere impression de la *Magie Na-*
turelle, & en la seconde faite en
l'année 1584 a doctement ensei-
gné la construction des deux es-
peces de Lunettes d'approche.
Voicy ses termes du Chapitre 10.

du 17. Livre page 269. *Si lentes
multiplicare noveris non vereor quin
per centum passus minimam litteram
conspiceris, ut ex una in alteram
majores reddantur caracteres, qui
id recte sciverit accommodare non
parvum nanciscetur secretum.* Voila
pour les Lunettes d'approche, &
pour les Microscopes, dont tous
les verres sont lenticulaires, c'est
à dire, convexes. Il enseigne im-
médiatement la construction des
Lunettes dont le verre oculaire est
concave. *Concavo, dit-il, longe
parva vides, sed perspicua, convexo
propinquia majora sed turbida, si
utrumque recte componere noveris,
& longinqua, & proxima majora &
clara videbis.*

Voicy maintenant l'Histoire
des Lunettes qui sont venuës si

communes. Jacques Metius d' Almarie en Hollande, Frere d'Adrianus Métius grand Mathématicien , ayant étudié ce que Porta en avoit dit , en executa une partie ; il fit en l'année 1609. travailler un verre convexe & un verre concave , par un Faiseur de Bezicles nommé Jean Lippensein, de Midelbourg en Zélande , lequel prit garde que Métius pour essayer les verres, éloignoit peu à peu le verre convexe du verre concave auquel il appliquoit l'œil pour regarder les objets; cet Ouvrier en fit le lendemain pour luy ; & pour les manier commodement , il les enferma commodement , il les enferma dans un Tuyau. Ce nouveau Instrument Dioptrique fit tant de

bruit, qu'il fut présenté au Prince Maurice, & passa au Marquis Spinola, qui estoit à la Haye, pour traiter de la Suspension d'armes avec Messieurs les Etats d'Hollande; Spinola en fit Present à l'Archiduc Albert.

A la veuë, ou au recit de l'effet de cet Instrument Dioptrique, qu'on appella Lunete d'Hollande, on étudia Porta, & on travailla des Verres dans toute l'Europe. Galilei Mathématicien du Grand Duc de Toscane, y réussit le mieux; c'est pourquoy on les nomma Lunetes de Galilei, auquelles le verre estoit aussi concave.

Tous les Scavans ont reconnu devoir au *Signor Porta* Napolitain, l'Invention des Lunetes

de l'une & de l'autre espece ; c'est pourquoy le S^r Fabri, Medecin & Botanique du Pape, dans le Livre de Galilei, qui a pour titre, *Libra Astronomica*, parle en ces termes decisifs.

*Porta tenet primas, habeas germanae
secundas,*

Sunt Galilee tuus, tertia regna labor.

Keppler, ce grand Astronome Copernicien, donna ensuite sa Dioptrique, imprimée à Aufbourg en l'année 1611. Son Problème 86. porte, *Duebuns convexis, majora & distincta praestare visibilia, sed everso situ*; & son Problème 89. porte, *Tribus convexis, erecta & distincta & majora praestare visibilia*; mais il n'a déterminé aucune proportion des verres. Le premier qui l'ait enseigné est le

185
yta,
able
que
tin-
es-
tus,
usfi-
uite,
aux
son
salis
l'an-
vans
e &
t le
si les
anée
esme
fi-
dans
XII.

184
de l'
pouï
& B
vre (
Libra
term
Porta

J
Sun
Ke
Cope
Diop
bourg
bleme
xis, n
sibilia
beme
erecta
visibi
aucun
premi

R. P. Antoine-Maria de Rheyta,
Capucin Allemand, le véritable
Père des grands Binocles, & que
les Scavans savent bien distin-
guer de l'autre, parce qu'il es-
toit *Vir aequè Religiosus ac doctus,*
mihique familiariter notus, aussi-
bien qu'au R. P. Schot Jesuite,
duquel j'ay emprunté ces beaux
termes de la 494. page de son
premier Tome *Magia Universalis*
Nature & Artis, imprimé en l'an-
née 1658. Car tous les Scavans
reconnoissent, que le docte &
Artiste Denis Choréz est le
Grandpère des Binocles, qui les
présenta au Roy en l'année
1625. & en publia en même
temps la construction & la fi-
gure que vous trouverez dans
cette Planche; & la Figure XII.

Q. de Janvier 1683.

Q.

de ma troisième Planche, représente le moyen d'ajuster facilement les deux Lunettes, pour faire de longs Binocles.

Si l'on me demande comment l'usage des Lunettes a été enseveli pendant une si longue suite de siecles, jusqu'à ce que Porta les a fait revivre, je répondrai que le bouleversement continual des Etats en Egipte, & autres Parties du Monde, a causé la perte des plus belles Inventions, ayant obligé Minerve de ceder à Mars, parce que la Terre n'avoit pas encor porté un **LOÜIS LE GRAND**, *Quo nihil majus, nec melius dedere Dij, nec potuere dare,* qui fit faire fleurir Minerve, les Arts, & les Sciences dans son Royaume, & porter les Armes

en mesme temps, comme un autre Dieu Mars toujours victorieux, dans toutes les Parties du Monde. Aussi est-il vray, que de 11. en 21. Regne, nos Monarques ont toujours esté par dessus les autres Roys, autant que les Héros de l'antiquité par dessus le commun des Capitaines. Clovis, Charlemagne, S. Loüis, & Louis LE GRAND heureusement regnant, prouvent ce que j'avance.

On donnera la suite de ce Traité des Lunetes dans les suivans Extraordinaires du Mercure.

25

Q

22522522222255252

Si la beauté de l'Esprit est plus
propre à charmer, que celle
du Corps.

Que la belle Iris a de charmes!
Les plus fiers luy rendent les
armes;
Mais que Célimene a d'esprit!
Que d'agrément dans tout ce qu'elle dit!
Pour celle-là le plus galant soupire,
Tout pentré de ses appas;
Mais celle-cy, que le plus sage admire,
Qu'un Etourdy ne considere pas,
Tire des plus senser un amour véritable,
Qui reconnoît l'Esprit un plus noble
vainqueur,
Et par un charme inévitale,
Tient toujours ferme dans le cœur.
XXX
Quoy! la Question demandée

*Est-elle déjà décidée,
Et seroit-il vray que l'Esprit
Eblouist, touchast davantage
Que tous les traits d'un beau visage,
Tels que ces traits brillans dont Iris
s'applaudit?*

33

*Il est vray qu'il en est capable;
Mais, helas, qu'un Esprit soit sublime,
admirable,
Et qu'il ait mesme assez d'appas
Pour charmer l'Univers, il ne le fera pas;
C'est plus à luy qu'on fait la guerre,
Qu'à la beauté du Corps à qui tout est
soumis,
Et qui n'a jamais sur la terre
Encor rencontré d'Ennemis.*

33

*On a donc beau vanter l'esprit de Céli-
mene,
Des plus beaux qu'elle soit la Reyne.
Comme toujours en tout on s'attache au
dehors,
Ce n'est point pour l'Esprit qu'on cherche
tant à plaire;*

S'il est aimé, c'est pour le Corps,
Par un goust dépravé qui nous est ordi-
naire.

§3

Quand le feu de la Guerre allumée au-
trefois,
En faveur de la belle Hélène,
Perdit tant de Héros, désola tant de
Roys,
Et fut d'une si longue haleine,
N'estoit-ce pas pour sa beauté?
Jamais Esprit le plus vanté
N'en a fait autant par ses charmes;
Non, non, c'est pour le Corps que l'on a
pris les armes.

§3

Si pourtant il est vray qu'un charme si
puissant
Anime les transports d'un Amant pour
sa Belle,
Et qu'on est moins touché pour la spiri-
tuelle,
Que nous n'admirons qu'en passant,
C'est que ne voulant pas approfondir la
chose,

*Nostre foible raison se trompe, & nous
impose.*

GYGES, du Havre.

2SS2S·S22SS·S2S222

TRADUCTION
DE L'ODE D'HORACE,
Qui commence par *Donec gra-
tus etiam, &c.*

DIALOGUE.

HORACE.

*L*ors que l agreable Lidie
Passoit avecque moy les beaux jours de
sa vie;
*L*ors que de mes Rivaux, les soins, & la
Langueur,
N' estoient payez que de rigueur,
*Q*ue rien de nos deux cœurs ne troubleoit
le commerce,
*J*e vivois heureux comme un Roys

Et celuy qui joüit des trésors de la Perse,
N'efloit pas plus content que moy.

L I D I E.

Lors que mon infidelle Horace
M'aimoit avec ardeur, sans feinte, sans
grimace;

Lors que de sa Chloé, l'air doux & lan-
guissant,

N'efloit qu'un attrait impuissant,
Que seule en son esprit je passois pour
jolie;

J'eftois au comble de mes vœux,
Tous mes jours estoient beaux, & la fâ-
meuse Ilie

N'avoit pas un sort plus heureux.

H O R A C E.

Pour Chloé, dont la voix touchante
Jointe aux accords du Luth, charme, rauit,
enchante,

D'un mutuel amour je sens les doux trans-
ports.

Le sort de ces illustres Morts
Qui verferent leur sang pour Glicere, &
Sylvie,

Pourroit un jour estre mon sort,
Si la Belle pouvoit me voir finir ma vie,
Sans vouloir se donner la mort.

LIDIE.

Un cœur plein de délicatesse,
Un Amant sans defauts, m'aime, & me
suit sans cesse;
C'est le jeune Calis, qui toujours obli-
geant,
Toujours discret, tendre, engageant,
A si bien s'eu trouver le foible de mon
ame,
Que pour luy j'irois expirer,
Si deux cœurs penetrez d'une si belle
flame
Pouvoient enfin se séparer.

HORACE.

Mais enfin, aimable Bergere,
Si quittant cette humeur inconstante &
légere,
Je rallumois les feux de mon premier
amour.

Si j'allois grossir vostre Cour,
Obtenir le pardon pour cette ame rebelle,

Q. de Janvier 1683.

R

Qu bien mourir à vos genoux,
 Si je quittais Chloé, trop charmante
 Cruelle,

Comment me recevriez-vous?

LIDIE.

Ingrat, vous sçavez ma foibleſſe;
 Oùy, pour peu qu'au retour vostre cœur
 fier s'emprefſe,

Quoy qu'à mes yeux Calis soit plus beau
 que le jour,

Qu'il m'aime d'un fidelle amour,
 Que vous soyez mutin, inégal, intrai-
 table;

Calis, digne d'un ſort plus doux,
 A mon injuste cœur paroiftra moins ai-
 mable,

Et je ne vivray que pour vous.

BARDOU, de Poitiers.

MA DRIGAL.

IRIS, dans quel état puis-je eſtre encor
 pour vous?
 Car je les veux éprouver tous.

Je vous ay tendrement aimée;
Oùy, de vos yeux brillans mon ame estoit
charmée;
Et la haine aujourd'huy succede à mon
amour.

Dans la dernière violence.

~~Je~~ ne puis plus avoir que de l'indifférence;
Elle aura désormais son tour.

DIEREVILLE.

M^r Bouchet, ancien Curé de Ngent le Roy, a répondu par les Vers
qui suivent, à deux Questions du
dernier Extraordinaire.



R ij

25522:5525522:2555.

S'il faut plus d'Eloquence à un General pour animer son Armée au Combat, à un Avocat, ou autre Orateur, pour persuader ses Juges de la bonté de sa Cause qu'il défend ; ou à un Amant, pour faire connoistre son amour à sa Maîtresse.

L'Eloquence est l'Art de Bien dire,
Art dont le merveilleux empire
S'ouvre à ses puissantes Loix
Jusqu'à la volonté des Roys,
Jusqu'aux coëurs les plus inflexibles,
Jusqu'aux ames les moins sensibles.
C'est un assemblage de mots
Prononcez & dits à propos,
Dont la charmante tyrannie
Agite, gouverne, & manie

*Les plus héroïques Esprits,
Qui sans qu'ils y pensent, sont pris.*

33.

*Pour l'Eloquence Militaire,
Qui porte un Soldat à bien faire,
Qui d'un Poltron fait un Héros,
Luy dût-il couster son repos,
Prodiguant sa vie & ses peines,
C'est le fait des grands Capitaines.
César ne fut jamais Vainqueur,
Qu'apres qu'il eut fait l'Orateur,
Et que d'une voix animée
Il eut harangué son Armée;
Ses paroles pleines d'ardeur,
Bannissaient la crainte & la peur.
Autant en ont fait Miltiade,
Coriolan, Alcibiade,
Agis, Annibal, Scipion,
Philopæmen, & Phocion.
Autant Antoine, autant Pompée,
Quand il falloit tirer l'Epée,
Une seule de leurs Leçons
Valloit cent coups d'Estramaçons;*

R iiij

¶

Pour l'Eloquence du Barreau,
Qui met tant de Plaideurs en eau,
C'est d'un Avocat le partage.
Là sa langue discrète & sage
Travaille avec sincérité
A maintenir la probité,
A bien soutenir la Justice
A la confusion du Vice,
Pourven qu'en défendant le Droit,
On n'allègue que ce qu'on doit,
Sans faire rougir l'Innocence
Par trop de langue & de licence.
Pour peu que l'on soit malheureux,
Un flux de bouche est dangereux.

¶

Pour l'Eloquence de Ruelle,
Qui tend à vaincre une Cruelle,
Dont le rigoureux traitement
Mee au desespoir un Amant,
C'est une espece d'Eloquence
Dont j'ay fort peu d'intelligence.

XX

*Mais disons pour conclusion,
Pour éviter confusion,
Qu'à qui commande une Cohorte,
Il faut une Eloquence forte,
Une Eloquence sans détour,
Plus résonnante qu'un Tambour,
Plus terrible qu'une Trompette,
Plus bruyante qu'une Musette;
Qu'un ton de voix impérieux
Aux Capitaines fied des mieux;
Car tout grand Guerrier qui préside,
Doit au besoin tenir en bride
Dans les Exercices de Mars
Les Compagnons de ses hazards.
Ainsi, lors qu'il ouvre la bouche,
Il est nécessaire qu'il touche.*

XX

*Il faut à l'Avocat plaideur,
Soit Demandeur, soit Défendeur,
S'il veut rendre sa Cause heureuse,
Une Eloquence vigoureuse,
Qui sans blesser la charité,
Etablisse la vérité,*

R iiiij

Et le bon droit de sa Partie;
 Il faut qu'elle soit assortie
 De fortes raisons, de bon sens,
 Pour protéger les Innocens,
 Pour estre un charitable azile
 A la Veuve ainsi qu'au Pupille,
 Et faire la guerre aux Méchans;
 Mais, Intérest, battez les champs,
 Quittez, quittez nôtre Hémisphère,
 Car vous gastez tout le mystere;
 L'Avocat, qui n'aime le Sac
 Que pour enrichir son Bissac,
 Ne mérite pas qu'on le louë,
 Et de luy le Démon se jouë.
 Qui fait le contraire est Chrestien,
 Et passe pour Homme de bien.

83

Pour l'Eloquence affectueuse,
 Il faut qu'estant respectueuse
 Elle flate agreablement,
 Qu'elle parle modestement,
 Qu'elle touche, s'il est possible,
 L'endroit du cœur le plus sensible

De l'Objet dont on est charmé.
De soupirs il faut estre armé,
Pour adoucir une ame altieres;
Mais je quitte cette matiere,
Car du Climat & de la Cour,
De ce que l'on appelle Amour,
Je n'ay jamais bien fçeu la Carte,
Et puis, mon Etat m'en écarte.
Mais voyons sans tant barguigner,
Qui des trois le Prix doit gagner,
Le Protestant, le Capitaine,
Ou l'Avocat qui tant se peine.

EX3

Comme l'Avocat doit parler,
Et sa Rhétorique étaler
Devant des Gens de conséquence,
Qui fçavent où gît l'Eloquence,
Devant les plus fçavans Amis
De l'incorruptible Thémis,
Devant des juges vénérables,
Dont les Arrests irrévocables
Décident en dernier ressort
Et de la vie, & de la mort;

D'ailleurs (ce que l'expérience)
 Montre encor mieux que la science)
 Comme la réputation
 Dépend souvent d'une Action,
 D'un Plaidoyé fait à merveille,
 Où mille Gens prestant l'oreille,
 Gens d'esprit fin & de bon goust,
 A qui l'Eloquence est ragouste;
 Les avis & sentimens nostres,
 Sont, le dût-on trouver mauvais,
 Que l'Eloquence du Palais
 L'emporte sur celle des autres.

Quelles sont les qualitez nécessaires pour écrire les Lettres,
 & du stile Epistolaire.

D'Ans les Lettres que l'on écrit,
 Il faut ménager son esprit,
 En faisant choix de ses paroles,
 En évitant les hyperboles,
 Les figures à contretemps;
 Il se faut faire un passe-temps

D'écrire juste, & dans un style
Où rien ne paroisse inutile.
Qui ne le fait, ne manque pas
De faire un galimathias,
Une suite de resveries,
Un amas de Pédanteries,
Qui sont d'un gouſt désespéré
Pour un Homme bien éclairé.
Si dans le style Epistolaire
On doit traiter de quelque affaire,
Après le premier Compliment,
On en doit parler ſimplement,
Sans pourtant farcir une page
D'un impertinent verbiage,
Autrement un tel entretien
Eſt celuy d'un Discur de rien.
De plus, ſi parfois il arrive
Que l'on envoie une Miffive
A des Gens d'élevation,
Il faut de la précaution,
Les traiter d'honneſte maniere,
Toujouſrs ſuivant leur caractere,
Et conformement à leur rang;
Car qui voudroit traiter un Grand,

Qu'un mérite éclatant rehausse,
Comme un simple Fermier de Beauce,
Ou comme un Cordonnier de Sens,
Ce seroit manquer de bons sens,
Chaque chose va par étage.
Pour conserver l'ordre; L'usage
Donne aux Papes la Sainteté,
Aux Monarques la Majesté;
Les Princes sont traitez d'Altesse,
Le Prince Othoman de Hautesse.
Pour les illustres Cardinaux,
Qui sont comme les Arsenaux
Et les forts Remparts du Saint Siege,
Ils possedent le privilege
De l'Eminence. Ambassadeur,
On vous traitera de Grandeur,
Ou si vous voulez d'Excellence.
L'une & l'autre, comme je pense,
Peut indiquer la qualité
Où le Destin vous a monté,
Et l'une avec l'autre se charge
Du soin de marquer vostre Charge.
Pour les Venérables Prélats,
Qui du Clergé sont les Atlas,

*Et les Lumieres de l'Eglise,
A qui Dieu nostre ame a soumise,
On les traite de Messeigneurs,
Car à tous Seigneurs totes honneurs.*

¶¶

*On doit fuir ainsi que la Peste
Toute dictioune immodeste,
Qui peult dans sa reflexion
Salir l'imagination;
Ce qui soit dit pour tout ouvrage,
Qui fait à la pudeur outrage.*

¶¶

*On doit encor dans ses Ecrits
Fuir ce qui sent les cheveux gris,
Et bannir au dela du Tage
Les mots de l'ancien langage,
Car ces mots à tout bon Parleur
Sont especes de maux de cœur.*

¶¶

*On ne doit décharger sa bile
Par aucune Lettre incivile,
Ny par Ecrit morguer absens
Ceux qui on n'ose toucher présens;*

*En user ainsi, c'est bassesse,
Et marque une grande faiblesse.*



*Le commerce des Billets doux,
Pour tromper un Mary jaloux,
Pour faire nouvelle conquête,
Ou ménager un teste-à-teste
Qui trame une infidélité,
Est un commerce détesté;
Il ne faut jamais rien écrire,
Qui ne se puisse faire, ou dire;
Et quand on a la plume en main,
Grand respect pour son Souverain.*



*Mais dans le style Epistolaire,
Pour réussir, que faut-il faire?
Lisez les Oeuvres de Balzac,
De Sorbieres, de Priézac,
De Sarrasin, & de Voiture.
Ajoutez à cette lecture
Cent autres Ecrits récents,
Pleins de justesse, & de bon sens.
L'habitude de bien écrire,
S'acquiert à force de bien lire.*

On dit depuis Nostradamus,
Fabricando, Fabri sumus.

Bien avant luy, dans tout Royaume
L'on usoit de cet Axiome.

S2SSS:S2S22:SS22S22

DE L'ORIGINE
DES CLOCHEΣ,
ET DE LEUR ANTIQUITE'.

Quoy que l'on donne l'Invention & l'antiquité de la Forge, de l'Enclume & du Marteau, à Tubal Fils de Lamech, pour avoir esté le premier qui ait mis en usage le Fer, l'Airain & les autres Métaux, en les faisant passer par la Fournaise & par le Peu, nous ne trouvons aucun Autheurs, qui rapportent l'anti-

Emanuel Thesaurus, en la Vie de ses Patriarches, & Zuingerus en son Livre des Mécaniques, donnent bien l'Invention de divers Instrumens & Machines, qui regardent la Forge & la Fonte, à ce premier Forgeron, mais non pas celle des Cloches.

Joseph, Livre 3. des Antiquitez Iudaiques, & Origene en son Exposition sur l'Exode, parlant des Grands Prestres des Hébreux, & de leurs Habits Pontificalx, rapportent qu'Aaron, dans les Ceremonies de ses Sacrifices, se servoit de Vestemens de Pourpre, à la Frange desquels plusieurs petites Clochettes d'Or estoient attachées d'espace en espace, avec autant de Gren-

des ; pour marquer aux Peuples le silence & le respect qu'ils devoient garder , quand le Grand Pontife entroit dans le Sanctuaire , & pendant le temps des Sacrifices. Cette remarque fait voir non seulement la veneration qu'on portoit aux Temples , & à leurs Ministres ; mais que l'usage des Clochettes estoit déjà du temps des premiers Hébreux , & quelque temps après le passage de la Mer Rouge.

Eusebe , *Livre 6. Chap. 4. de la Préparation des Gentils à l'Evangelie* , dit que le Roy Salomon , ayant fait construire son magnifique Temple , fit ajouter à diverses Tourelles , qui estoient au dessus de la couverture , jusques à quarantes Clochettes , d'un tim-

Q. de Janvier 1683.

S

bre fort clair & résonnant, dont l'usage estoit de faire fuir les Oiseaux, qui pouvoient se renconter au dessus du Temple, pendant le temps du Sacrifice & des Cerémonies.

Hierome Magius, d'Amsterdam, dans le temps qu'il estoit Prisonnier de guerre à Constantinople, ayant été pris par les Turcs au Siège de Famagouste, dans l'Isle de Chypre, a travaillé à un Traité merveilleux sur cette matière, quoy qu'il fust sans Livres. Ce Traité a été enfin donné au Public, & l'on y trouve parmy ses recherches curieuses, que du temps des Anciens Grecs, dans les premiers Siecles de la Religion Chrestienne, au lieu de Cloches, on se servoit de certaines Plan-

ches de bois larges & minces , appellées Symandres, sur lesquelles on frappoit avec deux petits maillets de bois , qui y estoient attachez , & que le bruit en ressentissoit fort loin. Ce mesme Auteur dit que l'usage de ces Symandres, pour convoquer le Peuple aux Temples, estoit aussi commun chez eux , que celuy des Cloches le peut estre parmy nous.

Ces mêmes Grecs sont persuadéz , selon que rapporte encor Magius , que le Patriarche Noë, avoit inventé l'usage de ces Symandres , avant le temps du Deluge , & qu'il s'en servit pour appeler tous les Animaux dans l'Arche, qu'il avoit bastie , & où ils devoient estre enfermez, pendant que les Eaux couvriroient la terre.

S ij

Les Grecs encore des derniers Siecles , qui suivent la Liturgie dans les Parties Orientales, comme dit le même Autheur , au lieu de Symandres , se servent de Plaques de Fer , rondes & suspendus à des Cordes , sur lesquelles ils frappent par intervalles , avec un morceau de Fer , quand ils vont porter le Sacré Viatique à leurs Malades. •

On trouve toutefois que l'usage des Cornets , avant eeluy des Cloches , a esté fort commun chez diverses Nations , & principalement chez les Egyptiens , quand on vouloit appeller les Peuples aux Temples. Pour confirmer cette vérité , Magius rapporte qu'il en fut trouvé un de fin Or le 20. de Juillet , l'an 1639. qu'on

croit avoient été apporté d'Egypte. Il estoit enfoncé dans la terre, sur le chemin de Ripen, dans le Norde - Jutland, proche des Ruines d'un Monument fort antique. Il avoit la longueur du bras, & approchoit de la même grosseur par bout qui servoit d'issuë à la voix ; & l'autre bout estoit plus étroit pour l'emboucher.

La gravure très - délicate qui estoit dessus, aussi bien que certaines aïfles qui estoient autour, où l'on trouva plusieurs figures hieroglyphiques, on firent admirer la rareté, & on le trouva assez curieux pour estre présenté au Roy de Danemark, qui le receut avec beaucoup d'estime, & le fit mettre en son Trésor Royal.

Cette découverte fit tant de

bruit dans le Noder. Jutland, que Vuormius fort sçavant dans les Antiquitez des Egyptiens, ayant vu ce Cornet, fit un Commentaire pour expliquer les Hieroglyphes qui y estoient gravez. Les figures estoient pareilles à d'autres qu'on voit encore sur de Medailles Antiques, qui viennent des Egyptiens.

Athanase Kircher, en son Traité qu'il intitule *l'Oedipe Hieroglyphique*, dit avoir trouvé dans la Bibliothèque du Vatican, à Rome, un Livre fort ancien manuscrit, qui du temps des Egyptiens au lieu de Cloches, servoient à la convocation des Peuples en leurs Temples, & à d'autres usages, où ce sçavant Personnage donne

l'explication des figures Egyptiennes. La rareté de son Oedipe fait connoître le grand génie de cet Autheur.

A ce sujet le même Kircher, en son *Livre de la diversité des Sons Harmonieux & Organiques, & de la maniere qu'ils se forment*, rapporte qu'Alexandre le Grand avoit un Cornet particulier, de forme ronde, dont le tour ou circuit estoit de cinq coudées, avec deux tubes, l'un en haut pour l'emboucher, & l'autre au bas, mais beaucoup plus large, pour la sortie du Son ou de la Voix; & que quand il vouloit convoquer ses Troupes dispersées, il s'en servoit. Ce Cornet estoit attaché à l'entrée de son Pavillon Royal, à un Anneau.

Ce qui estoit de merveilleux, c'est que bien que les Troupes de ce Prince fussent écartées de plus de cent stades, qui valent dix milles d'Italie, & plus de trois lieuës de France, elles ne laissoient pas d'en entendre le Son.

Le même Autheur dit avoir vû dans un Livre de Secrets qu'Aristote adressoit à Alexandre, la fabrique & l'usage de ce merveilleux Cornet. Les Curieux pourront en voir la figure dans son Livre des Instrumens Harmonieus & Organiques.

Properce & Zuingerus en son Volume *des Mécaniques*, parlent aussi de ces Cornets, avant l'usage des Cloches. Il est encore à remarquer, selon Pline, que dans la Toscane, avant la Fondation

de

de Rome , & même depuis , on se servoit de Cornets pour appeller les Peuples aux Temples des Dieux. Evander Roy de Toscane , en avoit l'usage. Romulus après la Fondation de Rome , & Numa Pompilius , qui luy succéda , & qui inventa les Cérémonies & les Sacrifices des Dieux , s'en servirent ; & quoy que le *Lituus* fust le Bâton augural de ce Fondateur de Rome , il ne laissoit pas de signifier aussi une espece de Trompette , que nous appellons *Claires* , qui pouvoit servir à un double usage. C'est pourquoi Martial a fait allusion à ces temps-là , ou à celuy des Romains postérieurs , quand il a dit par cette moitié de Vers ,

Redde pilam, sonat es Thermarum,

Q. de Janvier 1683. T

rendez la Balle , le Cornet sonne pour aller aux Bains. Voilà le sentiment de divers Autheurs sur l'usage des Cornets , ayant celuy des Cloches.

Mais pour venir à l'Origine & à l'Antiquité des Cloches , il est certain , que plusieurs Nations Payennes en avoient l'usage depuis un long temps. Les Indiens , comme dit Zuingerus , *Volume 3. Liv. 3. des Arts Mecaniques* , se servoient anciennement des Clochettes ou des Cymbales pour la convocation de leur Milice ; & même encore en nos temps , les Rois des Indes , ayant conservé leur ancienne coutume , quand ils sortent de leurs Palais pour voyager , ou aller à l'Armée , on sonne des Clochettes par intervalles , avec

de petits Tambours, qui en marquent le départ; de la même manière que dans d'autres Provinces ou Royaumes, les Tambours, les Trompetes & les Tymbales, font connoître la Marche des Rois & des Princes. C'est ce que rapporte Melchior Nugez, en ses Relations des Indes.

Voyons encore ce que dit Varro sur cette Antiquité, aussi bien que Pline, *Liv. 36. Chapit. 13.* L'un & l'autre font la description du superbe Tombeau du Roy Porfenna, & disent qu'il fut enseveli près de Chiusi, dans la Toscane. Ce Monument, de qui la Base servoit de Tombeau, avoit cinq Pyramides, dont quatre estoient élevées sur les quatre coins de la Base; & cette Base estoit d'une

T ij

prodigieuse largeur, toute d'une seule pierre; & la cinquième qui estoit au milieu, estoit soutenue des quatres autres Pyramides. Cette dernière avoit soixante & quinze pieds en quarré, & cinquante de hauteur; au sommet il y avoit un gros Timbre de Bronze, en rond, qui la comprenoit toute, & sur ce timbre estoit élevée une Couronne Imperiale, où dans les ouvertures il y avoit plusieurs Clochettes ou Cymbales, attachées à de petites Chaînes, lesquelles étant agitées du vent, rendoient d'elles mêmes un certain Son harmonieux, & qui s'entendoit de fort loin. Enfin Varron fait un prodige presque incroyable de ce Monument.

Hygin rapporte en sa *Mythologie*

gie, Chap. 188. que dans le Temple de Jupiter en la Forest Dodone, il y avoit une Cloche, qui d'elle même sonnoit nuit & jour, & rendoit un son mélodieux, de même que les Chesnes y parloient d'eux-mêmes, & rendoient des Oracles. C'est de là que l'on a tiré ces mots, *Æs Dodoneum vocale*, l'Airain parlant de Dodone. Ce que rapporte aussi Ausone,

Nec Dodonei cesseret tinnitus Abeni.

Strabon Liv. 10. dit que Cybele Mere des Dieux, a esté la première qui ait inventé la Clochette ou Cymbale, d'où vient que les Prestres de cette Déesse, dans les Sacrifices qu'ils luy offroient, s'en servoient, & y mesloient le son de leurs Boucliers d'Airain, pendant le temps de la Ceremonie.

T iij

cun ne les touchât, quand on les menoit au Supplice, afin qu'on ne fust pas ensuite obligé à recourrir à l'expiation, comme ayant esté souillé de leur attouchement.

Ce que nous avons cité jusques à présent, ne regarde que les petites Cloches. Il est question des grandes, & de l'art de les fondre. Magius dont nous avons parlé, refute Polydore Virgile, qui fait S. Paulin, premier Evesque de Nole dans la Campanie, inventeur de l'Art des Cloches, & dit qu'elles estoient beaucoup plus anciennes, & bien avant le temps de ce Prelat. Il se peut faire que l'Art de fondre les Cloches sous terre, a été trouvé à Nole dans la Campanie, qui est une des Provinces de l'Italie, dont S. Paulin

T iiiij

Mais quittant la Fable, voyons ce que Zonaras rapporte de *la Coutume des Romains*. Il dit que quand les Empereurs estoient portez dans leurs Chars de Triomphe, pour aller au Capitole, on attachoit ordinairement au devant de ces Chars une Clochette, pour les avertir de ne s'enorgueillir pas de leurs Victoires & de leurs Triomphes, & qu'ils eussent à se souvenir qu'ils pouvoient tomber dans la même disgrace, où les Rois & les Princes qu'ils avoient vaincus, estoient tombez.

Rosinus, *Liv. 9. Chap. 29. des Antiquitez Romaines*, dit que quand à Rome on punissoit les Criminels, condamnez à mort, on avoit coutume de leur attacher une Clochette au Bras, de peur qu'au-

cun ne les touchât , quand on les menoit au Supplice , afin qu'on ne fust pas ensuite obligé à recourir à l'expiation , comme ayant esté souillé de leur attouchement.

Ce que nous avons cité jusques à présent , ne regarde que les petites Cloches. Il est question des grandes , & de l'art de les fondre. Magius dont nous avons parlé , refute Polydore Virgile , qui fait S. Paulin , premier Evesque de Nole dans la Campanie , inventeur de l'Art des Cloches , & dit qu'elles estoient beaucoup plus anciennes , & bien avant le temps de ce Prelat. Il se peut faire que l'Art de fondre les Cloches sous terre , a esté trouvé à Nole dans la Campanie , qui est une des Provinces de l'Italie , dont S. Paulin

T iij

Mais quittant la Fable, voyons ce que Zonaras rapporte de *la Coutume des Romains*. Il dit que quand les Empereurs estoient portez dans leurs Chars de Triomphe, pour aller au Capitole, on attachoit ordinairement au devant de ces Chars une Clochette, pour les avertir de ne s'enorgueillir pas de leurs Victoires & de leurs Triomphes, & qu'ils eussent à se souvenir qu'ils pouvoient tomber dans la même disgrâce, où les Rois & les Princes qu'ils avoient vaincus, estoient tombez.

Rosinus, *Liv. 9. Chap. 29. des Antiquitez Romaines*, dit que quand à Rome on punissoit les Criminels, condamnez à mort, on avoit coutume de leur attacher une Clochette au Bras, de peur qu'au-

cun ne les touchât , quand on les menoit au Supplice , afin qu'on ne fust pas ensuite obligé à recourir à l'expiation , comme ayant esté souillé de leur attouchement.

Ce que nous avons cité jusques à présent , ne regarde que les petites Cloches. Il est question des grandes , & de l'art de les fondre. Magius dont nous avons parlé , refute Polydore Virgile , qui fait S. Paulin , premier Evesque de Nole dans la Campanie , inventeur de l'Art des Cloches , & dit qu'elles estoient beaucoup plus anciennes , & bien avant le temps de ce Prelat. Il se peut faire que l'Art de fondre les Cloches sous terre , a été trouvé à Nole dans la Campanie , qui est une des Provinces de l'Italie , dont S. Paulin

T 111

Mais quittant la Fable, voyons ce que Zonaras rapporte de *la Coutume des Romains*. Il dit que quand les Empereurs estoient portez dans leurs Chars de Triomphe, pour aller au Capitole, on attachoit ordinairement au devant de ces Chars une Clochette, pour les avertir de ne s'enorgueillir pas de leurs Victoires & de leurs Triomphes, & qu'ils eussent à se souvenir qu'ils pouvoient tomber dans la même disgrace, où les Rois & les Princes qu'ils avoient vaincus, estoient tombez.

Rosinus, *Liv. 9. Chap. 29. des Antiquitez Romaines*, dit que quand à Rome on punissoit les Criminels, condamnez à mort, on avoit coutume de leur attacher une Clochette au Bras, de peur qu'au-

cun ne les touchât, quand on les menoit au Supplice, afin qu'on ne fust pas ensuite obligé à recourir à l'expiation, comme ayant esté souillé de leur attouchement.

Ce que nous avons cité jusques à présent, ne regarde que les petites Cloches. Il est question des grandes, & de l'art de les fondre. Magius dont nous avons parlé, refute Polydore Virgile, qui fait S. Paulin, premier Evesque de Nole dans la Campanie, inventeur de l'Art des Cloches, & dit qu'elles estoient beaucoup plus anciennes, & bien avant le temps de ce Prelat. Il se peut faire que l'Art de fondre les Cloches sous terre, a été trouvé à Nole dans la Campanie, qui est une des Provinces de l'Italie, dont S. Paulin

T 1111

bre fort clair & résonnant, dont l'usage estoit de faire fuir les Oiseaux, qui pouvoient se renconter au dessus du Temple, pendant le temps du Sacrifice & des Cerémonies.

Hierome Magius, d'Amsterdam, dans le temps qu'il estoit Prisonnier de guerre à Constantinople, ayant été pris par les Turcs au Siège de Famagouste, dans l'Isle de Chypre, a travaillé à un Traité merveilleux sur cette matière, quoy qu'il fust sans Livres. Ce Traité a été enfin donné au Public, & l'on y trouve parmy ses recherches curieuses, que du temps des Anciens Grecs, dans les premiers Siecles de la Religion Chrestienne, au lieu de Cloches, on se servoit de certaines Plan-

ches de bois larges & minces , appellées Symandres, sur lesquelles on frappoit avec deux petits maillets de bois , qui y estoient attachez , & que le bruit en ressentissoit fort loin. Ce mesme Auteur dit que l'usage de ces Symandres, pour convoquer le Peuple aux Temples, estoit aussi commun chez eux , que celuy des Cloches le peut estre parmy nous.

Ces mêmes Grecs font persuadez , selon que rapporte encor Magius , que le Patriarche Noë, avoit inventé l'usage de ces Symandres , avant le temps du Déluge , & qu'il s'en servit pour appeler tous les Animaux dans l'Arche, qu'il avoit bastie , & où ils devoient estre enfermez, pendant que les Eaux couvriroient la terre.

S ij

Les Grecs encore des derniers Siecles , qui suivent la Liturgie dans les Parties Orientales, comme dit le même Autheur , au lieu de Symandres , se servent de Plaques de Fer , rondes & suspendus à des Cordes , sur lesquelles ils frappent par intervalles , avec un morceau de Fer , quand ils vont porter le Sacré Viatique à leurs Malades. •

On trouve toutefois que l'usage des Cornets , avant eeluy des Cloches , a esté fort commun chez diverses Nations , & principalement chez les Egyptiens , quand on vouloit appeller les Peuples aux Temples. Pour confirmer cette vérité , Magius rapporte qu'il en fut trouvé un de fin Or le 20. de Juillet , l'an 1639. qu'on

croit avoir esté apporté d'Egypte. Il estoit enfoüy dans la terre, sur le chemin de Ripen, dans le Nor-der - Jutland, proche des Ruines d'un Monument fort antique. Il avoit la longueur du bras, & approchoit de la même grosseur par bout qui servoit d'issuë à la voix ; & l'autre bout estoit plus étroit pour l'emboucher.

La gravûre tres - délicate qui estoit dessus, aussi bien que certaines aifles qui estoient autour, où l'on trouva plusieurs figures hieroglyphiques, firent admirer la rareté, & on le trouva assez curieux pour estre présenté au Roy de Danemark, qui le receut avec beaucoup d'estime, & le fit mettre en son Trésor Royal.

Cette découverte fit tant de

bruit dans le Noder. Jutland, que Vuormius fort sçavant dans les Antiquitez des Egyptiens, ayant vu ce Cornet, fit un Commentaire pour expliquer les Hieroglyphes qui y estoient gravez. Les figures estoient pareilles à d'autres qu'on voit encore sur de Medailles Antiques, qui viennent des Egyptiens.

Athanase Kircher, en son Traité qu'il intitule *l'Oedipe Hieroglyphique*, dit avoir trouvé dans la Bibliothèque du Vatican, à Rome, un Livre fort ancien manuscrit, qui parlloit de pareils Cornets, qui du temps des Egyptiens au lieu de Cloches, servoient à la convocation des Peuples en leurs Temples, & à d'autres usages, où ce sçavant Personnage donne

l'explication des figures Egyptiennes. La rareté de son Oedipe fait connoître le grand génie de cet Autheur.

A ce sujet le même Kircher, en son *Livre de la diversité des Sons Harmonieux & Organiques*, & de la manière qu'ils se forment, rapporte qu'Alexandre le Grand avoit un Cornet particulier, de forme ronde, dont le tour ou circuit estoit de cinq coudées, avec deux tubes, l'un en haut pour l'emboucher, & l'autre au bas, mais beaucoup plus large, pour la sortie du Son ou de la Voix, & que quand il vouloit convoquer ses Troupes dispersées, il s'en servoit. Ce Cornet estoit attaché à l'entrée de son Pavillon Royal, à un Anneau.

Ce qui estoit de merveilleux, c'est que bien que les Troupes de ce Prince fussent écartées de plus de cent stades, qui valent dix milles d'Italie, & plus de trois lieues de France, elles ne laissoient pas d'en entendre le Son.

Le même Autheur dit avoir vu dans un Livre de Secrets qu'Aristote adressoit à Alexandre, la fabrique & l'usage de ce merveilleux Cornet. Les Curieux pourront en voir la figure dans son Livre des Instrumens Harmonieux & Organiques.

Properce & Zuingerus en son Volume des Mécaniques, parlent aussi de ces Cornets, avant l'usage des Cloches. Il est encore à remarquer, selon Pline, que dans la Toscane, avant la Fondation

de

de Rome , & même depuis , on se servoit de Cornets pour appeller les Peuples aux Temples des Dieux. Evander Roy de Toscane , en avoit l'usage. Romulus après la Fondation de Rome , & Numa Pompilius , qui luy succéda , & qui inventa les Cérémonies & les Sacrifices des Dieux , s'en servirent ; & quoys que le *Lituus* fust le Bâton augural de ce Fondateur de Rome , il ne laissoit pas de signifier aussi une ciepece de Trompette , que nous appellons *Clairon* , qui pouvoit servir à un double usage. C'est pourquoi Martial a fait allusion à ces temps-là , ou à celuy des Romains postérieurs , quand il a dit par cette moitié de Vers ,

Redde pilam, sonat es Thermarum,

Q. de Janvier 1683. T

rendez la Balle , le Cornet sonne pour aller aux Bains. Voilà le sentiment de divers Autheurs sur l'usage des Cornets , ayant celuy des Cloches.

Mais pour venir à l'Origine &c à l'Antiquité des Cloches , il est certain , que plusieurs Nations Payennes en avoient l'usage depuis un long temps. Les Indiens , comme dit Zuingerus , *Volume 3. Liv. 3. des Arts Mecaniques* , se servoient anciennement des Clochettes ou des Cymbales pour la convocation de leur Milice ; & même encore en nos temps , les Rois des Indes , ayant conservé leur ancienne coutume , quand ils sortent de leurs Palais pour voyager , ou aller à l'Armée , on sonne des Clochettes par intervalles , avec

de petits Tambours, qui en marquent le départ; de la même manière que dans d'autres Provinces ou Royaumes, les Tambours, les Trompetes & les Tymbales, font connoître la Marche des Rois & des Princes. C'est ce que rapporte Melchior Nugez, en ses Relations des Indes.

Voyons encore ce que dit Varro sur cette Antiquité, aussi bien que Pline; *Liv. 36. Chapit. 13.* L'un & l'autre font la description du superbe Tombeau du Roy Porfenna, & disent qu'il fut enseveli près de Chiusi, dans la Toscane. Ce Monument, de qui la Base servoit de Tombeau, avoit cinq Pyramides, dont quatre estoient élevées sur les quatre coins de la Base; & cette Base estoit d'une

T ij

prodigieuse largeur, toute d'une seule pierre; & la cinquième qui estoit au milieu, estoit soutenuë des quatres autres Pyramides. Cette dernière avoit soixante & quinze pieds en quarré, & cinquante de hauteur; au sommet il y avoit un gros Timbre de Bronze, en rond, qui la comprenoit toute, & sur ce timbre estoit élevée une Couronne Imperiale, où dans les ouvertures il y avoit plusieurs Clochettes ou Cymbales, attachées à de petites Chaînes, lesquelles estant agitées du vent, rendoient d'elles mêmes un certain Son harmonieux, & qui s'entendoit de fort loin. Enfin Varron fait un prodige presque incroyable de ce Monument.

Hygin rapporte en sa *Mythologie*

gie, Chap. 188. que dans le Temple de Jupiter en la Forest Dodone, il y avoit une Cloche, qui d'elle même sonnoit nuit & jour, & rendoit un son mélodieux, de même que les Chesnes y parloient d'eux-mêmes, & rendoient des Oracles. C'est de là que l'on a tiré ces mots, *Æs Dodoneum vocale*, l'Airain parlant de Dodone. Ce que rapporte aussi Ausone,

Nec Dodonai cesset tinnitus Aheni.

Strabon Liv. 10. dit que Cybele Mere des Dieux, a esté la première qui ait inventé la Clochette ou Cymbale; d'où vient que les Prestres de cette Déesse, dans les Sacrifices qu'ils luy offroient, s'en servoient, & y mesloient le son de leurs Boucliers d'Airain, pendant le temps de la Ceremonie.

T. iij

Mais quittant la Fable, voyons ce que Zonaras rapporte de la Coutume des Romains. Il dit que quand les Empereurs estoient portez dans leurs Chars de Triomphe, pour aller au Capitole, on attachoit ordinairement au devant de ces Chars une Clochette, pour les avertir de ne s'enorgueillir pas de leurs Victoires & de leurs Triomphes, & qu'ils eussent à se souvenir qu'ils pouvoient tomber dans la même disgrace, où les Rois & les Princes qu'ils avoient vaincus, estoient tombez.

Rosinus, Liv. 9. Chap. 29. des Antiquitez Romaines, dit que quand à Rome on punissoit les Criminels, condamnez à mort, on avoit coutume de leur attacher une Clochette au Bras, de peur qu'au-

cun ne les touchât , quand on les menoit au Supplice , afin qu'on ne fust pas ensuite obligé à recouvrir à l'expiation , comme ayant esté souillé de leur attouchement.

Ce que nous avons cité jusqu' à présent , ne regarde que les petites Cloches. Il est question des grandes , & de l'art de les fondre. Magius dont nous avons parlé , refute Polydore Virgile , qui fait S. Paulin , premier Evesque de Nole dans la Campanie , inventeur de l'Art des Cloches , & dit qu'elles estoient beaucoup plus anciennes , & bien avant le temps de ce Prelat. Il se peut faire que l'Art de fondre les Cloches sous terre , a été trouvé à Nole dans la Campanie , qui est une des Provinces de l'Italie , dont S. Paulin

T 111

fut Evesque, & d'où on leur aurait donné le nom de *Nola*, ou de *Campana*, qui tous deux signifient une *Cloche*. Plusieurs autres Autheurs concourent à la même opinion, à l'égard de la Fonte.

Bergomas a remarqué que l'usage des grandes Cloches n'a été introduit chez les Grecs dans l'Asie, que depuis l'an 870. parce qu'un certain Duc de Venise, nommé Ursus, en en voya douze d'une grandeur assez considérable à l'Empereur Basile, alors régnant à Constantinople ; ce qui fait voir qu'on ne s'y servoit que de petites Cloches, ou de Symandres jusques à ce temps là.

Mais puis que nous tombons sur la grandeur des Cloches, il s'en trouve de prodigieuses en tout, &

ausquelles la pesanteur s'égale à la grandeur & à la largeur. Entre les plus considérables, l'on en vante une à Milan, & l'autre à Parme. Mais celle qui est la plus renommée de toute l'Europe, est dans l'Allemagne, en la Ville d'Erford. Le son s'en étend jusqu'à six lieuës d'Alemagne, qui font vingt-quatre milles d'Italie, & plus de huit lieuës de France. C'est de cette Cloche dont parlent avec admiration Kircher en ses *Sons Harmonieux & Organiques*, & Ortelius dans son *Traité de la Turinge*.

Ferdinand Mendez en son Voyage des Indes Orientales de l'année 1554. rapporte des choses merveilleuses d'une Cloche, qui est dans le Royaume de Pégu.

Son circuit porte plus de quarante cinq paulmes, & son diametre plus de dix-sept; sa hauteur & son poids répondent au reste. Elle rend un bourdonnement qui s'entend de fort loin, & le Timbre s'en éclaircit plus on s'en éloigne; ce que Kircher & le Pere Mercenne disent estre commun à tous les Instrumens Organiques.

Alvarez, dans son Voyage d'Ethiopie, Chap. 29. & 44. rapporte une chose assez étonnante, & qui n'est pas moins curieuse. Il dit que dans l'Ethiopie, & dans le Royaume des Abyssins, il se trouve des Pierres d'une grandeur si prodigieuse, qu'en les creusant, l'on en fait non seulement des Cloches d'une grandeur démesurée, dont le son est si clair, si

percant, & si harmonieux, qu'il
marque la solidité de la Pierre &
son intégrité; mais il ajoute qu'on
en forme des Tombeaux, des
Chapelles, & d'autres Monumens
entiers, tous d'une seule pièce. Il
assure en avoir vu de deux cents
paulmes de longueur, & de six
vingts de largeur, à quoy la gros-
seur avoit le même rapport.

Nous ne passerons pas sous si-
lence cette Cloche si renommée
dans toute la Normandie, & dans
tout le Royaume, qui se voit dans
une des Tours de la Cathédrale
de Rouen. Elle se nomme *Georges*
d'Amboise, du nom de l'Archeves-
que & Cardinal, qui la fit fondre
& qui la donna. Cette grande
Machine pese trente six mille li-
vres, & fut fonduë l'an 1501. le
2. d'Aoust.

Le Fondeur voyant son ouvrage achevé heureusement, en consçut tant de joye qu'il en mourut peu apres. Elle a trente six pieds de tour par le bord, dix pieds de diametre, & dix de hauteur. Il ne faut pas moins de seize Hommes partagez en quatre, huit d'un costé & huit de l'autre, pour la mettre en branle. Son ton est, *b fa, b mi, b mol*; cinq tons au dessous de la Clef de *fa ut fa*. Le Battail de cette Cloche pese sept cens dix livres. Dans son repos elle est soutenuë de poutres pour sa pesanteur. Il vient peu d'Etrangers qui ne soient curieux de la voir. Autour de ce grand Vaissseau, ces Vers sont écrits;

*Le suis nommée Georges d'Amboise,
Qui bien trente six mille poise;*

*Et cil qui bien me poisera,
Quarante mille y trouvera.*

Voicy encore d'autres Vers Latin, qui se lisent autour de la même Cloche, & qui marquent la Grandeur, la Dignité & le Caractere de son Donateur.

Ipsa ego sum quamvis sonitu veneranda tonanti,

*Prima est authori gloria danda meo.
Namque ter & denis cum ternis
millibus eris,*

*Obtulit hac vero dona dicata Deo.
Seilicet Ambosius qui Sancta Georgius arma,*

Cunctaque Francigenis tractat habenda viris.

*Rothomagus tanto Felix Antissite
gaudet,*

Cum sit Cardini gloria summa cbori.

Ces Vers ont esté trouvez ainsi
traduits en nostre Langue.

Ce Son harmonieux qui flatte les
oreilles,
Et qui perce les airs avec tant de
douceur,
Annonce hautement le nom & les
merveilles
D'Amboise le Legat, mon Maistre &
mon Seigneur.
Ce Prelat aimant Dieu, la France
& cette Ville,
Me fit faire à ses frais dans ses plus
grands emplois,
Et voulut que mon poids fust de trente
six mille,
Ce qui ravit les Cœurs des Princes &
des Rois.
C'est ce qui publira son nom & sa
memoire ;
Jusqu'aux derniers confins de ce
vaste Vnivers,

*Et qui sur son Tombeau tout rayonnant de gloire,
Fera naître à jamais des Lauriers toujours verds.*

On lit encore au tour ces paroles, *Anno à Natali Christi 1501. regnante Ludovico 12. Francorum Rege; Joannes le Masson, Carnotensis, me confлавit.*

Comme le Mercure a parlé de la grande Cloche, nouvellement placée dans Nostre - Dame de Paris, il suffira de dire que son employ pour la première fois, se devant faire le Jour de l'Assomption, fut prévenu de la Naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne, qu'elle célébra pendant les Cérémonies destinées pour l'heureuse Naissance de ce Prince.

Pour ce qui est de l'Harmonie des Cloches, Zenodotus cité par Zuingerus en son Livre *des Mecaniques*, rapporte qu'un certain Lybicus ayant fabriqué quatre petites Cloches ou Cymbales, fut le premier qui en inventa l'accord des sons de l'une à l'autre, à proportion de l'épaisseur des Organes, ou de leurs Timbres. Sur quoy les Curieux pourront voir Kircher & le Pere Mercenne.

Balaeus en son Histoire *des Ilustres Ecrivains de la Bretagne, Centurie 2.* dit que Jean 14. Natif de Pavie, qui vint au Pontificat l'an 984. a été le premier qui ait donné le nom aux Cloches qui servent aux Ministeres de la Religion, & qu'il imposa le sien à celle qu'on tient la principale de toutes

dans S. Jean de Latran , à Rome.

L'Histoire des Saxons , *Liv. 8.*
Chap. 9. rapporte que Gregoire IX.
né d'Agnani , qui fut grand Pon-
tife l'an 1227. fut le premier qui ait
ordonné qu'on sonnât la Cloche
en la Cōsecration de l'Eucharistie.

Boniface VIII. Romain, qui en-
tra l'an 1294. dans le Trône de
S. Pierre, comme dit Volaterran,
orna l'an 1300. la Basilique de
S. Pierre à Rome , de Cloches
d'Airain , d'un son merveilleux.
Ainsi les choses se sont augmen-
tées successivement , à l'égard de
ces Organes si nécessaires à exci-
ter les Fidèles aux exercices de la
Pieté & de la Religion.

Il est présentement question du
Son des Cloches. Le Pere Mer-
cenne en son Livre *des Instrumens*

Q. de Janvier 1683. **V**

Harmonieux & Organiques, aussi-bien que Kircher & Magius, remarquent que celuy qui sort des Cloches qui sonnent dans les Plaines, s'entend de beaucoup plus loin, que le Son de celles qui sonnent dans les Montagnes. La raison est que la fraction de l'air se fait plus aisément dans les cavitez & les réduits, qui se trouvent dans les Monts, que dans les vastes Campagnes.

Les Cloches qui sonnent dans les Vallées, portent leur Son encore plus loin que celles qui sonnent dans les rases Campagnes ; parce que l'air qui se renferme dans les Vallées se continuë plus loin & plus facilement, sans fraction, se trouvant pressé par les deux castez des Montagnes, qui forment les Vallées.

Il en va de même sur les Rivieres & sur la Mer, où le Son qui s'étend avec plus de liberté sans estre brisé, s'entend de plus loin, & pluſtost la nuit que le jour.

Les raisons du Pere Mercenne & de Kircher sur toutes sortes de Sons qui sortent de divers Instruments organisés, sont plausibles & fortes. C'est d'où les scavans Etrangers ont tiré beaucoup de secrets, qu'ils ont fait passer de leur propre invention, & non pas des expériences & des puissans raisonnemens de ces deux Auteurs, comme sont celles de la *Trompette*, qui a fait tant de bruit, & par le moyen de laquelle on se peut parler jusques à deux lieues loin. Kircher en donne la figure. Nous n'oublierons pas une autre

Vij

merveille aussi prodigieuse que quelques-unes des précédentes, dont parlent Kircher, *Liv. 2. Chap. 4.* & Varius *Liv. 2. des Fascinations*, au sujet du Son surprenant des Cloches. Il s'en voit une en la Ville de Vililla, située sur le bord du Fleuve Ibere, en Espagne, dont le prodige est tel, qu'elle sonne d'elle-même, quand quelque accident doit arriver aux premières Testes de l'Estat ; ce que les Gouverneurs de la Province ont attesté estre plusieurs fois arrivé, durant les plus grands troubles de l'Espagne. Des Actes authentiques passez par devant Notaires, & confirmez par des Témoins oculaires, aussi bien que les Lettres des Personnes les plus considérables, ont souvent fait

foy de cette vérité.

Marinus, *Liv. 8. des Histoires memorables d'Espagne*, au sujet d'une Cloche prétendue, rapporte une Vangeâce illustre. Dans le temps que l'Espagne estoit divisée en divers Royaumes, & que chacun avoit son Souverain, les Principaux de celuy d'Arragon, avoient coutume de se moquer de Ramirus, Fils de Varamondus, qui de Moyne estoit devenu Roy, & qui pour son peu d'expérience en l'administration des affaires de son Etat, avoit été obligé d'associer Garcias, son Frere, au Gouvernement d'Arragon. Ce Prince outragé de ce mépris, & des brocards qui courtoient de luy, pour attirer les Principaux, qui estoient les Authœurs des Libelles injurieux

qui passoient de main en main , & qui l'exposoient à la risée , & pour se vanger en même temps , fit courir le bruit qu'il faisoit travailler à une Cloche si grande & si prodigieuse , que le son en seroit entendu par toute l'Espagne , & marqua le temps & le lieu qu'on l'exposeroit aux yeux du Public.

Les Principaux d'Arragon , curieux de voir cette grande Machine , se transporterent en la Ville d'Oca , qui estoit le lieu désigné , où ayant été pris jusques au nombre de quinze , Ramirus leur fit couper la teste . Ensuite il fit venir leurs Enfans , & leur fit voir les testes de leurs Peres , pour leur apprendre par ces exemples , combien il est dangereux de se jouer à ceux qui sont dans le Trô ,

né, & encore plus de les exposer au mépris & à la risée.

Sleidan, *Liv. 25. de l'Histoire de Bordeaux*, fait mention que l'année 1547. les Habitans de cette Ville, qui s'estoient rebellez contre Henry II. Roy de France, pour les droits des Salines & d'autres Peages, furent privez de leurs Cloches, pour une marque de la soumission qu'ils devoient avoir aux ordres de ce Roy.

Olaüs le Grand, Archevesque de Leipsal, *Liv. 3. Chap. 2. des Nations Septentrionales*, dit que les Goths se servoient autrefois de Marteaux d'Airain, d'une grosseur prodigieuse, avec le bruit desquels, en frapant sur des Enclumes ou d'autres Machines de Fer, ils détournnoient les Foudres & les Tonner-

res, en agitant l'air ; ce que d'autres Nations, qui tirent vers le Nort, font encore avec des coups de Canon qu'elles déchargent de leurs Forteresses ; & ailleurs avec le son des Cloches, selon que les uns & les autres font en usage dans les Regions Septentrionales.

L'on remarquera dans Calchondile en son *Histoire des Turcs*, & dans le *Traité de Magius de l'Antiquité des Cloches & du Cheval*, ayant demeuré longtemps en Turquie, & auparavant dans l'Isle de Chypre, que dans tout l'Empire du Grand Seigneur, il n'y a aucun usage de Cloches ; & quoy que les Mosquées des Tures ayent des Tours fort élevées, que l'on ne s'y sert que de la voix de certains Crieurs, destinéz pour appeler

peller du haut des Tours les Musulmans, qui sont le Peuple Fidele, pour assister aux Prieres qui se font cinq fois le jour dans les Mosquées.

Nous terminerons ce Discours par la rareté de quelques Clochers. Les Relations du Voyage d'Italie, font mention qu'il n'y en a jamais eu, & qu'il n'y en aura jamais de plus admirable, que celui que l'on voit dans la Ville de Pise. Il est construit tout de Marbre, & ce qui est de plus étonnant, il pance tout d'un costé, & semble toujours prest à tomber. Les yeux en sont tellement surpris, que ceux qui le voyent, se persuadent que ce panchement luy est arrivé par un tremblement de terre. Mais c'est en quoy l'art &

Q. de Janvier 1683. X

l'industrie de l'Architecte se fait le plus admirer ; car les fenestres, les ouvertures, les portes, & les entablemens, sont tous de niveau. Ce n'est pas seulement à Pise où cela se remarque, mais en plusieurs autres Villes de l'Italie, sur lesquelles le Clocher de Pise a l'avantage, pour sa structure & pour sa merveille.

RAULT, de Rouen.

L'Essieu, & le Pot de terre, estoient les vrais Mots des deux Enigmes de Janvier, & c'est là-dessus qu'on a fait ces Madrigaux.

52

I.

Voyageant, je faisois lecture
Du Sieur Mercure;
Ma Caléche alloit lentement,
Et doucement
Je me trouvay couché par terre.
En cette guerre
Fenfus quitte pour mon Eſſieu;
Encor ce Dieu,
Voulant reparer ma disgrace,
Et faire grace
A moy, Voyageur interdit,
Me le rendit.

C. HUTUGE, d'Orleans,
demeurant à Metz.

II.

Depuis deux jours certain Verrier,
Parlant de l'Enigme nouvelle
Avec son Voisin le Potier,
Commençoit d'entrer en querelle.
L'un & l'autre de son Mestier
Veuloit qu'elle fust la figure;
Il fallut qu'un Avanturier,

X. ij

*Pour terminer tout le murmure,
Contrefaisant le Justicier,
Par ces mots à la fin s'avisa de conclure.
Non, l'Enigme n'est point le Verre,
Ce n'est qu'un simple Pot de terre.*

Le mesme.

III.

De tout ce que Mercure a jamais inventé
Pour le plaisir & pour l'utilité
De cette vie,
Je trouve pour moy que ce Dieu
érite une gloire infinie,
De nous avoir donné la Bouteille &
l'Essieu.

Mad. DE SERY, de la Rue
Grenier S. Lazare,

IV.

Gracies à la Raison, je suis devenu
sage;
Tu ne m'obsedes plus, source de tant de
maux,
Désir ambitieux d'aller à six Chevaux.

Et de me voir toujours en pompeux équi-
page.

J'estime mon sort sans pareil,
Et je suis plus content dans ma Chaise
roulante,

Avec mon aimable Amaranthe,
Que si je conduisois le beau Char du
Soleil.

Il arrive par fois qu'en allant si belle-erre,
Euft-on la teste d'un Caton,
On se la casse net, ainsi qu'un Pot de
terre,

Témoin le jeune Phaëton.

VIGNIER, de Richelieu

V.

J'Éme trouve à présent dans une ref-
verie,
Qui m'oste les plaisirs, jusqu'à ceux des
Repas.

L'Hombre où je gagnois fort, en pre-
nant mes ébats,
N'est plus dans mon esprit qu'une
badinerie.

X iij



Je cours deça, dela, je vais dans l'Ecurie;

Tantost je monte en-haut, puis je descens en-bas;

Si je trouve quelqu'un, il fait mon embarras,

Et je m'enfuis de luy comme d'une Furie.



Je ne regarde plus mes Cartes, mes Tableaux,

Les Vers que j'aimois tant, & les Livres nouveaux;

Orangers & Jasmins languissent dans ma Serre.



Vous qui voyez l'état où je suis aujour d'huy,

Ne vous étonnez pas d'un si cruel ennuy,

J'y cassay l'autre jour mon plus beau Pot de terre.

Le mesme;

VI.

*Je nous nommons Gros-Jean, j'allons
à la franquette,
Et j'entendons fort bien stanpendant vos
détours.*

*Ag a je devinor sans beaucoup de dis-
cours*

*Le Mot que vous boutez, la si fort en
cachette*

*Dans vostre Eneigme en Vars, faite au
mois de Janvier.*

*Je sont pis qu'un Satan pour découvrir
vos ruses.*

*Dites-moy sans mentir, & sans trouver
d'excuses,*

*N'est-ce pas un Eſteu de far, & non
d'acier?*

*Le nouveau Jardinier
d'Antony.*

VII.

*UN bon Boüilly, un bon Potage,
Valent moins que le tripotage
Que tu nous donne dans ton Pot;*

X iiiij

Il est d'un fort bon goust, mon appétit
m'en presse;
L'or & l'argent n'ont pas plus de délic-
cateſſe;
Quoy que de terre, il fait que je suis de
l'écot.

Le meſme.

VIII.

L'Esprit accablé de reſver,
En cherchant le vray Mot de la premiere
Enigme,
J'allay voir Lycidas, dont on fait tante
d'estime;
Mais il n'avoit point en le temps de le
trouver,
Il me fit monter en Caroſſe,
Il vouloit prendre l'air, & j'en avois
besoin.
Nous n'avions pas été bien loin,
Qu'en passant aupres d'une Fosſe,
On nous crie, arrestez, ſoudain au meſme
lieu,
Nous ne ſentons que trop le débris de
l'Effieu,

Jamais je ne me suis trouvée en telle noce.
Embourbez, & par là contraints de
demeurer,

Nous eûmes le loisir de bien considérer
L'Essieu plus long quo large, & toute
sa figure,

Comme il n'a que deux yeux, & deux
bras seulement.

Qu'il est formé de matière bien dure,
Que rien de dur pourtant n'entre en son
aliment.

Mais ce qui redoubloit nostre mal-avan-
ture,

Les Rouës, ces deux Sœurs, estoient sans
mouvement;

Ce fut dans ce malbeur que je pûs re-
connoistre

Ce que j'avois cherché, tant il est vray
que l'art

Cede quelquefois au hazard,
Qui de la Raison mesme est bien souvent
le maistre.

LA BELLE NOURRITURE
du Havre.

O Ciel, que l'Homme est grand du
costé de son Pere!
Mais helas! qu'il est vil du costé de sa
Mere!

Un Pot de terre est comme luy;
C'est ce que j'éprouve aujourd'huy.
Avecque cette différence,
Que l'Homme a bien plus d'excellence
Du costé de son Createur,
Que n'a le Pot de son Auteur.
Mais quant à leur commune Mere,
Ils sont d'un tres-bas caractere,
Ils ont tous deux un mesme sort,
Il ne faut pas un grand effort
Pour les mettre tous deux par terre,
L'Homme est fragile comme un Verre.
De ce costé-là qu'il est fort,
Ainsi que son Frere le Pot!

DE LA TRONCHE, de Rouen.

X.

VN jour le Pot & le Verre
Se déclarerent la guerre.
Le premier fut le plus fort,

Le Ciel leur rendit justice;
C'est assez pour avoir tort,
D'entrer foible dans la Lice.

Le mesme.

XI.

NЕ vous obstinez plus, je suis fort assuré
Que l'Enigme n'est point faite pour le Soulier;
C'est pour un Instrument de plus longue durée,
Et dont vous conviendrez, l'entendant publier.



Mais sans faire languir plus longtemps] :
vostre envie,
Prenez l'Enigme en main, lisez jusqu'au milieu;
Si vous y découvrez d'autre Mot que l'Effieu,
Je veux n'estre jamais SYLVIE
du Havre.

Qui voudra se faire la guerre
Pour la seconde de ce mois;
Si d'un Mot je faisois le choix,
Ce ne seroit qu'un Pot de terre.

La mesme.

XIII.

Mercure, ta premiere Enigme
Ne m'embarrassa que fort peu;
Dès la cinq, ou sixième Rime,
Je connus que c'estoit l'Essieu.

Ouy, sans beaucoup rêver à ce joly mystere,
Je vis que c'en estoit le Mot;
Mais il est vray que la dernière
Me fit assez longtemps tourner autour
du Pot.

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

XIV.

Par quel coup de hazard, adorable
Sylvie,
Venez-vous prolonger la vie
D'un Malheureux qui meurt pour
vous?

*Vous le fçavez, belle Inhumaine,
Mon mal vient de vostre courroux,
De vos mépris, de vostre haine,
Eux seuls m'ont mis en cet état;
Et quand la mort est preste à finir mon
martyre,
Vos yeux, ces doux Tyrans, par un double
attentat,
Viennent dans ce moment empescher que
j'expire.
Encor si c'eftoit par pitié,
Ou par quelque trait d'amitié,
Que mon bonheur seroit extrême!
Mais non. Hélas! j'apprens qu'un caprice
du Sort,
Afin de diférer ma mort,
Ne vous amene icy que par un strata-
gème,
Permettant qu'un Effieu, rompu fortui-
tement,
Vous oblige d'entrer dans mon Apartment;
Peut-estre est-ce d'amour un effet de van-
geance.*

*S'il est ainsi, changez vostre rigueur;
Et puis que Cupidon entreprend ma
défense,
N'empeschez plus ses traits de toucher
vostre cœur.*

ALCIDOR, du Havre.

XV.

*JE proteste, Galant Mercure,
Que j'ay crainte de faire injure
A vostre haute Dignité,
En publiant le mot de la seconde Enigme,
Si j'ay pû penetrer dans son obscurité,
Apres avoir longtemps rêvè sur chaque
Rime;*

*Mais quand je voudrois le cacher,
Je ne suis pas le seul qui l'ay pû recher-
cher.*

*Aflez d'autres sans moy, l'ont fait en
diligence,*

*Ainsi je garderois vainement le silence.
Il vaut bien mieux pour s'expliquer,
Dire d'un ton plein d'assurance,*

Qu'à vendre un Pot de terre, un Dieu
veut s'appliquer,
Apres avoir appris à le bien fabriquer.
Le même.

X VI.

Mercure, mordanbien, cuidié voù
qu'un Picoüart
Eusche dans sé caboché l'art
D'adviné de ché moy le genti Zaverlos,
Qui tant on foay bugné por en troué les
Mós.

L'Effieu d'une Carette ó mitan du Courtys,
N'est-che poen le premié toudy?
Et le Pot de terre tou neù,
N'est-che poen le derain morbleu?

Le Piót Pere Sanzenfans
d'Amiens.

X VII.

Philis me voyant appliquer
A relire l'Enigme, afin de l'ex-
pliquer,
Se mit à rire, & m'en faisant la guerre,
Quoy, dit-elle, rêver si longtemps pour
un Mot?

C'est trop tourner autour du Pot,
Gardez de le casser, ce n'est qu'un Pot
de terre.

ALLARD.

XVIII.

Mercure, qui prévoit par un soin
sans égal,
Que l'on est débiffé de trop vuidre le
Verre,
Sçachant bien que la Soupe est propre
pour ce mal,
Pour en faire de bonne, il donne un Pot
de terre,
Afin qu'on soit plus gay pendant le Car-
naval.

AVICE de Caen, de la Rue
de la Harpe.

XIX.

FN voulant trouver le vray sens
Des Enigmes de ce Mercure,
Je me mettois à la torture,
Et perdois apres tout & ma peine, &
mon temps.

Lors qu'une fâcheuse avanture
Me tira bientost d'embaras.
Mon Carrosse roulant grande erre,
L'Essieu se rompit, crac, & fit un grand
fracas,
Ny plus, ny moins qu'un Pot de terre.
L'Amoureux Daigreville, du
Quartier des Cordeliers.

XX.

Les Hommes, & les Pots de terre,
Ont bien souvent un mesme sort;
Tous les Hommes souffrent la mort,
Les Pots cassent comme le Verre.
La Fortune par ses faveurs
Elevant les uns aux honneurs,
Met les autres dans l'infamie;
Le Potier, selon son humeur,
Fait d'une mesme masse un Pot d'igno-
minie,
Aussi-bien qu'un Vase d'honneur.
N. DALLEE, Curé de Fierville,
pres Caen.

Q. de Janvier 1683. Y

Pour un seul Mot que je ne puis
 trouver,
 Mon pauvre esprit que je veux éprouver,
 Depuis trois jours se dérouille & s'air-
 guise ;
 Mais j'ay beau faire, il faudra lâcher
 prise,
 En vain au but je tâche d'arriver,
¶
 C'est mal pourtant mon honneur con-
 server,
 J'ay commencé, je devrois achever,
 On ne doit pas quitter une entreprise
 Pour un seul Mot.

¶
 D'ussay-je donc y geler, ou crêver,
 Je fais serment de ne me point lever,
 Que le secret que Mercure déguise
 Ne m'apparoisse. Ah bon, je m'en avise,
 C'est un Effieu ; voila longtemps rêver
 Pour un seul Mot,
 DE FLESEL DE VERMOLET,
 d'Amiens.

XXII.

L'On dit que du dernier Mercure
La dernière Enigme est obscure,
Qu'elle exerce l'habile aussi bien que
le sot.

Il est vray que des Gens qui font figure
en France,

Ont rêvé jour & nuit sans en trouver
le Mot;

Et moy je l'ay trouvé dès la premiere
Stance,

Sans tant tourner autour du Pot.

GRAMMONT, de Richelieu.

XXIII.

Mercure, un bon Picard dans tout
ce qu'il peut faire,

Va franchement, & de bon jeu;

C'est pourquoysans tant de mystere,

Je dis que l'Enigme premiere,

N'est autre chose que l'Essieu;

Et la seconde, si je n'erre,

Ne peut estre qu'un Pot de terre.

SIRE VINDICIAN, du
Mont S. Eloy.

Y ij.

Ton Régale estoit trop petit,
J'en fors avec mon appétit;
Tes meilleurs Plats sont des Nouvelles,
Et cela me repaist fort peu.

Adieu, Galant Mercure, adieu;
Quand tu voudras traiter des Belles,
Tu mettras plus grand Pot au feu.

La Belle à l'Anagramme,
Je n'aime rien hors le mérite,
de la Ruë de la Licorne.

XXV.

Ame de vostre Enigme estoit embrassée
Entre deux Ronës sur l'Essieu;
Sans crainte pouvoit-on la tirer de ce lieu,
Où vous l'aviez, Mercure, adroitemment
placée?

L'Albaniste de Roüen.

XXVI.

Je ne suis point surpris, si l'aimable
Climene
Brille dans son ajustement.
Je vois dans son Apartement

Nombre de Pots de Porcelaine.

Presque tous sont remplis de Pommade
& de Fard;

Il n'en faut qu'un de terre à ma pauvre
Climene,

Pour cuire avec des Pois une Flique de
Lard,

C'est dont elle entretient son teint, sa
bonne mine.

Le même.

XXVII.

LE Mercure, Messieurs, a mis le Pot
au feu

Depuis un mois, ou s'en faut peu;
A la Cuisine admirez sa conduite,
La Chair n'en est pas plutost cuite.

Le Marquis inconnu.

XXVIII.

APres maints grands Emplois dans
la Paix, dans la Guerre,
Apprens-nous quel est ton dessein.

Veux-tu te faire Capucin,
Mercure, avec ton Pot de terre?

F. FOURMY, de Baugé en Anjou.

Qui peut mieux expligner les Enigmes du mois?

Un Chartier la premiere, un Potier la seconde;

Car jeserois le plus trompé du monde,
Si ce n'est un Essieu, soit de fer, ou de bois,

Avec un Pot de terre, agreable en Cuisine.

Lors qu'il est bien garny, qu'on nous fait bonne mine!

Gyges, du Havre.

X X X.

Dites-nous, Mercure Galant,
Quel mystere l'Enigme enserre.
C'est quelque Ragout excellent
Préparé dans un Pot de terre.

L'Amant discret & fidelle.

S2SS:S2S2Z:S2Z2S2Z

Réponse à la Replique d'un prétendu Docteur de la Faculté de Medecine de Paris, sur le sujet de la fréquente Saignée.

J'Attendois, Monsieur, par vos Repliques aux sentimens d'un Medecin de Montpellier, quelque chose qui eust quelque air de la solide Doctrine qu'on professé dans la Faculté de Medecine de Paris ; mais il me paroist que cette Doctrine vous est inconnue, & que vous n'avez écrit, que pour vanter l'Esprit de Vin composé de l'Autheur de la Transpiration des Humeurs. Je ne

scay si vous prenez intérêt à faire valoir ce Livre ; mais comme il n'est pas question d'en faire icy l'examen, je viens à vostre Critique. Vous m'accusez d'avoir condamné les Nouvelles Découvertes comme fausses, seulement parce qu'elles estoient nouvelles. C'est ce que je n'ay point du tout prétendu, ny qu'on en deust demeurer aux seules manieres de nos Peres. J'ay soutenu seulement, & je les soutiens encor, que quand on n'y ajoute quelque chose de nouveau que par pure fantaisie, & dans l'esprit de celuy qui brûla le Temple d'Ephese, pour faire parler de soy, on suit des routes où il est impossible qu'on ne s'égare. Les anciens Autheurs que vous estimez

mez si peu, nous ont conduit par la main dans le chemin des Sciences; & il y a de la témérité à dire qu'ils n'ont pas assez creusé pour trouver les causes des effets de la Nature, puis qu'il est certain que ceux qui prétendent avoir rafiné sur eux, se sont trompez lourdement, & ont toujours expliqué, *obscrum per obscurius*, quand on a voulu les pousser jusqu'aux principes. En effet, ces Messieurs les beaux esprits n'ont pû jamais faire entendre distinctement le *Modus agendi naturae*. Ils ont observé certains effets par des mixtions différentes; mais sans en donner des raisons solides, ny bien expliquer de quelle maniere cela se fait, & c'est seulement ce qu'il y a de plus assu-

Q. de Janvier 1683. Z

ré dans ces Nouvelles Découvertes. Ne soutenez donc pas davantage que les Anciens n'ont pas été aussi hardis que les jeunes Sectateurs des nouveautés pour descendre dans la profondeur du Puis, où s'est retirée cette vérité que chacun s'efforce de tirer de cette espece de sepulchre, afin de l'exposer sans déguisement aux regards de tout le monde.

Ce n'est pas peu, Monsieur, que vous confessiez qu'Hippocrate ne peut être l'auteur des abus qu'on fait quelquefois de la Saignée ; & que ce n'est pas par l'effusion de nostre sang qu'il a mérité la qualité de Divin. Je ne vous ay point disputé cela, & il n'y en a pas un mor dans mes

Sentimens, auxquels vous avez cru devoir repliquer. Le seul abus que l'on est capable de commettre dans la Saignée, ne peut proceder que du peu de juge-
ment de ceux qui en usent mal,
mais les judicieux Medecins sça-
vent la pousser au delà de la
Sphere d'activité de ces trem-
bleurs, que la petitesse de leur gé-
nie fait avoir recours à mille pe-
tits remedes de bonnes Femmes
ou de Païsans. On leur dit pour
les faire tomber dans le panneau,
que les uns purifient le sang ; &
que si les autres ne font aucun
bien sensible, du moins ils ne
nuisent point aux Malades. Ce-
pendant on ne songe pas qu'en
laissant échaper les occasions
pressantes de faire des remedes.

Z ij

essentiels, on jette les Malades dans mille inconveniens irréparables, qui font les caxexies, les abcez, des ictericies, des schirres dans les principales parties nourricieres; enfin une infinité d'autres maladies, qui passent la vertu de toutes ces belles Découvertes qui leurrent aujourd'huy tant de Gens.

Il est assez singulier que vous fassiez remarquer les conseils d'Hypocrate, à ceux qui ne reconnoissent que luy pour Directeur de leurs conduites. Ces grands Génies qui ont eu tant de réputation dans Paris, & qui ont fait tant de miracles par tant de fréquentes Saignées, n'ont-ils pas suivi à la lettre les circonstances de ses conseils; & voit-on

le moindre Candidat en Medecine, qui ne soit instruit de toutes ces observations que vous marquez si necessaires pour prescrire la Saignee ? Mais afin que nous ne vous accusions pas injustement de ressembler à ces Miroirs, qui ne reçoivent les images des objets qu'on leur présente, que pour les défigurer ; faites-nous entendre ce que veulent dire ces mots, dont vous vous servez en parlant d'Hypocrate. Les Arabes, les Grecs, les Latins, & les plus éclairez des autres Nations, ont toujours déferé à son sentiment ; & je ne vois point de raison qui nous oblige de le recevoir, & qui nous dispense en même temps de le suivre. Je ne trouve en cela qu'obscurité, & que contradiction.

Z iii

Continuons, s'il vous plaist, l'examen de tout ce que vous avancez. Vous demeurez d'accord que la connoissance particulière des tempéramens que nous appelons Idiocrasie, est si difficile qu'on n'y peut répondre que par *glimatias*. Voyez combien vous allez embarrasser ces Messieurs, dont vous prenez si fort le parti. Pour mieux parler sur toutes leurs Nouvelles Découvertes, vous les jetez dans un labyrinthe, dont il ne vous sera pas aisné de les tirer, ny à eux-mêmes d'y trouver une sortie, puis que leurs plus vigoureuses expressions, & ces solides raisonnemens que vous souhaitez, ne seront fondez qu'en hypotheses paraboliques, qu'en comparai-

sons toujours clochantés, ou tirées des Méchaniques, qui ne peuvent avoir un juste rapport aux choses qu'on veut faire entendre à fond, pour bien expliquer les mouvemens de la Nature. Ce sont termes indéfinis & universels qui ne prouvent rien, estant toujours nécessaire d'avoir recours à certaines parties disposées d'une certaine manière, & de certaines figures qui font certains effets, sans qu'on marque la cause juste de cet arrangement ou de ces certaines figures, de peur d'admettre ce que vous dites estre la réverie des Peripatéticreas, qui sont les formes substantielles, parce que par là on conçoit du moins un principe immédiat qui

Z iiiij

fait toujours les mêmes figures, & un même arrangement des parties.

Quand ces raffinez Sectateurs de la nouveauté auront pris la peine de nous faire entendre sans obscurité, comment se fait la génération des Animaux, la coction & distribution des alimens, & la secretion de l'urine d'avec les parties du sang, sans avoir recours à la cause première & universelle de toutes choses, sans hypothèses ou comparaisons défectueuses en mille circonstances, comme par celles des Cribles composéz de differens trous, par où passe la diversité des grains mélangez de toutes espèces, tant par leurs propres figures que par leur pésanteur, alors

leurs maximes pourront avoir quelque poids. Jusques-là vous trouverez bon que nous refusions de renoncer à nos anciennes expressions, par lesquelles nous concevons tout aussi bien ce que vous voulez nous faire entendre par des mots nouveaux, qui ne peuvent rien signifier de plus, & qui ne nous font pas comprendre le fond plus distinctement.

Je ne combas point l'application qu'on a pour les Nouvelles Découvertes. Je suis non seulement persuadé, mais tres-convaincu, que de siecle en siecle les Sciences & les Arts se perfectionnent & se polissent par les réflexions, que de plus habiles Gens que vous & moy font tous les jours dans leurs Cabinets. Les

scavans Ouvrages qu'ils nous laissent , nous tracent de nouvelles routes , qui nous font arriver sûrement à la vérité. Mais je ne puis endurer qu'on vante si fort certaines Découvertes , dont les effets sont si fautifs , & où le hazard a toujours bien plus de part pour le succès , que la conduite du bel esprit , qui a rêvé creux dans son Etude ; par exemple , cet Esprit de Vin composé que vous élvez si haut , & qui en excentrant les humeurs , pompe , pour ainsi dire , leur pourriture aussi bien que celle du sang , vous en faites une Panacée nouvelle , au delà même de tous les Sels volatils , des poudres de Vipères , des yeux d'Ecrevisses , des Aciades & des Alkalis , qui sont de

grands mots nouveaux, mais de
tres petits remedes, qui tuent
plus qu'ils ne soulagent. En effet
ils sont beaucoup au dessous de
nos grands remedes anciens, ap-
prouvez de tout temps, soit par
leur composition, soit pour leurs
effets incontestables, comme nos
Theriaques, le Mithridat, l'Or-
vietan, les confectionns d'Hyacin-
the, & d'Algermés; pour sim-
ples le Besouard, les Coraux &
les Perles qu'on quitte à présent,
& dont on veut se passer pour
prendre pis, en donnant dans
toutes les nouveautez inutiles,
qui ne produisent que des effets
incertains, & qu'on devroit re-
jetter; ne fust-ce que par la lon-
gueur du temps qu'on oblige ty-
ranniquement les pauvres Mala-
des à s'en servir.

Ces grands Faiseurs de miracles sans la fréquente Saignée, ne conseillent pas moins que d'user deux ou trois mois des yeux d'Ecrevisse, de leurs Opiats composez de Sels volatils, d'extraits de Genievre, sucs de Pervanche, Cariophyllata, & autres drogues chaudes & sèches, qui ne peuvent qu'augmenter l'intempérie des corps secs, & maleficiez, en calcinant doucement par un feu sourd les humeurs, par un long usage de remedes ordonnez sans indication juste, & sans autre réflexion que celle du secret infaillible de leur découverte.

Il n'y a que vous au monde qui ayiez trouvé la conduite de l'Anglois régulière, puis que tout ce qu'il y a de Gens éclairez

* l'ont condamnée en toutes manières, & par toutes ses circonstances. Si vous aviez bien compris les raisons convainquantes que j'ay avancées dans mes sentimens, vous n'auriez pas prononcé si hardiment sur une conduite aussi peu judicieuse. Vous auriez parlé plus juste, si vous n'aviez jugé que du succès de son remede, qui n'a jamais été desprouvé, parce que la cause en estoit connue, puis que ce n'estoit que le Quinquina déguisé, & par le défaut de sa capacité & de son jugement, outré par les prises indiscrettement réitérées l'espace de deux ou trois mois, auquelles tout estoit deû, & rien à la conduite de l'Anglois, que le risque qu'ont couru les Malades,

de tomber dans de mortelles langueurs par la sécheresse que le Quinquina imprime dans les entrailles, en vitant insensiblement toutes les parties nourricières, ce qui en a fait mourir plusieurs, & causé quantité de stérilité aux jeunes Femmes, pour en avoir pris par excès étant Filles. On en pourroit citer un fatal exemple dans un Sang illustre, mais cela n'est pas nécessaire. Les preuves ne s'en trouvent que trop fréquentes dans des Personnes moins qualifiées.

Quant à ce que vous avancez que je scay comme vous, *Que si le remede n'a pas toujours fait ce qu'il pouvoit, c'est la Saignée qui l'en a empêché*; c'est ce que vous auriez pu vous passer de dire, aussi

bien que d'ajouter que j'insulte la sagesse des Hæmaphobes de l'Antiquité, comme s'il y en avoit eu entre les veritables Originaux de la bonne Medecine. Rappellez donc dans vostre mémoire ces premiers Auteurs de l'Antiquité, qui sont Hypocrate & Galien, seuls Chefs du conseil de la grande effusion de sang que vous condamnez, sans laquelle toutefois point de salut pour les Malades. Ces grands Hommes n'ont jamais prétendu, ny moy apres eux, comme vous osez l'affurer en termes exprés, *Qu'il faut tirer tout le sang des veines pour en offrir la plenitude*; car il n'est pas vray qu'il soit nécessaire d'en tant tirer, pour diminuer la premiere espece de plenitude qui saute aux

yeux, & qui est toujours la cause première & antécedentes de toutes les maladies. C'est pour emporter la seconde espece de plénitude qu'il en faut verser davantage, & tout le monde demeure d'accord qu'on a besoin d'un solide jugement, & d'une délicate pénétration pour conduire la Saignée dans cette seconde espece, jusques dans toute son étendue,

Je ne scay pourquoy en prononçant le contraire de mes Sentimens, vous dites que c'est ma doctrine toute pure que vous avancez. Lisez les encor une fois, & vous avdurez, ou que vous les aviez parcourus trop viste sans y refléchir, ou que vous ne les aviez pas conçus.

Vous pouvez écrire tant qu'il vous plaira sur le mérite des Nouvelles Découvertes ; ne croyez pas que je me mette davantage en peine de le combattre. C'est un feu de paille qui ne peut durer ; puis que, selon vous-mesme, il ne faut qu'un quart-d'heure pour estre instruit de vos nouveautés. Je vous conseille seulement de prendre le raisonnement qui suit, comme plus conforme que le vostre à la bonne Philosophie, c'est de donner beaucoup à l'autorité des grands Hommes, tout à la raison, & très-peu à l'expérience seule, parce quelle est trompeuse & périlleuse dans le sentiment du divin Vieillard, pour qui j'auray toute ma vie un profond res-

Q. de Janvier 1683. A. 2

282. Extraordinaire
pect, & qui a prononcé comme
un Oracle dans son premier A-
phorisme, *Judicium difficile, ex-
perimentum periculosum.*

LE FRANC, Docteur
de Montpellier.

Tous les Madrigaux qui suivent,
enferment le vray Mot de la premiere
des deux Enigmes proposées au mois
de Fevrier.

I.

IRIS, que vous estes farouche!
IJe voy que sans que je vous touche,
vous songez à vous reculer.
Helai! avez-vous peur que je ne veuille
aller
Sur mons'tein porter ma bouche?
Non, je ne suis pas si badin
Que vous pensez, je vous le jure.
Je ne veux que sentir le Bouquet que
Mercurie
Vous n'avez pas ce marin.
DIEREVILLE, du Pontcleyesque.

III.

Aux delices d'un grand Banquet,
Fust-il par des Traiteurs préparé, je vous
Illustre & généreux Mercure, (jure,
Je préfere vostre Bouquet.

C'est un enfantement des larmes de l'Au-
Son odoreur surpassé l'Encens, (rorce
Ses beautez enchantent les sens,
Et sa varieté marque l'esprit de Flore.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

III.

Mercure, qu'on publie estre le Pro-
totipe
De ces Gens trop experts à jöuer de la
grippe,
Pour se justifier, affile son caquet.

Ce Dieu, par une adresse à nulle autre
seconde,

Résoit de semerre en bonne odore
monde, (avertir de tout
Joint à mille autres dons, un ravissant
Bouquet.

[Avertissement d'Avide, de Caen]

Aa ij.

IV.

Mariure est tout-ensemble agreable
& zele,
Son present est galant auant qu'il est
honneste;
Il doit bien estre regale
Par tous ceux dont le mois renfermera
la Feste.
Ils vont faire sans-doute un somptueux
Banquet,
Voyant qu'un Dieu leur donne un si riche
Bouquet,
Lors que de ses fauvers Flore est encore
chiche.
Je serois ravy d'estre à ce fameux Repas
Mais mon souhait demeure en friche,
Estant au mois de Mars, où mon Patron
n'est pas. Le mesme.

V.

Quoy fayt-il tant de caquer
Pour expliquer une Enigme?
Quand j'auray dit un Bouquet,
Je n'ay plus besoin de Rime.
DE LA TRONCHE, de Rouen;

VI.

Que Mercure est coquet!
Pour marquer sa tendresse,
Il donne à sa Maitresse
Un tres-joly Bouquet.

Le mesme.

VII.

Tous les Fleuristes curieux,
Afin de contenter leurs yeux,
Vont rendre visite à Mercure.
Vous n'en sçavez pas le sujet;
C'est pour contempler son Bouquet,
Qui n'est fait qu'en simple peinture.

La Phénicienne organisée,
de Caen.

VIII.

Mercure, ton Bouquet n'a pas lieu
de me plaire,
Je suis ennemy des odeurs;
A bien des Gens je suis contraire,
J'aime mieux les Fruits que les Fleurs.
L'Albaniste de Rouen.

QU'attendez-vous de moy, Mer-
cure,
Sur l'agreable portraiture
D'un Bouquet odoriférant?
Dispensez ma veine infertile
De vous faire un discours plus grand,
Pour expliquer au long vostre Enigme
subtile.

SYLVIE, du Havre.

X.

QUoy, des Fleurs en Hyver! C'est
à ce coup, Mercure,
Que vous estes vraiment Galant.
Dites-nous par quelle avanture
D'affortir un Bouquet vous avez le
talent.
Le vostre assurément vaut bien qu'on le
chérisse;
Il est de prix, & d'un art tout nouveau.
Le Bouquet est tres-beau,
Et je ne croy pas qu'il flétrisse.

CONSTANTIN RENNEVILLE,
de Caen.

XL.

Malgre l'inconstance du temps,
Malgré l'Hyver, & sa freidure,
Auteur du celebre Mercure,
Tu nous fais voir les doux fruits du Prin-
temps,
Et tu fçais devancer quand tu veux la
Nature.

33

Depuis peu la Reynne des Fleurs
Voulut dedans ces Lieux paroistres
Mais n'ayant rien pû reconnoistre
Dans nos tristes Jardins, elle versa des
pleurs,
Et remonta, dit-on, dans le Celeste Cloître.

33

Mais toy, bien plus riche en secrets,
Et sans te donner tant de peine,
Sur le haut Hélicon, sur le bord d'Hy-
pocrène,
A fabry des frimars en cueilles des Bou-
quets,

*Extraordinaire
Et tu n'as pas besoin que la saison re-
vienne.*

DE VAULX, Avocat de Noyen
en Picardie.

XII.

Vous vous rallez de nous, Mercure,
De nous présenter en peinture
Un Bouquet dans cette saison,
Où les Fleurs sont en abondance
En cent & cent Lieux de plaisirces;
C'est là n'avoir pas de raison.

Le Phénix des Messagers de Caen.

XIII.

Se voit-il rien de plus honnête
Que Mercure l'est cette fois?
Quelqu'un l'aura sans-doute averti que
ce mois
Est justement le mois auquel tombe ma
Fête;
Et c'est aujourd'hui ce qui fait
Qu'il me vient donner le Bouquet.

Le Berger Valentin.

XIV.

Pour faire du bon Bonquet, sans
qu'il y manque rien,
Les savant Rault l'entend très-bien.
Sur les autres Bonquets le sien a l'avan-
tage
De réduire les coeurs dans un doux escla-
vage,
Par un secret caché sous les mœurs des
Lien.

XX

Le plus sévere des Amans
Se rendroit aux Loix de l'Amour,
Si son Amant povoit un jour
Luy faire recevoir ses rares galantes.

XXI

Elle diroit sans fîr: Mon Dieu, que je
me plâis
A voir de ce Bonquet sous les charmans
attraitz!

Je croy qu'il est fait par les Graces,
Tant on voit que les Fleurs occupent bien
leurs places.

Q. de Janvier 1683. Bb

Apprenez, cher Amant, qu'il m'a touché
le cœur;
Et je veux désormais, quoy que l'on dise
pu croire,
Rendre vos jours pleins de bonheur,
Si ma possession peut faire vostre gloire.

ALCIDOR, du Havre.

XV.

MERCIER, les plus belles choses
Ont toujours trouvé des Cen-
seurs;
Quelquefois pour de faibles causes,
On trouve des Réformateurs.
Soit dit, Mercure, sans offence,
Car je veux, si c'est mon dessein,
Que le plus lâche de la France
Me plante un Poignard dans le sein.
Je sçay bien que chacun admire vos Ou-
vrages,
De tous les bons Esprits vous avez les
suffrages,
Et sans-doute moy seul trouve à vous
critiquer.

du Mercure Galant. 291

je le fais cependant d'uno ame bien
forcée;

*Mais je ne paux souffrir qu'en nous fasse
expliquer*

*Au milion de l'Hyver un Bouquet de
Pensées.*

Le mesme.

XVI.

Non, je n'ay point de peine à croire
Que d'un Bouquet, ou d'une
Fleur,
Qui des Dames cherche le cœur,
Dans un jour périsse la gloire.

L'EPINAY-BURET, de Vitre
en Bretagne.

XVII.

Plainte d'un nouveau Marié.

Tu n'es qu'un beau Bouquet. Hy-
men, dont l'on n'a rien
Bien souvent que d'emprunt; Tu dis que
je suis bien,
Qu'en me baissant; Ab le bel avan-
tage!

Bb ij.

292 Extraordinaire

Tu m'as réduit à l'esclavage,
Chaine qu'il faut user, dur & fâcheux
Lion.

33

Si tu sens les Amours ainsi que les Amantes,
Endoumest tes faveurs, tu courrones
l'Amour.
Mélas! que ces appas trompeurs en ce
beau jour,
Et qu'elles durent peu, ces roses ga-
lantes!

33

O my, c'est ta nouveauté qui fait que tu
nous plais,
Que nous trouvons en toy quelques rians
attrait.
Nous régnons sur le Trône, où les Ris
& les Graces,
Avec les Jeux trouvant souvent leurs
places;
Mais ce qu'en cherche tout, la trouve-
t-on ce cœur?
Non, c'est un Vagabond qui m'en a fait
croire;

Mon sort, comme un Bouquet, n'a pas
plus de bonheur;
J'ay venu dans un jour seul périr toute
ma gloire.

GYGES, du Havre.

XVIIII.

A Greable Bouquet, beau Festin de
l'Amour,
Allez trouver Iris, elle est dans son grand
jardin.
Reposez sur son cœur, baissez son beau
visage,
Et dans un si doux sort tenez-luy ce larmo
gage.

Tircis me donne à vous pour gage de
sa foy,
Il est dans vos liens plus qu'on n'en
voit chez moy.

Le même.

Ceux qui ont expliqué la même
Enigme sur le Bouquet, sont Mes-
sieurs Hariveau; De Belfontaine

Bb iij

de la Rue Simon le Franc ; Le Chevalier d'Argence d'Angouleme ; Du Fay de Vernon ; P. Carrier de Rouen ; Clement Apothicaire du Roy en sa Chancellerie ; Thierat Chapelain de Nostre-Dame ; Boisseau ; Angely de la Martinierie , d'Epoisse en Auxois ; Mesdemoiselles M. A. le Marchand, Fille de M^r le Marchand, Conseiller de Rouen ; M. Provais ; De la Neve, de la Rue S. Médéric ; La Charmante Manon de Rouen, Amante du Medecin ; Les trois Marnettes du Quarrier S. Médéric ; A. à l'Anagramme, Je Pleine d'années, de la Rue de la Sourdiere ; La belle Manon de Poix, proche les Andelis ; La Belle à l'Anagramme, Ma Cousine en rien ; La Phénicienne Organisée de Caen ; L'honnête Société d'Argenton ; L'Amant de la jeune Marianne

de Rouen; Le Poète Moderne des Belles de la Ville d'Eu; Tamiriste de la Rue de la Cérisaye; Le Chasseur infatigable sur les Terres conjugales; Le Charmant Paris, de la Rue Quinquempoix; L'Amant passionné de l'Enchantée; N. du Quartier S. Leu; Et le très-subtil Rennard.

On a encore expliqué cette Énigme sur la Perruque. Le vray Mot de la seconde estoit la Poire, & voicy les Explications que j'en ay reçues en Vers.

I.

CÉdez icy, Melon, cédez Raisin
muscat,
Pêche, Olive, Abricot, Figue au sucre
délicat;

Il est un Fruis plus délectable,
Le goust en sçait juger autrement que
les yeux,

Bb iiiij

Il pourroit mesme entrer dans le Banquet
des Dieux,
Y servir de Dessert, & couronner la
Table.

83

Mercure qui connoist l'excellence des
Fruits,
S'agit où de pareils sont produits,
Et que tous leur cede la gloire;
Mais ne seroit-ce point ce Fruit si re-
nommé,
Qui des Délicats est aimé?
Ce l'est sans-doute, c'est la Poire.

RAULT, de Rouen.

I I.

LE Fruit dans sa maturité
Merito d'estre présenté;
Mais ce seroit une imprudence,
S'il estoit cueilli par avance;
Il faut l'examiner avant que d'y tou-
cher,
On s'y doit bien connoître avant que l'ar-
racher.
Ainsi quand le Mercure a présenté la
Poire,

du Mercure Galant. 297

Elle doit estre meure, il a fin de sa gloire.

DE LA GIRAUDIERE, Rue Maubüé.

III.

Cela feroit tort à ma gloire,
Moy qui suis de ces fins. Nen-
Si malgré tes déguisemens
Je ne connoisse pas la Poire.
A d'autres, Mercure Galant,
Qui n'ayent point tant de talents.

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

IV.

Plainte d'un Nouveau Marié.

Belle Iris, ton visage a du Lys la blancheur,
Et ton teint est de Rose, il en a la fraî-
cheur,
Il est poly comme une Glace,
On te crois parfaite en tout point;
Tous attraitz sont puissans, rien n'a meil-
leur grace,
L'on admire ton embonpoint;
Ta peau délicate d' vermeille,
Jamais en fermeur n'a trouué de pareille;

298 Extraordinaire

Et la plus belle enfin que l'on vanta
jamais,

Moins que toy paroîtroit mignonne.
Criarde, apprens pourtant que quand tu
ne te tais,

Tu me dégoufles plus qu'une Laide estant
bonne.

Une Poire qui gronde, est belle dans la
main;

Tu luy ressembles fort, ta maniere est
friponne,

Mais rien n'est, comme toy, plus amer
dans le sein.

GREGES, du Havre.

V.

Qu'on nous a fait un beau présent!
Il nous sera toujours présent;
C'est une belle & bonne Poire,
Dont le goest plus doux que le Miel,
Nous montre qu'elle vient d'un fort bon
territoire,

Et qui n'est pas hay du Ciel.

On reconnoît l'Auteur; qu'il a l'esprit
fertile!

Qu'en mérite il est grand ! c'est l'honneur
de la Ville.

Le même.

V.I.

CE Fruit est aussi bon que beau,
C'est une Poire ravissante,
Qui la langue & les yeux contente,
Et qui se taist sous le Conteau.

C. HUTUÈRE, d'Orléans,
demeurant à Metz.

VII.

I'Autre jour au Ballet du Roy
J'avois bien seif en bonne-foy,
Je n'avois plus d'Orange, & je ne pouvois
boire;

*Mais Mercure en un coin caché,
Voyant qu'à ce sujet je paroiffois fâché,
M'offrit honnêtement la moitié d'une
Poire.*

GIRAUT, de Paris,

VIII.

Pendant ce saint temps de Carefme,
 Temps de mortification,
 Ce qui fait une peine extrême
 Dans la devotion,
 C'est qu'il faut se passer de manger ce
 qu'on aime,
 Prendre de la Salade avec discretion,
 Et que des Mandians, ou quelque Poire
 bléme,
 A la Table où je suis soient ma Colla-
 tion.

ALLARD.

IX.

Mercure, vous sentez approcher la
 saison
 Où vous pourrez avec raison
 Nous donner une Poire,
 Car outre qu'elle sert à la Collation,
 Elle empêche de boire.

CONSTANTIN RENNEVILLE,
de Caen.

X.

LA seconde, comme je crois,
Mérite bien qu'on se donne la peine
De faire travailler sa veine;
Puis que son Auteur a fait choix
D'une Poire fort excellente,
Afin de la caser d'une façon galante.

SYLVIA, du Havre.

XI.

AU jeu rarement je m'engages;
Je m'en défens tant que je puis;
Si je joue, c'est quand je suis
Entre la Poire et le Fromage.

L'Albaniste de Rosain.

XII.

DE vostre soin, Philiis, l'agréable
blancheur
Cache au dessous tant de fraîcheur,
Que vostre cœur pour moy n'est plus rien
qu'une glace.
Quoy? seray-je longtemps malheureux à
point,
De ne pas obtenir de vous la moindre
grâce,

Pour reprendre un peu d'embonpoint?
Faut-il que ma jeunesse encore tente yet-
meille,

Souffre une douleur sans pareille,
Au printemps de mes jours, qui passe
pour jamais?

Changez, mais au plus tôt, adorable Mi-
gnonne,

Pour la moindre faueur aussitôt je me
tais,

Ne fust-ce qu'une Poire; Ah! qu'elle
seroit bonne,

Venant de votre belle main;
Elle auroit le pouvoir, cette aimable
Friponne,

De ranimer mon cœur presque mort dans
mon sein.

Pour les deux ensemble.

Sans faire une trop longue Histoire
Pour renfermer les Mots des Enigmes
du mois,

Je me contente cette fois,
Pour l'une d'un Bouquet, pour l'autre
d'une Poire.

ALCIDOR, du Havre.

XIII.

Resuant sur la seconde Enigme,
D'un esprit fort embrasse,
Philis dont j'efais grande estime,
Voyant que j'estoys empresse,
Me dit: Estes-vous insense,
De fatiguer uostre memoire,
Pour ne rechercher qu'une Poire?

Le mesme.

Cette mesme Enigme a esté expliquée sur la Poire, par Mademoiselle de la Boissiere de la Rue Plaistrice, & par M^e Rembauls de la Rue des cinq Diamans. D'autres Particuliers l'ont expliquée sur une Orange, un Pavis, une Pomme d'Apis, & une Chataigne.

Je commence les Explications de ceux qui les ont données en Vers de l'une & de l'autre, par celle de Mademoiselle de Bussierolles, Fille de M^e

de Busseroles de Vienne, dont je vous appris la mort il y a quelques années. Elle n'a encor. que huit à neuf ans ; mais est une d'une Famille qui est tout esprit, il ne faut pas s'étonner si à cet âge elle a des lumières si pénétrantes.

I.

Bien que je sois encore Enfant,
Tous sçauroz, Mercure Galant,
Que j'ay trouvé le Mot de vos derniers
 Grimoires,
 Sans hésiter un seul moment,
 Parce que je n'aime rien tant
 Que les jolis Bouquets, & que les bonnes
 Poires.

GAROLA DE VIENNA
CLERANTONIA:

II.

Le Mercure Galant, enjoué, gendre,
 prude,
 Goguenard aussi quelquefois,

du Mercure Galant. 305

Des Fleurs de son Parnasse, & Fruits de
son Etude,

Nous vient régaler chaque mois.

Moy, je luy fçay bon gré d'une telle dé-
penfe,

Chacun de son présent s'applique le meil-
leur.

Les uns de sa Fleurete estiment plus
l'odeur,

Les autres de ses Fruits recherchent l'a-
bondance;

Mais du cœur d'une Fille exprimons le
talent.

Il n'en est point, un peu jalousé de sa
 gloire,

Qui n'aimast mieux de son Galant
Avoir un Bouquet qu'une Poire.

La Devote Druide Lyonnais,
de la Rue S. Jean de Lyon.

III.

Mercure, que de changemens
L'Amour fait naître dans une
ame!

Se pourra qu'une belle flâne

Q. de Janvier 1683. Ce

Dure si peu de temps?

Pour moy, je ne puis le comprendre.

Autrefois mon Iris avoit le cœur fort tendre,

Et le mien ne l' estoit pas moins;

Nous avions tous deux mesmez soins,
Il n' estoit point d'amour plus belle que la nostre;

Nous estoions si contents de vivre l'un pour l'autre,

Que nous faisions nos plus charmans plaisirs.

De prévenir tous nos desirs..

Quand je voyais venir sa Feste,
Pour luy faire un Bouquet, j'allois cueillir des Fleurs

Des plus belles couleurs.

A le bien recevoir, elle estoit toujours pressée.

Je ne l'envoyais point sans quelques jolis Vers,

Qui l'affuroient que l'inconscience
Jamais ne briseroit mes fers.

Elle en estoit charmée, & pour reconnois-
sance,

Elle me juroit que son cœur
Serroit avec le mien toujours d'intelli-
gence,
Et brûleroit de mesme ardeur.
J'estoys simple assez pour le croire.
Mais qui n'eust pas crû ce serment
Fait en mordant tous deux dans une
mesme Poire?

Helas, je voy pourtant
Que ce cœur si constant,
N'est qu'un cœur infidelle;
Et qu'au mépris de mon amour,
Cette Ingrate souffre aupres d'elle
Mon Rival qui luy fait la Cour.

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

IV.

JE ne veux point tant de caques
Pour expliquer les deux Enigmes.
Je le veux faire en quatre Rimes,
En mettant une Poire avec un beau
Bouquet.

La Belle Neurriture du Havre;

Cc ij

V.

Quoy, des Fleurs à présent! La chose
 est bien nouvelle,
 Le Mercure Galant vous en donne un
 Bouquet;
 Recevez-le, Phelis, c'est un Amazé fi-
 delle,
 Et son discours n'a rien qui fende le
 caquet;
 Pâris donna la Paname, il vous donne
 la Poire;
 Vous êtes la Vénus, quel bonheur, quelle
 gloire!

L'Amant d'Enferpe, du Havre.

VI.

Mercure est digne de louange,
 De nous faire un très-beau mél-
 lange
 D'une agréable Poire, & d'un joly
 Bouquet.
 A présent il fait voir ce que n'a pu per-
 sonne;
 Ne croyez pas qu'il n'ait que du caquet,

du Mercure Galant. 309

*Et Mars il s'fait donner le Printemps,
& l'Automne.*

De LA TRONCHE, de Rouen.

VII.

Vous êtes plus Galant, Mercure,
cette fois,

Que vous ne l'êtes l'autre mois,

Dont encor j'ay bonne mémoire;

Vostre joly présent d'un Bouquet, d'une
Poire,

Est fort agréable en ce temps;

Flore à vostre priere avance le Printemps.

GYGES, du Havre.

VIII.

Ton aimable Bouquet, Mercure, me
surprend,

Il est des plus jolis, son odeur est char-
mante,

Et celuy qui l'a fait, sur mon honneur,
l'entend.

Que la façon en est galante!

Ta Poire est d'un goust merveilleux,

Il n'en est point de même, en toute la
Nature;

L'on voit bien qu'elle vient des Dieux,
Puis que c'est un présent que nous a fait
Mercure.

L'Amant de Thalie, du Havre.

Fajoute les noms de ceux qui ont
trouvé les urays Mots des deux
Enigmes. Messieurs Leger de la Ver-
bissonne ; René des Noyers ; de Fles-
sel de Vermolet, d'Amiens ; de la
Giraudiere ; Carriere, de Vitré en
Bretagne ; Aston Ogden ; N. Midy,
de Rouen ; L'Abbé de la Faye ; L'A-
vocat Dalmas ; Le Chanoine Jacques-
Jacques ; Mademoiselle de Sommel-
sick à la Nocle ; La Marquise à
l'Anagramme, Pure image de la
Vertu ; La Marquise Diane d'Al-
cleon ; Mesdemoiselles Cochet de la
Rue S. Paul ; de Milly de Vernon ;

De Briac ; A. Bouvier de Falleron,
de Caen ; De Coubertin la Cadette ;
La Chere Lisette ; Le N. du Quar-
tier des Halles ; La Beauté languis-
sante, de Vuassy en Champagne ; La
charmantre Brune Louison, de Se-
zanne en Brie ; La Messagere de
Breteville ; L'Orgueilleuse, de Caen ;
La Perfide, de la Paroisse S. Sau-
veur ; La jeune Commercere radoucie
par curiosité ; La Muse naissante, du
Quartier Simon le Franc ; L'aima-
ble Poitevine, de Caen ; L'aimable
à l'Anagramme, La Guerre est sur
ma vie, d'Amiens ; L'Inconnu du
Languedoc ; L'Iniime du Galant
François, de la Cour de Stugard ; Le
jeune Compere inflexible aux faus-
ses douceurs ; Le Héros parmy les
Esprits Financiers ; L'Autheur futur
contre toute apparence ; L'Amant en-

barassé dans le choix de trois Maitresses également belles & riches.: G. B. L. ou les trois Inséparables, du second étage, de la Rue Poirée; Le Berger Contentin; Le Medecin Amant de la belle Manon de Xaintes; Le Voyageur Africain; Le fidelle Amant de la charmante Brune Lasson, de Sezanne en Brie; Le N. du mesme lieu; Le Spirituel Abbé de Vuaby en Champagne; L'Avocat sans immatricule, de Chaumont en Bassigny; Le sincere & perfevérant Blondin du Quartier S. Sauveur; Et le Berger défolé, à l'Anagranome, As-tu lié le Cocq.

S2SS:S2S22:S22S22

TRAITE'
DES COURONNES,
A MONSIEUR
LE DUC DE BOURGOGNE.

Digne présent du Ciel, Soleil
encor naissant,
Illustré Petit-Fils du plus grand Roy
du monde,
Prince, qui régnerez sur la Terre &
sur l'Onde,
Et metirez sur vos Loix & l'Aigle &
le Croissant;
Tandis que de LOÜIS les faits plus
qu'héroiques,
Servant à son Dauphin d'exemples
magnifiques,
Q. de Janvier 1683. Dd

314 Extraordinaire
Vous vont de l'Univers le Domaine
assurer,
Souffrez qu'en attendant une gloire si
rare,
Sous vostre auguste Nom j'ose ici
figurer
Les Couronnes qu'en vous prépare.

Pour donner quelque ordre à
ce Traité, je diray d'abord que
les Couronnes estoient ancienne-
ment de deux especes principa-
les, & comme primitives, qui se
distinguoient, la premiere sous
le nom de Diadème, & l'autre
sous celuy de Couronne.

Le Diadème, ainsi appellé d'un
mot Grec qui signifie *Lier*, estoit
une sorte de Bandelete ou Fron-
teau, dont les Roys se ceignoient.
C'est la peinture que les Anciens

nous en ont laissée ; témoin ce qu'en dit Tacite, qui dans le 15. de ses Annales, décrivant la cérémonie qui fut faite à Rome au Couronnement de Tiridate Roy d'Arménie, rapporte que l'Empereur Néron luy donna pour Couronne un Diadème, dont il luy ceignit la teste, *Diademate caput Tiridatis evinxit*. Plutarque écrit que Monime, l'une des Femmes de Mitridate Roy de Pont, traitée barbarement de son Mary, & sur quelque faux soupçon conçeu mal-à-propos de sa fidelité, condamnée à périr toute innocente qu'elle estoit, par celuy mesme qui devoit le plus s'intéresser à la conservation de sa vie, sans autre grace que de laisser le genre de sa mort à

D d ij

son choix ; cette infortunée Princesse voulant exécuter elle-même cet Arrest sur sa personne, détacha de sa tête un Bandeau Royal, & se l'estant passé autour du col à dessein de s'en étrangler, il arriva que le Bandeau se rompit par la pesanteur de son corps, de quoy cette Reine toute indignée se l'arrachant, le jeta par terre, & le foulà aux pieds avec indignation.

Justin l. 15. de son Histoire, écrit que Lysimachus, un des Favoris du grand Alexandre, ayant été blessé en une cuisse, par la Lance de ce Prince, lors qu'il descendoit de Cheval ; cet officieux Conquérant outré de douleur pour le mal qu'il venoit de faire innocemment à son Amy,

s'arracha promptement le Diadème de la teste, dont il banda luy-même la blessure qu'il avoit faite ; ce qui fut un heureux présage à Lysimachus , de la Royauté où il parvint apres la mort d'Alexandre.

Pour venir à la description du Diadème , c'estoit une espece de Bandeau pliant, tissu de Soye, de Fil, ou de Laine, duquel les Roys avoient coutume de se ceindre le front. Pour ce qui est de sa couleur, la plus usitée estoit le blanc. Il seroit aisné de le justifier par les témoignages que nous en fournissent Valere Maxime Liv.

6. Chap. 2. Lucien , *in navigio.* Favonius , Suetone dans les Vies des Douze Césars , Alexandre Napolitain en ses Jours Géniaux ,

D d iij

Ceux qui moralisent sur ces Vestemens Sacrez, dont on ornoit la personne des Princes, veulent que la raison pour laquelle le Diadème Royal estoit teint de couleur blanche, estoit parce que cette couleur est la plus noble, la plus pure, aussi bien que la plus simple, & la plus utile de toutes les couleurs, n'y en ayant presque aucune, au rapport de Columelle, qui n'emprunte quelque chose du blanc, au lieu que le blanc n'emprunte jamais rien des autres couleurs, trouvant en son propre fonds toute sa perfection. *Ex hoc colore plurimi sunt, hic non ex alio.* Columella l. 6. c. 2. Joignez à cela que

la blancheur est le Symbole & comme le caractère de l'innocence & de la sagesse ; vertus qu'un Roy doit toujours posséder, mais d'une façon éminente par dessus tous ses Sujets, & que la blancheur du Diadème apprenoit à celuy qui le portoit, qu'il devoit plutôt chercher à se rendre recommandable aux Peuples qui luy estoient soumis, par la probité de ses mœurs & par la candeur de sa justice, dont l'administration devoit faire un de ses principaux soins, que non pas de se faire craindre & respecter par l'éclat de sa Pourpre, & par les autres marques de son autorité. De là vient que parmy les Romains, ceux qui briguoient les Charges de Magistrature, por-

D d iiiij

toient des Habits blancs, pour donner à entendre par cette couleur la pureté d'intention qu'ils avoient en briguant ces Charges, & la résolution où ils estoient de les exercer avec toute l'intégrité requise. C'est pour cela qu'on les appelloit Candidates, à cause de la blancheur de leurs Robes, couleur qu'ils ne portoient pas seulement dans le temps de leur brigue, mais encore dans les fonctions de leur Charge.

L'on dit aussi que les anciens Roys se vestoient ordinairement de cette couleur, soit pour les mêmes raisons que nous venons de dire, soit qu'ils suivissent en cela l'exemple de Salomon, le plus sage de tous les Monarques; que Josephe dans le 8. Liv. de ses

Antiq. dit avoir eu l'usage de cette mesme couleur dans ses Habits Royaux, qu'il portoit d'ordinaire tous blancs (contre ce que dit Lineda , qui veut que son Vestement Royal fust une Robe de Drap d'or parsemé de Lys d'argent) ce que ce grand Prince ne faisoit sans doute, que pour s'exciter par l'aspect continuell de cette blancheur, à la pratique des vertus dont elle est le Hieroglyphe ; ou bien parce que les Habits blancs sont assez souvent dans l'Ecriture attribuez à Dieu, dont les Roys sont les vivantes images. Aussi voyons nous dans la mesme Ecriture , que cette couleur blanche sembloit estre propre & ordinaire aux Roys , quand elle nous dit qu'Herode

en fit vestir Nostre - Seigneur,
pour se moquer de sa Royauté.

Et illasit indutum veste alba. Luc.

23. Quoy qu'il en soit, si l'on ne
peut pas prouver bien claire-
ment que tous les Roys se servis-
sent d'habillemens blancs, il est
constant que la plupart por-
toient le Diadème de cette cou-
leur.

Je dis pour la plupart, parce
que l'on en remarque quelques-
uns qui l'ont porté d'une autre
sorte, comme bleu, ou de cou-
leur de Pourpre ; témoin les
Roys de Perse, dont le Diadé-
me au rapport de Q. Curcel. 3.
c. 7. estoit fait d'une Bandelete
bleue tissuë de blanc, *Cidavim*
(*Perse regium capitis vocabant in-*
signe) *cerulea fascia albo distincte*

circuibat. Celuy de Darius dont Alexandre le Grand se ceignit le chef apres la mort de ce Prince, estoit selon le mesme Autheur, d'un Drap de Pourpre meslé de blanc. *Alexander itaque purpureum Diadema distinctum albo, quale Darius habuerat, capiti circumdedit.*
Idem. l. 6. II.

Les Roys se servoient communément de deux sortes de Diadèmes ; l'un pompeux & riche, l'autre simple & sans parure. Ils ne prenoient le premier qu'en de certains jours, & lors que dans quelques Cerémonies publiques, ils vouloient paroistre dans l'éclat de leur pompe Royale, avec le Manteau, le Sceptre, & les autres ornemens de leur Dignité; car pour lors ils avoient la teste

couronnée d'un Diadème, composé d'une riche étoffe d'or, toute parsemée de Pierres précieuses.

Europalate dans son Traité des Charges de l'Empire, le décrit en cette maniere; *Id autem Diadema erat textile aureum, cum lapillis & margaritis, positum ad Imperatoris frontem, & pone revin- Etiam cerebrum versus.*

La seconde sorte de Diadème, beaucoup plus simple & moins précieux, n'estoit qu'un Bandeau d'étoffe, tout uny, sans or & sans piergeries, remarquable seulement par sa forme & par sa couleur. Les Roys n'aloient jamais sans le Diadème, & ne le quittoient en aucune maniere, comme on l'apprend

d'Apulée, lors qu'il dit que les Roys n'alloient non plus sans leur Diadème, que Diogene & Antistene sans besace & sans bâton. *Quod Diogeni & Antistheni
pera & baculus, hoc Regibus Diade-
ma.* Plutarque le confirme dans la fortune d'Alexandre, & en plusieurs endroits de son Histoire des Hommes Illustres; ce que fait aussi Victor-Aurelius dans celle de Constantïn, & plusieurs autres.

L'Histoire ancienne nous apprend qu'il s'est trouvé des Roys qui ne se sont pas contentez de se couronner d'un seul Diadème à la fois, mais qu'ils en ont voulu porter tout autant qu'ils possedoient de Royaumes. C'est ce qu'on lit entr'autres d'Artæ-

ban, que Herodian l. 6. dit avoir porté deux Diadèmes, l'un comme Roy de Perse, & l'autre comme Roy d'Arménie, & l'Histoire Sacrée des Machabées, dit pareillement que Ptolomée en portoit deux, l'un pour l'Asie, l'autre pour l'Egypte. *Prolemaus imposuit duo Diademata capiti suo, Egypti & Asie. Machab. i. c. 11.*

Au reste cet ornement de teste estoit si particulier à la personne des Roys, qu'on ne le pouvoit prendre, sans estre censé vouloir se déclarer pour tel, comme la même Histoire des Machabées en fait foy, lors qu'elle dit qu'après la mort du grand Aléxandre, les plus grands Seigneurs de sa Cour ayant partagé entre eux les Provinces que ce Mo-

narque avoit conquises à la poin-
te de son Epée, ils s'en qualifie-
rent les Roys par la prise du
Diadème, que chacun se mit sur
la teste ; *Et imposuerunt omnes sibi
Diademata post mortem ejus.* Com-
me au contraire quiter cet or-
nement, c'estoit se dépouiller en
mesme temps de toute Souve-
raineté ; comme il se lit de Ti-
granes Roy d'Arménie, lequel
ayant été défait par Pompée,
& s'estant rendu son Prisonnier,
s'arracha le Diadème de la teste,
& le jeta aux pieds de ce grand
Capitaine, pour marque de l'ab-
dication absoluë qu'il faisoit en-
tre ses mains de sa dignité Roya-
le ; mais qui luy fut dés l'heure
mesme confirmée de nouveau
par ce généreux Roy, qui luy

Les Roys estoient tellement jaloux de cet ornement, qu'ils faisoient un crime de Léze Majesté à ceux qui sans dessein, ou mesme par nécessité, se le fussent mis sur la teste. Arian dans le Livre 7. de son Histoire, raconte qu'un Matelot s'estant jetté dans la Mer au peril de sa vie, pour retirer le Diadème d'Alexandre, qui estoit tombé dans l'eau, & l'ayant pris & mis sur sa teste, afin de nager plus facilement lors qu'il auroit les mains libres, ce Prince le voyant arrivé à bord en cet état, apres luy avoir fait compter une grosse somme d'argent pour prix de sa peine, luy fit ensuite abattre la teste, pour punition de ce qu'il avoit eu l'audace de se pa-

rer de cet ornement. J'ajousteray à cet exemple ce qu'on raconte de Pompée le Grand, qui fut accusé, & peut-estre mal-à-propos, d'aspirer à la Royauté, à cause qu'estant blessé à une cuisse, il se servit d'une Bandelette blanche pour bander sa playe; & sur ce qu'il alleguoit, que ce n'estoit pas sa teste qu'il avoit ceinte de ce Diadème prétendu, mais seulement sa cuisse, marque qu'il n'avoit eu aucune idée de ce qu'on luy imputoit; on luy répondit qu'il importoit peu en quelle partie du corps on portast cette marque Royale, & qu'il suffissoit de la voir sur luy pour le soupçonner de vouloir se faire le Maistre de la République; tant il est vrai que les Romains avoient

Q. de Janvier 1683. Ec

horreur pour tout ce qui pouvoit sentir le nom de Roy parmy eux; jusque là qu'ils ne pouvoient pas mesme souffrir, que les Statuës de leurs Conquérans portassent non seulement le Diadème; mais la moindre chose qui en eust l'apparence. Ce fut, au rapport de Suetone, ce qui porta les Tribuns du Peuple à faire arracher de la teste d'une Statuë de César une Couronne de Laurier qu'un Particulier y avoit mise; & cela, parce qu'elle estoit attachée d'un petit Ruban blanc. Celuy qui l'avoit mise sur cette Statuë fut envoyé prisonnier & condamné à une grosse amende. C'est ce qui fait que depuis les premiers Roys de Rome, qui portèrent tous le Diadème, il ne se fit

point qu'aucun de ceux qui gouvernerent la Republique, Consuls, Dictateurs ou Empereurs, ait ose porter cette auguste marque, tant ils avoient peur de s'attirer la haine du Peuple. Le premier des Empereurs qui prit une liberté si dangereuse, fut Caligula, si l'on en croit Victor-Aurelius, qui comme s'il avoit oublié ce qu'il a écrit d'abord, l'attribue ensuite à Aurelien, qui vint fort long-temps apres Caligula, & qui ne fut que le 37. Empereur des Romains. C'est luy doit les Historiens ont dit qu'il n'estoit redevable de l'Empire qu'à ses vertus & à son courage. Ils rapportent que n'estant que le Fils d'un Paillan de la Pannonie, il quitta là Charrue

E e ij

de son Pere pour prendre party dans la Milice Romaine, où il donna tant de preuves de valeur, qu'apres avoir passé par tous les siegrez de cette Profession , il parvint enfin au plus élevé de tous , ayant esté proclamé Empereur par son Armée victorieuse. Les heureux présages que ce Guerrier eut de sa future Grandeur , ne sont pas éloignez de mon sujet. On dit entr'autres que le mesme jour qu'il vint au monde , il nâquit dans son Village un Veau plus blanc que la neige , qui portoit sur l'épaule droite la forme d'un Diadème de Pourpre ; ce qui fit conjecturer aux Devins qu'il regneroit quelque jour. On dit de plus que dans le Bassin où il se la-

voit les mains , il trouva plusieurs fois un Serpent entortillé en forme de Diadème , sans qu'il fust possible de le tuer , ce qui joint à d'autres prodiges , le fortifiant toujours dans l'espérance de la plus haute fortune , luy fit prendre pour Devise sur son Bouclier la mesme Espérance , sous la figure d'une Femme habillée de vert , portant une Couronne de Fleurs sur sa teste , & l'Amour entre ses bras à qui elle donnoit à téter ; & lors qu'il vit cette Espérance remplie par son élévation , pour conserver la memoire des heureux présages qu'il en avoit eus , il ne fit point de difficulté de prendre le Diadème qui luy avoit esté tant de fois figuré , se parant d'un orne-

ment qu'aucun Empereur n'a-
voit porté avant luy. Aléxandre
Napolitain l. 1. c. 28. attribuë
aussi à Aurelien le premier usa-
ge du Diadème; mais Jornandez
le donne à Direletien. Cedre-
nus, & les fastes Siciliens, en re-
culent la prise jusqu'à Constan-
tin le Grand.

Je viens à son origine. Plin
l. 7. c. 5. de son Histoire, écrit
que Bacchus a été le premier
Inventeur du Diadème, comme
il veut qu'il l'ait été du Triom-
phe & du Commerce. Pierius
dans ses Hieroglyphes liv. 14.
veut que le premier usage de
cet ornement ait été introduit
pour la conservation de la santé,
comme l'écrit Athenée, parce
que dans les Festins la coutume

estant de se provoquer à boire, les Anciens trouverent par expérience que pour empescher que le Vin pris largement ne fist monter au cerveau des vapeurs nuisibles, il estoit bon de se lier la teste avec quelques Bandelettes; & la Posterité ajoutant de l'ornement à une invention si utile, on commença peu à peu à orner ces Bandelettes ou Fronteau, premierement avec des Fleurs, puis avec de la Broderie d'or & d'argent, & enfin avec des Perles & des Pierres precieuses. Mais parce que dans la suite du temps, ces sortes de Bandeaux vinrent à servir de marques d'honneur & de prééminence parmy les Hommes, qui se faisoient considérer, d'autant

plus qu'ils en portoient de plus riches, il arriva que les Roys les trouvant à leur gré, se les apprirent, comme des ornemens propres à les distinguer du reste de leurs Sujets. Ainsi les Peuples cesserent de s'en servir, pour ôter tout sujet de jalousie à leurs Souverains; & ce qui avoit été libre jusques alors & commun à tout le monde, devint enfin propre & particulier à la seule Personne des Princes.

La Couronne, qui est un autre sorte d'ornement de teste différent du Diadème, peut avoir été ainsi appellé, selon quelques-uns, du mot de Corne, qui se prend ordinairement dans les saintes Lettres, ou pour la personne du Roy, ou pour la puissance

sance Royale, à cause d'une certaine ressemblance qui se rencontre entre la Corne & le Rayon, dont les Couronnes des Roys estoient autrefois ornées. De là vint, dit Pierius dans ses Hieroglyphes, que Moïse est quelquefois représenté la face cornuë, qui devroit estre rayonnée, parce qu'ayant été illuminée par la splendeur du Soleil de la Divinité, avec lequel il avoit eu l'honneur de converser durant quarante jours sur la Montagne de Sinay, elle en estoit devenue toute brillante, & toute environnée de rayons de feu, qui rendoient une clarté si vive, que ne pouvant estre supportée par la faiblesse des yeux des Israélites, ils prirent ce Grand Patriarche de voiler sa face pour

Q. de Janvier 1683. Ff

leur donner le moyen de luy parler. D'autres veulent que la Couronne prenne sa dénomination de *Chorus*, qui signifie Choeur, Cercle, ou assemblée de Dancel en rond ; parce que la coutume ancienne estoit de se couronner la teste en ces sortes d'exercices. D'où vient qu'ils disent que le mot Latin *Corona*, doit estre écrit avec la lettre aspirale H, en cette maniere, *Chorona*. D'autres enfin tiennent que le nom de Couronne est dérivé d'un mot Grec *Koronis*, qui signifie la partie supérieure d'une voûte ou d'un arc, telle que la porte ordinairement les Couronnes que nous appelons fermée à l'Impériale, ou Diadémées par dessus en forme de demy cercle.

Les Autheurs ne s'accordent pas touchant le premier Inventeur des Couronnes. Quelques uns, comme les Poëtes, veulent que Jupiter en ait porté le premier; ce qu'il commença de faire, dit Diodore, à la sortie du Combat, que luy & les autres Dieux eurent avec les Titans; où les ayant entièrement défait, il se couronna de Laurier pour marquer de sa victoire. Pherecidès n'est pas de cet avis, tenant que c'est Saturne y non plus qu'Hesiodore, qui croit que ce soit Pandore. D'autres attribuent l'invention des Couronnes à Prometheus, disant qu'apres qu'il fust délivré par Hercule des chaînes qui le tenoient attaché sur le Mont Caucase, pour punition

Ff ij

d'avoir dérobé le feu du Ciel, il se couronna le chef d'une Guirlande selon quelques uns, & selon les autres d'une Couronne qu'il forma de ses propres Liens. D'autres Auteurs disent que cette invention est venue des Egyptiens. Elanictis qui eut de ce nombré, rapporte qu'il y Avoit autrefois en Egypte une Ville appellée Tindon, située sur le bord du Nil, dans laquelle les Principaux du País s'assembloient une fois l'année, pour délibérer des affaires de la Religion; & que leur assemblée se tenoit dans un magnifique Temple bâty au milieu de la Ville, qui estoit orné tout à l'entour de quantité de Couronnes cōposées de Feuilles de Vigne & de Pampres, par la-

quelle décoration , ces Peuples vouloient renouveler la mémoire de ce que les Dieux avoient mis jadis en dépôt dans le même Lieu de pareilles Guirlandes, lors qu'ils eurent apris du Destin que Babis, autrement Typhon, devoit un jour régner sur toute l'Egypte. Le même Elanicus rapporte que par le moyen d'une Couronne tissue de diverses Fleurs symboliques , Amasi parvint au Trône d'Egypte , parce qu'en ayant fait présent au Rôy Parthémis , ce Prince luy en sceut si bon gré, qu'apres luy avoir donné le commandement de ses Armées , il le déclara encore le Successeur de son Royaume , dont il prit possession apres sa mort.

Tertullien fait l'usage des Cou-

Ff iij

ronnes bien plus ancien, disant qu'Eve se couronna de feuilles apres son peche, *Porius cinctus perdidit sua folia, quam caput floribus.* *L. de Cor. Milit.* Mais comme il ne se trouve rien de positif de leur origine dans les anciens Authcurs, je croy qu'il faut rapporter à ce que nous avons dit de celle du Diadème.

Quant à leur division, il me semble que la plus générale se peut établir de quatre sortes ou espèces principales qui en contiennent plusieurs autres. Ces quatre espèces de couronner sont les Divines, les Royales, les Militaires, & les Populaires. J'appelle Couronnes Divines ou Sacrées, celles dont la Gentilité se servoit ou pour couronner les Simula-

chres de ses faux Dieux, ou pour orner leurs Temples, leurs Autels, &c. les Victimes qui leur estoient immolées, ou pour parer leurs Sacrificateurs & leurs Ministres. Je comprens dans ce nombre celles que la véritable Religion, tant Mosaique que Chrétienne, a employées & employé encor, (au moins pour la dernière) dans le culte du vray Dieu, & dans la fonction de ses sacrées cérémonies. Les Royales sont celles qui on p esté & qui sont encor en usage parmy les Monarques & les Souverains; les Militaires, celles dont on recompensoit autrefois les Gens de Guerre, & enfin sous le nom de Couronnes Populaires, j'entens la plupart de celles qui ont eu quelque

F f iiiij

Que les Payens pourroient passer
les images de leurs fausses Divinitéz,
toute l'Histoire ancienne en fait foy. Pline, Tite-Live, Athé-
née, Juvénal, Tertullien, Laetan-
ee, & quantité d'autres, nous en
fourroissent une infinité d'exam-
ples que je ne rapporte point icy,
parce que personne ne revoque
en doute cet usage. Mais ce que
tout le monde ne scrait pas, c'est
que les Couronnes qui paroissoient
les Idoles n'estoient pas toutes
composées d'une même matiere,
car elles estoient diversifiées, ou
selon le caprice & la coutume
des Peuples qui les présentoitent
à leurs Dieux, ou selon ce qu'ils
s'imaginoient estre le plus propre

& le plus naturel à chacun de ces mêmes Dieux. Les Thraces, selon Alex. Napol. l. 4. les cournoient de Lierre ; les Cappadociens, d'Ache ; les Gaulois, de Chêne ; les Parthes, de Chident ; ceux d'Hermione, d'Hyacinthe ; les Egyptiens, d'une espèce de Plante qui a donné le nom au Papier ; d'autres, d'Heliocryson ou d'Immortelle ; quelques autres, de Haïstre, de Palmier, de Laurier, d'Olivier, &c. d'autres enfin leur donnoient des Couronnes d'Herbes, de Plantes, & de Fleurs de diverses sortes. Mais on ne se contentoit pas de leur en donner de si communes ; on leur en donnoit encor de très-riches, comme de Perles, de Pierres, d'or, d'argent, &

d'autres métaux ; témoin entre les Autheurs sacrés, ce qu'en dit le Prophète Baruch ch. 6. v. 9.

Coronas certe aureas habent super capita sua. Dy illorum. Et parmy les Prophanes, Silius Italicus Poëte ancien, l. 7. où parlant d'un Vœu solennel, fait par les Dames Romaines à Junon, pour implorer son assistance contre Anibal, qui estoit venu fondre sur l'Italie avec une Armée effroyable de Carthaginois, leur fait promettre à cette Déesse une Couronne d'or chargée de Rubis,

Les Anciens ne se contentoient pas de mettre des Couronnes sur la teste de leurs Idoles ; ils en appendoient encor dans leurs Temples, & en entouroient leurs Autels. Deux ou trois exemples justi-

fieront cette vérité. Tite-Live dans sa 3. Decade l. 8. écrit que de Sénat, après les Jeux de P. Scipion, envoya des Ambassadeurs à Delphes pour y présenter à Apollon au nom de la République Romaine, quelques présens, faisant partie du butin gagné sur Asdrubal. Parity ces présens estoit une Cétronne d'or pesant deux cens livres, qui fut appendue dans le Temple de ce faux Dieu; & dans sa 4. Decade l. 2. il dit qu'Attalus Roy de Pergame, envoya à Rome pour reconnaissance de ce que le Sénat luy avoit donné l'investiture de son Royaume, une Couronne de mesme métal & du prix de deux cens quarante six livres, pour estre mise comme un Mo-

Extraordinaire
nuement perpetuel de sa dépense,
au dessus de l'Autel de Jupiter Capitolin. Le même Historien
dans la 3. Décade l. 2. témoigne
encor que ceux de Pamphilio en
envoyerent une semblable du prix
de vingt mille Phillips, pour estre
pareillement placée devant l'Autel de ce même Dieu. Athénée
l. 5. rapporte que le Roy Ptolomee en offrit une aux Dieux Tu-
xelaires de l'Egypte, toute d'or
massive, & chargée de Piergeries,
dont l'étendue estoit si vaste,
qu'elle avoit quatre-vingts cou-
dées de tour, en sorte qu'elle cou-
vroit tout le frontispice du Tem-
ple où elle fut mise. Virgile fait
mention de cette coutume d'or-
ner de Couronnes les Temples
des Dieux, lors que parlant dans

son Eueïde des réjouissances qui furent faites sur ceux de Troye à la reception du Cheval de bois, qui causa la perte de leur Ville, il fait ainsi parler Enée à Didon, *Sans penser au malheur qui de près nous talonne,*

*Chacun de nous à qui mieux mieux
Alloit d'un cœur devoit présenter sa
Couronne,*

Pour parer les Temples des Dieux.

Tibulle raconte que dans le temps de la recolte des Grains on avoit coutume d'orner le Fron-
tispice & les Portes du Temple
de Cerés, de quantité de Cou-
rônes composée d'Epis de toute
sorte de Bled. La mesme coutu-
me est confirmée par Juvenal en
plusieurs endroits de ses Satyres,
par Apulée dans son Asne d'or,

Extraordinaire,
par Suetonē dans la Vie des Cé-
sars, par Tertullien dans ses Li-
vres, de *Corona Milit.* de *Idolol.* de
Spectacul. & par plusieurs autres.

Les Reliques, les Ossemens &
les Cendres des Défunts, estoient
pareillement ornées de Couron-
nes, comme l'assure le même Ter-
tullien, & avant luy Athénée, qui
dans le L. 14. de ses *Dipnosophis-*
tes, rapporte que ceux de Corin-
the portoient tous les ans à la Fes-
te des Héloties, pompeusement
en Procession dans un prétieuse
Chasse, les Os & les Reliques
d'Europe Fille d'Agenor Roy de
Phénice, sur un Char de Triom-
phe, au milieu une Couronne de
Myrthe qui avoit vingt brasses de
tour. Plutarque raconte que Mar-
cellus, le plus brave Capitaine

qui ait jamais commandé les Armées Romaines, ayant esté tué dans une embûche qu'Annibal luy avoit dressée, ce Prince Africain, pour rendre à la mémoire de ce grand Guerrier, dont il avoit esté batu plus d'une fois, une partie de la gloire qui luy estoit due, fit brûler honorablement son corps, & en ayant fait recueillir les cendres, il les fit mettre dans une Urne d'argent, avec une Couronne d'or au dessus, & les envoya ensuite à Rome à son Fils, avec un Cortege magnifique. L'Histoire Romaine nous apprend qu'Octave César estant dans Alexandrie, eut la curiosité de se faire montrer le corps d'Alexandre le Grand, qui estoit en dépôt au milieu de la grande Place

de cette Ville, dans un Tombeau de Crystal; & que l'ayant vu tout à son aise, jusqu'à le toucher, il l'honorâ d'une Couronne d'or, & de plusieurs autres de toutes sortes de Fleurs.

Les Prestres, les Sacrificateurs, & les autres Ministres de la Superstition Payenne, avoient aussi l'usage des Couronnes dans les fonctions de leur ministere, qu'ils s'ajustoient, dit Andretas Tenedico dans son Voyage de la Propontide, d'une differente maniere; car, ou ils les mettoient en forme de Guirlandes sur le sommet de leurs testes, ou ils les faisoient descendre sur leur front; ou bien ils les abaissoient jusques sur leurs épaules. Pour la matière dont elles estoient composées, elle estoit ou d'or enrichy de Piergeries, telle qu'estoit au rapport de Philostrate *in Thianeo* l. 2. & 3. celle des Brachmanes Prestres des Indiens, qui ne faisoient aucunes fonctions Sacerdotales, sans avoir la teste ornée d'une Couronne d'or mas- sif, grecée de Perles, ou semée de Pierres

prétieuses en quantité. Celle que por-
toit le Grand Prestre de la Déesse Syria
estoit de cette nature, au témoignage
de Lucien, & suivant celuy du Poëte
Prudence dans le Martyre de S. Ro-
main. Le Souverain Pontife de la Su-
perstition Romaine en avoit une sem-
blable en certaines cérémonies. Ou
bien ces Couronnes estoient d'argent,
ou de quelque étoffe précieuse; ou en-
fin elles estoient faites de Rameaux &
de feüilles d'Arbres, d'Herbes, & de
Fleurs, selon la qualité des Dieux à
qui l'on avoit affaire. Les dernières
Couronnes estoient appellées pour cela
par les Latins, apres les Grecs, *Pancar-
pias Coronas*, c'est à dire des Couron-
nes tissuës de plusieurs sortes de feüil-
les de Fleurs.

Celles dont on se servoit d'ordinaire
dans les Sacrifices qu'on présentoit à
Jupiter, estoient, selon Pline, de Blanc
ou de Chêne; celles des cérémonies de
Junon estoient de Vigne; celles d'Apol-
lon, de Laurier; celles de Pallas, d'O-
livier; celles de Vénus, de Myrthe ou

Q. de Janvier 1683. Gg

de Roses ; celles d'Hercule , de Peuplier ou d'Ache ; celles de Bacchus , estoient ou de Lierre , comme le veut Denis en sa Cosmographie Grecque , ou bien de Myrthe , comme le marque Aristophane dans sa Comédie des Froisses. Dans les Festes d'Isis on se servoit de Couronnes faites d'Epics de Bled , pasce qu'on croyoit que cette Déesse ayant trouvé la première l'invention & la culture du Bled pour la nourriture des Hommes , elle s'en estoit fait aussi la première une Couronne de ses Epics , comme le dit Tertullien , *Isis prima reperias spicas capite circumfulis.* de Cor. Mil. c. 7. Les mêmes Couronnes d'Epics estoient en usage dans les Festes de Cerès , pour la même raison. On se servoit encore dans le Culte de la même Cerès de Couronnes composées de Myrthe , d'If , de Narcisse , de Saffran , d'Agnus Castus , mais surtout de Chesne , dans une Feste que l'on célébroit à son honneur au temps de la Moisson , & avant que d'abatre les Bleds. Virgile en fait mention dans ses Georgiques .

Dans les Festes de Janus on se couronoit de Laurier, & la Statuë de ce Dieu portoit tout le long de l'année la Couronne qu'on luy en avoit mise sur la teste aux Calendes de Janvier, qui estoit le jour matqué pour le renouvellement des Couronnes qu'on luy offroit tous les ans, en ostant les vieilles pour luy en donner de nouvelles. Cette cérémonie, selon Solin ch. 3. *Polyhistor.* s'appelloit *Mutatio Laurearum.* Ovide en fait mention au 3. des Fastes.

*Laurea flamitibus qua cato perficit anno
Tollitur, & frondes sunt in honore nova.*

Ce n'estoient pas seulement les Ministres des Idoles qui se couronoient dans le temps de leur Office, mais la même chose se praticoit aussi à l'égard des Autels, des Victimes, des Vases, & des autres choses qui servoient au Sacrifice. Pour les Victimes, l'Ecriture Sainte le montre dans le 14. ch. des Actes des Apostres, où elle dit que ceux de Lystre ayant veu les miracles qui opérerent en leur présence S. Paul & S. Barnabé, entre autres celuy que fit

Gg ij

S. Paul à l'égard d'un Homme tout percus de ses jambes, le guérissant entièrement par une seule parole; ces Peuples prenant ces deux Apôtres pour des Dieux; l'un pour Jupiter, l'autre pour Mercure, vinrent au devant d'eux accopagnez du Sacrificateur du Temple de Jupiter, amenant des Taureaux avec des Couronnes, à dessein de les sacrifier à leur honneur. *Sacerdos quoque fovi,*
qui erat ante civitatem, Tauros & Coro-
nas ante fanum afferens cum populo vo-
lebat sacrificare. At Lor. c. 4. v. 12. Pline prouve encore cet usage dans le 16. L. de son Hist. c. 4. Xerophon dans sa ~~Geopedia~~ L. 3. Strabon L. 15. & Juvenal dans le 13. de ses Satyres.
Quaque Coronat à tustrari debet signa.

Pour le Couronnement des Vaisseaux & autres ustenciles, outre le témoignage de Tertullien, & de quelques uns des Autheurs que nous venons de citer, Virgile en est garant dans le 3. de son Enéide, où faisant la description du Sacrifice que le Père d'Enée fit aux Dieux Mairins, il dit qu'il componna un grand Vase

plein de Vin, & qu'il le leur presenta pour offrande :

Tum Pater Anchises magnum cratera

Coronâ R. A. 16. 17. 18. 19. 20. 21.

Induit, implevitque mero, Divasque

ubecavit. GERMAIN, de Caen.

Cet Extraordinaire est déjà si long,
que je suis contraint d'interrompre ici
ce dernier Traité. Vous en trouverez la
suite dans le prochain Extraordinaire.

QUESTIONS A DECIDER.

Si la beauté du Visage est plus pro-
pre à plaire, que la beauté de la
Taille.

Pourquoy un Bien, dont la con-
queste nous a couté des fatigues, quoy
qu'il soit de peu de conséquence, nous
est néanmoins plus cher qu'un autre
insinuement plus précieux, que nous
avons acquis sans peine.

Si les Autres ont du pouvoir sur les
inclinations des Hommes.

I V.

On demande l'Origine des Bains.

Comme il reste toujours beaucoup de matière, on propose peu de Questions. Ceux qui voudront écrire sur celles qui ont été proposées, & sur lesquelles on n'a point, ou peu travaillé, le pourront faire en tout temps. On employera toujours les Pièces qui seront bonnes, aussi bien que celles qui n'ont pu encor trouver de place dans les Extraordinaires. Ainsi personne ne travaillera inutilement sur quelque matière que ce soit, eust-elle été proposée dès que l'on a commencé ces sortes de Lettres. Il est juste qu'on donne cette satisfaction à ceux, qui parce qu'ils estoient absens ou malades, n'ont pu écrire sur des Sujets qui leur plaisent. Il y a déjà un an qu'on a demandé quelle est l'origine du Droit, & j'ay là-dessus un fort beau Traité de M^r de la Selve de Nismes, que je n'ay pu encore employer. Il en est ainsi de divers Ouvrages, qui auront leur tour. Je suis, Madame, vostre très G.^{c.}

A Paris ce 15. Avril 1683.

ische Nationalbibliothek



Z205006309

